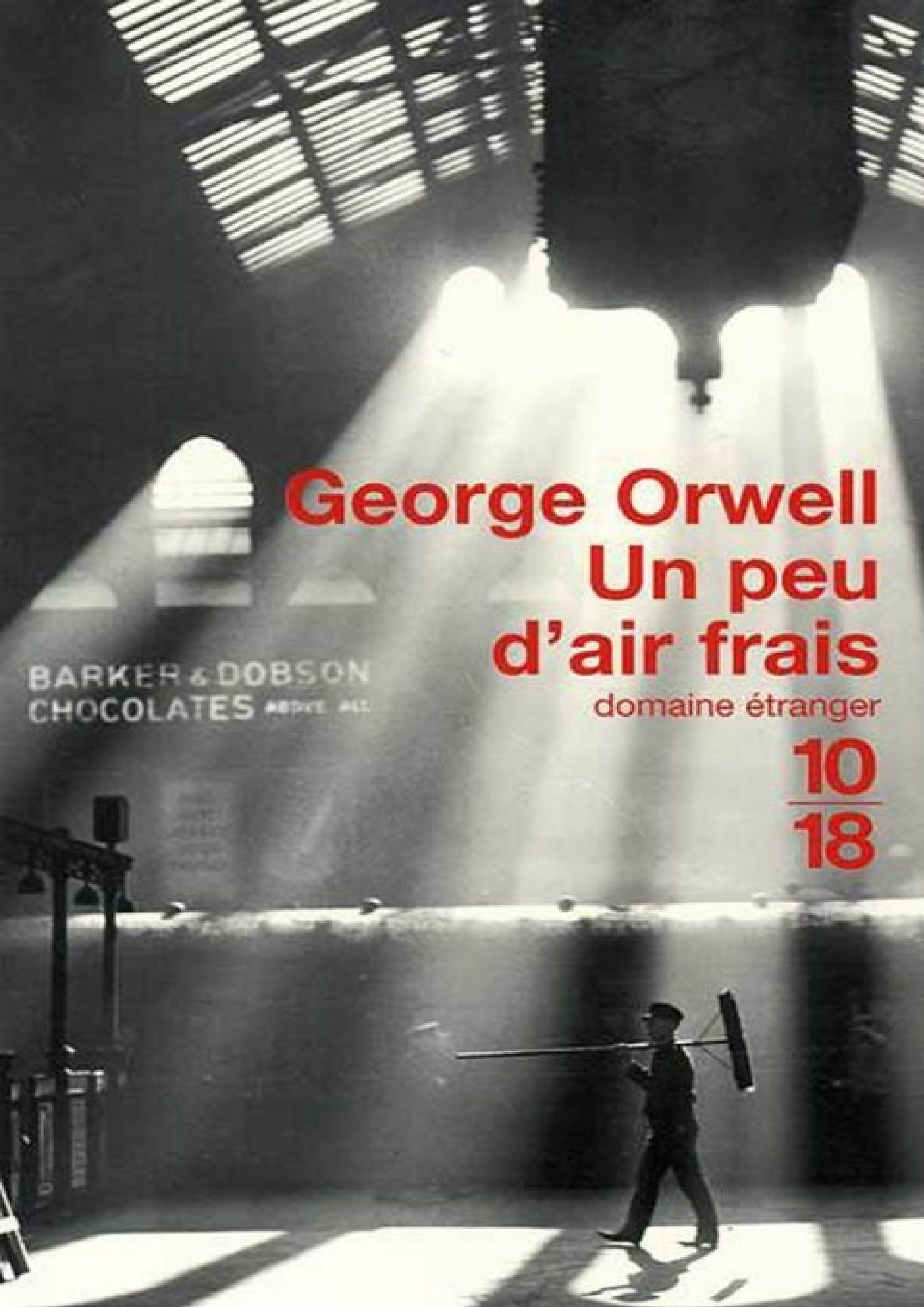

George Orwell

Un peu d'air frais

domaine étranger

10/18

GEORGE ORWELL

UN PEU D'AIR FRAIS

ÉDITIONS CHAMP LIBRE
13, rue de Béarn, Paris III^{e}
1983

TITRE ORIGINAL :
COMING UP FOR AIR

© Eric Blair, 1939.
Publié pour la première fois par Victor Gollancz,
Londres, 1939.

© Éditions Champ Libre,
Paris, 1983,
pour la traduction française.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR RICHARD PRÊTRE

La première traduction française de *Coming up for air* a été publiée sous le titre *Journal d'un anglais moyen* par les Éditions Amiot & Dumont, à Paris, en 1952.

Il est mort mais il s'obstine.

Chanson populaire.

PREMIÈRE PARTIE

I

À vrai dire, c'est le jour où j'ai étrenné mon dentier que l'idée m'est venue.

Je me le rappelle très bien. Vers huit heures moins le quart, j'avais sauté du lit pour occuper la salle de bains juste avant les gosses. Un matin de janvier sinistre, avec un ciel gris-jaunâtre, un ciel sale. Par le petit carré de la fenêtre, j'apercevais le jardin de derrière, comme nous l'appelons. Dix mètres sur cinq d'un gazon pelé au milieu, entouré d'une haie de troènes. Il y a le même, avec les mêmes troènes et la même haie, dans chaque maison d'Ellesmere Road. La seule différence, c'est que là où il n'y a pas de gosses le milieu n'est pas dégarni d'herbe.

J'essayais de me raser avec une vieille lame pendant que l'eau coulait dans la baignoire. Mon visage m'était renvoyé par la glace qui me montrait aussi les dents faites pour aller avec – plus bas, dans un verre d'eau posé sur la petite étagère du lavabo. Warner, le dentiste, m'avait procuré cet appareil provisoire, pour me faire patienter.

Je n'ai pas une tête à faire fuir les gens, en réalité. Un teint rouge brique assez répandu, des cheveux d'un jaune paille comme le beurre avec des yeux d'un bleu pâle. Je ne suis ni chauve ni grisonnant, Dieu merci, et avec mes dents je ne parais sans doute pas mes quarante-cinq ans.

Tout en me disant qu'il me faudrait acheter des lames de rasoir, je me plongeai dans la baignoire et me mis à me savonner les bras (des bras dodus couverts de taches de rousseur jusqu'au coude), puis je me frottais les omoplates avec la brosse. Réduit à mes propres moyens, j'en serais incapable. C'est fâcheux, mais différentes parties de mon individu me sont désormais hors d'atteinte. La vérité est que j'ai tendance à l'embonpoint. Je ne veux pas dire qu'on pourrait m'exhiber à la foire comme un phénomène. Je ne dépasse guère les quatre-vingt-dix kilos, et la dernière fois que j'ai pris mes mensurations, mon tour de taille devait être d'un mètre trente ou quarante – je ne sais plus au juste. Je n'ai pas la bedaine qui pendouille jusqu'aux genoux, je ne suis pas un de ces obèses qu'on trouve dégoûtants. C'est seulement que j'ai le derrière un peu fort, et un petit quelque chose qui me donne l'air d'un tonneau. Vous aurez entendu parler du brave type, allant et robuste, qu'on surnomme sacré gars, et qui est le boute-en-train de la société ? Voilà, c'est moi. En général, on m'appelle le bon gros. Le bon gros Bowling. Mon vrai nom, c'est George Bowling.

Mais à ce moment-là, je ne me sentais pas du tout le boute-en-train de la société. Et je me disais que ces temps-ci j'étais presque toujours d'humeur morose au début de la matinée, en dépit d'un sommeil excellent et d'une bonne digestion.

Je savais ce qu'il en était, bien entendu : ces fichues fausses dents ! Grossies par l'eau du verre, elles m'adressaient un rictus horrible, à faire penser à une tête de mort. Ça vous fait un sacré effet de sentir vos gencives qui se touchent – comme d'avoir mordu dans une pomme acide. En outre, vous aurez beau dire, un dentier, c'est quelque chose qui fait date dans une vie. Quand votre dernière dent de naissance vous fait faux bond, le temps où vous pouviez vous prendre pour un grand séducteur dans un film de Hollywood est bien révolu. Et moi je suis un poussah de quarante-cinq ans. En me levant pour me savonner dans les coins intimes, je me regardai mieux. C'est de la foutaise dire que les gros ne voient pas leurs pieds, mais quand même, une fois bien debout, je n'aperçus que la moitié antérieure des miens. Tout en me frictionnant le bide, je me disais que plus jamais une femme ne s'intéresserait à moi, à moins d'être payée pour ça.

Non qu'à ce moment-là j'aie eu grande envie d'être regardé par une femme. Mais il me semble que ce matin-là j'aurais dû avoir des raisons d'être mieux disposé. Pour commencer, c'était un jour où aucun travail ne m'attendait. La vieille guimbarde avec laquelle je fais mes tournées (il faut vous dire que je suis dans les assurances, la Salamandre Volante : vie, incendies, cambriolages, naufrages et jumeaux – tous risques) était en réparation et, bien que devant passer aux bureaux de Londres pour y déposer différents papiers, j'avais tout le temps devant moi pour aller prendre mon nouveau dentier. De plus, il y avait autre chose qui depuis quelque temps me trottait par la tête. C'est que je disposais de dix-sept livres sterling qui ne devaient rien à personne – personne dans la famille en tout cas. Voici comment la chose était arrivée. Il y a un type du bureau, un certain Mellors, qui a déniché un bouquin intitulé *L'Astrologie appliquée aux courses de chevaux*, où il est démontré que tout dépend de l'influence des astres sur la couleur de la casaque du jockey. Et dans l'une des courses se trouvait une jument, *Épousée du Pirate,* sans aucune chance de figurer, mais dont le jockey arborait une tenue verte, la couleur ascendante d'après les astres. Mellors, très féru de cette affaire d'astrologie, avait misé plusieurs livres sur la jument et m'avait supplié d'en faire autant. En fin de compte, et surtout pour me débarrasser de lui, j'avais risqué dix shillings, quoiqu'en règle générale je ne joue pas. *Épousée du Pirate* était arrivée dans un fauteuil. J'ai oublié la cote exacte, mais ma part se montait à dix-sept livres. Mû par une sorte d'instinct – assez étrange et probablement révélateur d'un tournant dans ma vie –, je mis l'argent à la banque sans en toucher mot à personne. Je n'avais encore jamais rien fait de pareil. Un bon père de famille aurait acheté une robe à Hilda (Hilda est ma femme) ou des souliers aux gosses. Mais j'ai été un bon père de famille pendant quinze ans et je commence à en avoir soupé.

M'étant bien savonné de partout, je me sentis mieux et me laissai couler dans la baignoire, pour penser à mes dix-sept livres et à ce que je pourrais faire avec. Deux choix s'offraient à moi : m'offrir une femme pour le week-end, par exemple, ou alors écouler modestement la somme au fil des jours, à des riens – cigares et doubles whiskies. Je venais d'ouvrir un peu plus le robinet d'eau chaude en

méditant femmes et cigares quand ce fut sur les deux marches qui descendent à la salle de bains un boucan pareil à celui d'un troupeau de buffles. Les gosses, bien entendu. Deux gosses dans une maison comme la nôtre, c'est comme un demi de bière dans un verre à bock. Il y eut un piétinement frénétique de l'autre côté de la porte, suivi d'un appel angoissé :

« Papa ! Je veux entrer !

— Pas le moment ! Tire-toi !

— Mais papa ! Je veux aller quelque part !

— Va quelque part ailleurs. Fous-moi la paix. Je suis dans mon bain.

— Pa-pa ! Je veux aller *quelque part ! »*

Rien à faire. C'était la sonnette d'alarme. Le w.-c. est dans la salle de bains – fatalement, dans une maison comme la nôtre. Je vidai l'eau et me séchai aussi vite que je pus. Quand j'ouvris la porte, le petit Billy – le benjamin, il a sept ans – fila devant moi, esquivant la claque que j'allais lui appliquer. Quand j'eus fini de m'habiller et me mis en quête d'une cravate, je m'aperçus que j'avais toujours du savon dans le cou.

Le savon dans le cou, c'est un fichu truc. Ça laisse une impression dégoûtante, et la chose bizarre, c'est qu'on a beau s'éponger, on se sent poisseux tout le reste de la journée. Je descendis de mauvaise humeur, résolu à me montrer désagréable.

Notre salle à manger, comme toutes celles d'Ellesmere Road, est une pièce relativement exiguë, d'à peu près quatre mètres sur trois mètres cinquante, et le buffet en contreplaqué, où sont posés les deux carafons et l'œufrier en argent que la mère d'Hilda nous a donné en cadeau de mariage, ne nous laisse pas beaucoup de place. Derrière la théière, cette brave Hilda avait son air accablé habituel parce que d'après le *News Chronicle* le prix du beurre allait encore augmenter – ou quelque chose de ce genre. Elle n'avait pas allumé le radiateur, et même avec les fenêtres fermées on grelottait. Je me baissai pour allumer le radiateur en respirant bruyamment du nez (comme toujours quand je dois me pencher). Cette manœuvre m'attira le regard de côté qu'Hilda m'adresse chaque fois qu'à ses yeux je commets quelque chose d'extravagant.

Hilda a trente-neuf ans, et la première fois que je la vis elle avait tout l'air d'un lièvre. C'est toujours le cas, mais elle est maigre à croire qu'elle se dessèche. Elle a l'expression de quelqu'un qui n'en finit pas de se faire du mauvais sang. Quand les soucis prennent le dessus, elle se met à rentrer la tête dans les épaules et à se croiser les bras sur la poitrine, comme une vieille gitane surveillant le feu de son manger. Elle est de ces gens qui se délectent continuellement à prévoir des catastrophes. Rien que de menues catastrophes, bien entendu. Guerres, tremblements de terre, pestes et famines, révolutions – peu lui chaut. Le beurre qui ne cesse d'augmenter, la note du gaz exorbitante, les souliers des gosses qui

sont à bout, la prochaine mensualité à payer pour la T.S.F. – voilà de quoi se compose son répertoire. J'en suis venu à penser qu'elle exulte à se balancer, les bras croisés sur la poitrine, en me prenant à témoin :

« Mais, George, c'est *très* sérieux. Je me demande ce qu'on va devenir. Où veux-tu qu'on trouve l'argent ? Tu ne sembles pas te rendre compte de la *gravité* de la situation… »

Et ainsi de suite, à n'en plus finir.

Elle s'est mise dans la tête que nous finirons à l'hospice. Le plus drôle, c'est que si on devait en arriver là, elle en serait beaucoup moins affectée que moi. Au contraire, elle apprécierait sans doute le fait de se sentir en sécurité.

Les gosses étaient déjà descendus, s'étant lavés et habillés tambour battant, comme c'est le cas quand ils n'ont pas à empêcher quelqu'un d'occuper la salle de bain. Quand je m'assis pour le petit déjeuner, ils étaient en grande bagarre sur l'air de : « Si, tu l'as fait. – Non, je l'ai pas fait ! – Si ! – Non ! »

Ils se seraient chamaillés toute la matinée si je ne leur avais pas dit de la boucler. Ils ne sont que deux, Billy, sept ans, et Lorna, onze ans. J'ai à leur égard un sentiment curieux. La plupart du temps, je peux à peine souffrir leur présence. Quant à leur conversation, elle est tout simplement intolérable. Ils sont à cet âge ingrat où ce qui compte avant tout se ramène à des questions du type règles, plumiers et notes de français. À d'autres moments, surtout quand ils dorment, ce que je ressens pour eux est tout différent. Parfois, pendant les longs soirs d'été, je les regarde ensommeillés avec leurs cheveux bien plus clairs que les miens et j'ai les entrailles toutes retournées, comme il est dit dans la Bible. À ces moments-là, je me dis que j'ai autant d'importance qu'un pois sec, et que tout ce qui compte, c'est l'existence de ces créatures de mon sang, et de les nourrir pendant le temps voulu. Mais c'est seulement à ces moments-là. La plupart du temps, mon existence propre ne me paraît pas du tout négligeable. Je me sens bien dans ma peau, je trouve que je ne manque pas de ressort et que de bonnes choses m'attendent dans la vie. L'idée d'être une sorte de vache à lait harcelée par une bande de femmes et d'enfants ne me dit rien.

Nous n'avons pas beaucoup parlé à table. Hilda était toute à ses idées noires – « Je ne sais pas ce qu'on va devenir » –, en partie à cause du prix du beurre, en partie parce qu'on arrivait à la fin des vacances de Noël et qu'il restait dû cinq livres sterling à l'école pour le trimestre précédent. Je mangeai mon œuf à la coque et me fis une tartine de marmelade sur une tranche de pain coupée menu. Hilda s'obstine à acheter la marque de marmelade *Golden Crown* qui coûte seulement quelques sous la livre. D'après l'étiquette, mais en caractères aussi minuscules que l'autorise la loi, cette marmelade contient « une certaine proportion de jus de fruits neutres ». Je me mis à brocarder le fabricant sur ce ton sarcastique qu'il m'arrive quelquefois de prendre, invoquant les arbres fruitiers « neutres », me demandant à quoi ils ressemblent et dans quels pays ils poussent, et à la fin Hilda s'est mise en colère. Ce n'est pas tant parce que je me payais sa

tête, c'est seulement que de façon obscure elle trouve qu'il est mal de dauber sur tout ce qui permet de faire des économies.

Je jetai un coup d'œil au journal. Rien de bien nouveau. En Espagne et là-bas en Chine ils étaient en train de se massacrer comme d'habitude, on avait trouvé les jambes d'une femme dans la salle d'attente d'une gare de chemin de fer, et l'on se demandait si le mariage du roi Zog n'allait pas être remis en question. Finalement, vers dix heures, un peu plus tôt que je ne l'avais prévu, je me suis mis en route. Les gosses étaient allés jouer dans un des jardins du quartier. Une sale matinée aigrelette. Sur le seuil de la porte de devant, une méchante brise frôla ma nuque mal savonnée. Tout à coup j'eus l'impression que mes vêtements ne me tenaient pas au corps, et que j'étais gluant de la tête aux pieds.

II

Connaissez-vous la rue où j'habite – Ellesmere Road, West Bletchley ? Même si vous ne la connaissez pas, vous en connaissez cinquante autres exactement semblables.

Vous savez comment ces rues gagnent les faubourgs, à la manière d'une gangrène. Ce sont d'interminables rangées de maisons jumelées – les numéros d'Ellesmere Road vont jusqu'au 212 et la nôtre est au 191 – toutes les mêmes, comme dans les lotissements à bon marché, mais en plus laid. La façade en stuc, la barrière vernie, la haie de troènes, la porte d'entrée peinte en vert. *Les Lauriers, Les Myrtes, Les Aubépines, Mon Abri, Mon Repos, Belle Vue.* Dans peut-être une maison sur cinquante un esprit libertaire, qui probablement finira à l'hospice, a peint sa porte d'entrée en bleu au lieu de la peindre en vert.

L'impression d'avoir le cou visqueux m'avait démoralisé. C'est curieux comme on peut être affecté par une chose pareille. On se trouve aussi pris au dépourvu, et d'un coup aussi minable que si la semelle d'une de vos chaussures vous lâchait devant les gens. Je ne me faisais pas d'illusions sur moi ce matin-là. C'était comme si j'avais pu me voir moi-même, allant dans la rue avec ma grosse tête rougeaude, mes fausses dents et mes vêtements plus que quelconques. Un type comme moi n'a aucune chance de passer pour un gentleman. Même à deux cents mètres de distance, vous sauriez tout de suite… non pas peut-être que je suis dans les assurances… mais du moins que je fais le porte-à-porte. Mes vêtements étaient autant dire l'uniforme de la tribu. Le complet gris à chevrons, en pas trop bon état, le pardessus bleu bon marché, le chapeau melon, pas de gants. Et j'ai l'expression propre à tous ceux qui travaillent au pourcentage – bref l'air fendant et pas mal ordinaire. À mes meilleurs moments, quand j'étrenne un complet ou si je fume le cigare, je peux ressembler à un bookmaker ou à un cabaretier, et quand les choses vont très mal on doit croire que je place des aspirateurs, mais la plupart du temps, rien qu'à me voir, vous vous diriez : « Ce type-là se fait entre cinq et dix livres par semaine. » Question revenus, et pour ma place dans l'échelle sociale, je dois être dans la moyenne d'Ellesmere Road.

J'étais à peu près seul dans la rue. Les hommes s'étaient dépêchés d'attraper le train de 8 heures 21 et les femmes s'affairaient autour du fourneau à gaz. Quand on a le temps de regarder autour de soi, et qu'on est dans l'humeur adéquate, ça vous donnerait plutôt envie de rire, ces rues suburbaines et la vie qu'y mènent les gens. Parce qu'enfin, qu'est-ce que c'est une rue comme Ellesmere Road ? Tout simplement une prison avec ses cellules bien alignées. Une rangée de chambres de

torture jumelées où les besogneux – les cinq à dix livres par semaine – sont perpétuellement paniqués à cause du patron qui leur fait suer sang et eau, de la femme qui leur en fait voir de toutes les couleurs et des gosses qui sont autant de sangsues. On a dit un tas de bêtises sur les souffrances de la classe ouvrière. Moi je ne m'apitoie pas tant sur les prolos. Vous avez connu un terrassier qui a perdu le sommeil parce qu'il craignait d'être foutu à la porte ? Le prolo peut être à la peine physiquement, mais en dehors du travail c'est un homme libre. Dans chacune de ces boîtes de stuc, c'est autre chose. Là, il y a un pauvre type qui n'est *jamais* libre, sauf s'il dort du sommeil du juste et rêve qu'il a précipité le patron au fond d'un puits et lui balance des pelletées de charbon sur l'occiput.

Naturellement, ce qu'il y a de grave avec les gens comme nous, c'est que tous nous nous imaginons avoir quelque chose à perdre. Pour commencer, les neuf dixièmes des habitants d'Ellesmere Road ont l'impression que leur maison leur appartient. Ellesmere Road, et tout le reste du quartier jusqu'à High Street – tout ça n'est qu'une vaste entreprise d'escroquerie dénommée Résidence des Hespérides, propriété du Crédit à la Construction dans la Bonne Humeur. En fait d'escroquerie, les sociétés immobilières sont bien ce qu'il y a de plus ingénieux dans le monde actuel. Chez nous, dans les assurances, c'est du vol aussi, d'accord, mais du vol au vu et au su des gens, cartes sur table. Ce qu'il y a de merveilleux avec les sociétés immobilières, c'est que leurs victimes croient qu'on leur fait une faveur. Vous leur flanquez une rouste et elles viennent vous lécher la main. Je me dis quelquefois que j'aimerais voir, dominant la Résidence des Hespérides, une statue gigantesque élevée au dieu des promoteurs. Ce ne serait pas n'importe quel dieu. Entre autres particularités, il serait hermaphrodite. La moitié supérieure représenterait un administrateur de sociétés et la moitié inférieure une femme enceinte. Dans une main il tiendrait une énorme clé – celle, évidemment, de l'hospice – et dans l'autre une corne d'abondance d'où se déverseraient radios portatives, polices d'assurances, dentiers, cachets d'aspirine, capotes anglaises et rouleaux en ciment pour le gazon des jardins.

En réalité, à Ellesmere Road, nous ne sommes pas propriétaires de nos maisons, même quand nous avons fini de les payer. Elles ne sont pas libérées de toute obligation, elles sont louées à bail, et à ce titre évaluées à cinq cent cinquante livres à verser en seize ans. Et ce sont des maisons qui, achetées au comptant, vous coûteraient au plus trois cent quatre-vingts livres. D'où un bénéfice de cent soixante-dix livres pour le Crédit Bonne Humeur, mais inutile de dire que le profit réel du Crédit Bonne Humeur est bien plus élevé. Les trois cent quatre-vingts livres incluent le bénéfice du constructeur, mais le Crédit Bonne Humeur, sous le nom de Wilson et Bloom, est son propre constructeur immobilier et empoche la différence. Tout ce qu'il a à payer, ce sont les matériaux, mais sur les matériaux il empoche aussi la différence puisqu'il vend les briques, les tuiles, les portes, les châssis des fenêtres, le sable, le ciment et, je crois bien, le verre – sous le nom de Brookes et Scatterby. Et je ne serais pas tellement surpris si on me disait que, sous une autre identité, il vend lui-même le bois destiné à faire les portes et les châssis

des fenêtres. De même – et c'est quelque chose dont nous aurions bien dû nous douter, quoique ça nous ait fait quelque chose en l'apprenant –, le Crédit Bonne Humeur ne tient pas toujours ses propres engagements. À l'origine Ellesmere Road avait été bâtie dans des champs – rien de bien extraordinaire, mais au moins les enfants avaient de quoi s'ébattre. Rien n'avait été spécifié noir sur blanc, mais il avait toujours été entendu qu'on ne construirait pas dans ces champs. Seulement, West Bletchley était un faubourg en expansion. La fabrique de confitures de Rothwell s'y était installée en 1928, et l'usine anglo-américaine de bicyclettes tout en acier en 1933. Pendant ce temps, la population s'accroissait et les loyers augmentaient. Je n'ai jamais rencontré en personne Sir Herbert Crum ni aucun autre grand manitou du Crédit Bonne Humeur, mais je peux m'imaginer que ces choses-là leur mettaient l'eau à la bouche. Un beau jour les maçons sont venus et les maisons ont poussé dans les champs. On était au désespoir dans la Résidence des Hespérides, et une association de défense des locataires s'est constituée. Pour des clous ! En cinq minutes, les hommes de loi de Crum nous ont cloué le bec, puis les champs ont été recouverts d'habitations.

Mais alors, l'escroquerie vraiment raffinée, celle qui me porte à croire que ce vieux Crum n'a pas volé son titre de noblesse, c'est qu'il a fait de nous ses créatures. Simplement parce que nous nous imaginons avoir nos maisons bien à nous et ainsi être des citoyens à part entière, nous voici, pauvres cruches de la Résidence des Hespérides, changés à jamais en esclaves à la dévotion de Crum. Nous sommes tous de respectables propriétaires – des conservateurs, des béni-oui-oui, des lécheurs de bottes. Qui oserait tuer la poule aux œufs d'or ? Et le fait de n'être pas vraiment propriétaires, d'être toujours coincés par les versements et de vivre dans l'effroi que quelque chose se produise qui nous empêche de faire face au dernier – ces choses rendent la situation encore pire. Nous sommes tous achetés, et qui pis est avec notre propre argent. Chacun de ces pauvres gogos sous la botte qui se saignent aux quatre veines pour payer au double de sa valeur une maison de poupée dite Belle Vue parce qu'elle n'a pas de vue et que la sonnette ne marche pas – chacun de ces crétins se ferait tuer sur le champ de bataille pour préserver son pays du bolchevisme.

Je pris Walpole Road puis High Street. Il y a un train pour Londres à 10 heures 14. En passant, j'entrai dans un prisunic, me ressouvenant que j'avais à acheter des lames de rasoir. Je m'approchai du comptoir de la parfumerie et articles divers pour entendre le chef de rayon – si c'est bien son titre – enguirlander la vendeuse. En général, il n'y a pas grand monde dans le magasin à cette heure de la matinée. Quelquefois, si vous arrivez juste après l'ouverture, vous voyez toutes les vendeuses alignées en rang en train de se faire passer un bon savon – excellente mise en train pour la journée de travail. On dit que ces magasins emploient des gars doués pour le persiflage et le sarcasme, qu'on déplace de succursale en succursale afin de stimuler le zèle des vendeuses. Le chef de rayon (ou le super-chef de rayon, il avait l'air de régner sur tout le rez-de-chaussée) était un petit homme hargneux, avec des épaules carrées et une

moustache à faire peur. Il houspillait la vendeuse, qui avait dû se tromper en rendant la monnaie, d'une voix qui imitait le bruit de la scie circulaire :

« Oh non ! Sûr et certain que vous ne pouviez pas faire le compte. Sûr et certain ! Ça vous aurait donné trop de tintouin. Ça oui ! »

Je croisai malgré moi le regard de la vendeuse. Ça ne devait pas être si agréable pour elle d'être dévisagée par un type rougeaud de mon âge pendant qu'elle était ainsi prise à parti. Je me détournai aussitôt et fis mine de m'intéresser au comptoir voisin – anneaux de rideaux et choses comme ça. Lui s'en était repris à la pauvre fille. Il était de ces gens qui s'éloignent puis brusquement reviennent – à la façon des libellules.

« Sûr que vous ne pouviez pas compter. Qu'est-ce que ça vous fait, à *vous*, s'il manque deux shillings dans la caisse ? Ça compte pas ! Qu'est-ce que ça vous fait, à *vous*, deux shillings ? On va pas vous demander de prendre la peine de compter comme ça ! Oh ça non ! Rien ne compte, que ce qui vous arrange, *vous*. Les autres, hein, ça vous est égal ! »

La scène dut durer cinq bonnes minutes, et l'on en percevait les échos dans la moitié du magasin. Plusieurs fois l'homme tourna les talons, laissant entendre qu'il en avait fini – pour chaque fois revenir tancer sa victime. M'étant déplacé de quelques pas, je jetai un coup d'œil vers eux. La gamine, qui devait avoir à peu près dix-huit ans, était bien en chair, avec un visage lunaire, et appartenait manifestement à l'espèce qui se trompe toujours en rendant la monnaie. Elle avait pâli et elle rougissait, se contorsionnant de douleur comme si elle avait reçu un coup de fouet. Les filles des autres comptoirs faisaient semblant de ne pas entendre. Le petit type se tenait raide, bombant le torse, les mains derrière les basques de sa jaquette, comme un coq dressé sur ses ergots. Ce sagouin aurait été sergent-major s'il avait eu la taille requise. Avez-vous noté que souvent c'est à des nabots qu'on confie ces emplois de bravaches ? Et il se tenait tout contre le visage de la fille, la moustache en bataille, pour hurler à son aise. Et elle rougissait et se tortillait.

À la fin, il estima qu'il en avait assez dit et s'éloigna, tel un amiral sur le gaillard d'arrière. Je m'approchai du comptoir pour acheter mes lames. Il savait que j'avais tout entendu, et elle aussi, et tous deux savaient que je savais qu'ils savaient. Mais le pire, c'est qu'en ma présence la fille devait faire comme si rien ne s'était passé, et prendre l'air réservé et gardez-vos-distances qui est censé être celui des demoiselles de magasin vis-à-vis de la clientèle masculine. Elle avait à jouer le rôle de la jeune fille posée trente secondes après s'être fait moucher comme une petite boniche. Elle avait toujours le rouge aux joues et ses mains tremblaient. Je lui demandai des lames à un penny et elle se mit à farfouiller dans le plateau des lames à trois pence. Puis le hideux petit monstre s'approcha, et un instant nous avons cru tous les deux qu'il allait recommencer. La jeune fille tressaillit comme un chien à la vue du fouet. En même temps, elle me regardait du coin de l'œil, sans bienveillance. J'avais été le témoin de son humiliation, et à cause de cela elle me

haïssait. Étrange !

Je filai avec mes lames de rasoir, me demandant : pourquoi supportent-elles cet état de choses, elles toutes ? La frousse, bien sûr. Vous « répondez » et vous êtes mise à la porte. C'est la même chose partout. Je pensai au garçon qui me sert parfois au rayon épicerie du magasin à succursales où nous nous fournissons. Un grand gaillard de vingt ans, avec des joues comme des roses et des avant-bras énormes, qui aurait dû travailler chez un forgeron. Il est là dans sa veste blanche, penché par-dessus le comptoir, se frottant les mains pendant qu'il dit : « Oui, Monsieur ! Tout à fait juste, Monsieur ! Beau temps pour la saison, Monsieur ! Qu'est-ce que j'aurai le plaisir de vous servir aujourd'hui, Monsieur ? » – à croire qu'il attend de vous un coup de pied au derrière. Il a ses ordres, bien sûr. Le client a toujours raison. Ce qu'on lit sur son visage, c'est la crainte du client qui se plaindrait de son impertinence et le ferait mettre à la porte. En outre, comment pourrait-il savoir que vous n'êtes pas un mouchard de la direction ? La peur ! Nous nageons tous dans la peur. Elle est notre élément. Celui qui ne vit pas dans la terreur d'être congédié vit dans la terreur de la guerre, du fascisme, du communisme, etc. Les juifs suent à grosses gouttes en pensant à Hitler. Il m'est venu à l'esprit que ce zigoto avec sa moustache en bataille a probablement bien plus peur pour son boulot que la vendeuse. Il doit avoir une famille à faire vivre. Et qui sait ? Peut-être bien qu'à la maison il est doux comme un agneau, qu'il cultive des concombres au fond du jardin, qu'il laisse sa femme s'asseoir sur ses genoux et les gosses lui tirer la moustache. De la même façon, à en croire les livres, les inquisiteurs espagnols et les gros bonnets du Guépéou seraient tous, dans la vie privée, les meilleurs des hommes, excellents époux et pères de famille, aux petits soins pour le canari, etc.

La vendeuse du rayon de la parfumerie m'a suivi des yeux pendant que je franchissais la porte. Elle m'aurait tué si elle avait pu. Comme elle me haïssait à cause de ce que j'avais vu ! Bien plus encore qu'elle ne haïssait son chef le surveillant.

III

Un bombardier volait bas au-dessus de nos têtes. Pendant une minute ou deux on aurait dit qu'il filait à la même allure que le train. Deux types assez vulgaires en pardessus miteux, de toute évidence des représentants de commerce de l'espèce la plus quelconque, probablement des démarcheurs de presse, étaient assis en face de moi. L'un lisait le *Daily Mail,* l'autre le *Daily Express*. Je pouvais voir à leur air qu'ils avaient repéré en moi un confrère. À l'autre bout du compartiment, deux clercs de notaire, avec d'imposantes serviettes noires, étaient en grande conversation, échangeant des mots du jargon juridique destinés à nous impressionner et à bien montrer qu'ils se tenaient au-dessus du commun.

Je regardais défiler les dos des maisons. Sur la plus grande partie du parcours, la ligne traverse des quartiers ouvriers, des quartiers pauvres, mais on a une impression de calme à voir au passage les petites cours avec les caisses de fleurs, les toits plats où les femmes étendent la lessive et la cage de l'oiseau suspendue au mur. Le grand bombardier noir se balança légèrement dans les airs puis prit de la vitesse et disparut. J'étais assis le dos à la locomotive. L'un des représentants lança un regard rapide sur l'avion. Je savais ce qu'il se disait. En réalité, tout le monde pensait la même chose. Pas besoin d'être un esprit supérieur pour avoir ces pensées-là, ces temps-ci. Encore un an, peut-être deux, et qu'est-ce que nous ferons à la vue d'un de ces engins ? Nous nous précipiterons à la cave et nous mouillerons nos pantalons, de frousse.

L'un des commis voyageurs, ayant consulté la rubrique des courses, posa son *Daily Mail*.

« *Templegate* est placé », dit-il.

Les deux types de l'étude juridique, l'air savant, péroraient propriété pure et loyer nominal. L'autre représentant de commerce farfouilla dans la poche de son gilet et en sortit une cigarette bon marché, une Woodbine. Il farfouilla dans l'autre poche puis se tourna vers moi.

« Eh, Bouboule, t'aurais pas du feu ? »

Bouboule ! Je cherchai mes allumettes. Bouboule ! C'est bien intéressant, comme on s'adresse à moi. Pendant un bon moment, j'oubliai complètement les bombes et me mis à penser à mon anatomie telle que je l'avais étudiée ce matin dans mon bain.

Il est tout à fait exact que j'ai de l'embonpoint. En fait, la moitié supérieure de ma personne ferait penser à une barrique. Mais ce qui est intéressant, je trouve,

c'est que, simplement parce que vous êtes un peu fort, à peu près tout le monde, même un type qui ne vous connaît ni d'Ève ni d'Adam, se permette de vous donner un surnom injurieux. Supposons un bossu, ou un type qui louche, ou qui est affligé d'un bec-de-lièvre, est-ce que vous lui donneriez un surnom qui lui rappelle son infirmité ? Mais tout homme qui a du ventre est tout de suite catalogué. Je suis le genre de type à qui l'on donne des tapes dans le dos ou des coups de coude dans les côtes, et tout le monde croit que ça me fait plaisir. Je ne peux pas entrer au bar de la taverne de la Couronne, à Pudley (où ma tournée m'amène une fois la semaine), sans que cet âne bâté de Waters (qui représente le savon Mousse de mer mais qui tient là ses assises à peu près tout le temps) se mette à me bourrer les côtes en s'exclamant : « Pour un malabar, v'là un malabar ! », ce qui met en joie les autres abrutis du lieu. Waters n'y va pas de main morte, mais il est entendu que les gros sont à l'abri des émotions.

Le placier prit une autre de mes allumettes pour se curer les dents et me renvoya la boîte. Un petit geste désinvolte. Le train franchissait à grand bruit un pont métallique. Tout en bas, j'apercevais la voiture d'un boulanger et une file de camions chargés de ciment. La chose bizarre, je me disais, c'est qu'en un sens on ne se trompe pas sur les gros. C'est vrai qu'un homme gros, surtout s'il est gros de naissance – enfin, disons depuis l'enfance –, n'est pas tout à fait comme les autres. Il traverse la vie sur un autre plan, un peu celui de la comédie légère – quoique dans le cas des phénomènes de foire, et en général des types qui dépassent les 125 kg, ce soit de grosse farce qu'il faudrait parler. Dans ma vie, j'ai été mince, j'ai été gros – je sais à quel point la corpulence modifie votre façon de voir. On dirait qu'elle vous empêche de prendre les choses trop au sérieux. Je me demande si un homme qui a toujours été du genre obèse, un homme qu'on appelle Bouboule depuis ses premiers pas, éprouve des émotions vraiment profondes. Comment le pourrait-il ? Il n'en a jamais fait l'expérience. Il ne peut jamais assister à une scène tragique, puisque la présence d'un obèse fait qu'elle cesse d'être tragique. C'est drôle tout de même. Imaginez, par exemple, un Hamlet obèse ! Ou Oliver Hardy dans le rôle de Roméo. Chose curieuse, je me disais quelque chose comme ça voici quelques jours, en lisant un roman que je m'étais procuré dans un drugstore. *Passion perdue,* c'était le titre. Le héros de l'histoire s'aperçoit que son amie a filé avec un autre. C'est un de ces types comme il y en a dans les romans, avec un visage pâle et tourmenté, des cheveux noirs et un confortable revenu. Je me rappelle à peu près le passage : « *David arpentait la pièce, le front dans ses mains. Il avait l'air atterré par la nouvelle. Sheila infidèle ! Il n'en revenait pas ! Soudain la réalité lui apparut dans toute son horreur. C'en était trop. Il se jeta au sol, en sanglotant, au comble du désespoir.* »

En tout cas, quelque chose de ce genre. Et tout de suite, ça m'a donné à penser. Car c'est bien ce qu'il en est, comprenez-vous. C'est de cette façon que les gens – une certaine catégorie de gens – sont censés réagir. Mais qu'en est-il d'un type comme moi ? Supposons qu'Hilda file pour le week-end avec un monsieur – non que ça puisse me toucher le moins du monde, en fait ça me plairait assez de voir

qu'elle a encore assez de ressort pour ça –, mais supposons que j'en sois touché, est-ce que je me jetterais à terre en sanglotant ? Qui s'attendrait à me voir agir de la sorte ? Impensable avec une dégaine comme la mienne. Ce serait tout simplement obscène.

Le train avançait le long d'un remblai. Un peu au-dessous de nous s'étendaient les toits des maisons, à n'en plus finir, les petits toits rouges où des bombes vont s'écraser – en ce moment à peine éclairés par un rayon de soleil. C'est drôle comme la pensée des bombes ne nous quitte pas. Bien entendu, il est hors de doute que c'est pour bientôt. À quel point la chose est proche, c'est ce que montrent les exhortations au public qu'on trouve dans les journaux. L'autre jour, je lisais un article dans le *News Chronicle* disant que les avions de bombardement ne peuvent plus faire de dégâts aujourd'hui. Les canons de la défense antiaérienne sont si perfectionnés que les bombardiers doivent se maintenir à plus de six mille mètres d'altitude. Vous remarquerez qu'à en croire l'auteur de cet article, si l'avion vole suffisamment haut, les bombes n'atteignent pas le sol. Ou, plus vraisemblablement, il voulait dire qu'elles rateraient l'arsenal de Woolwich et tomberaient sur des endroits comme Ellesmere Road.

Mais, tout compte fait, je me disais que ce n'est pas si mal d'être un « gros ». Une chose sûre, c'est qu'un gros est à l'aise partout. Dans n'importe quelle sorte de compagnie, des bookmakers aux évêques, un gros se sent chez lui. Et quant aux femmes, les gros s'en tirent mieux avec elles qu'on ne croit. C'est de la foutaise de s'imaginer, comme certaines personnes, qu'une femme ne prend pas les gros au sérieux. La vérité, c'est qu'une femme prend n'importe quel homme au sérieux, s'il arrive à lui faire croire qu'il est amoureux d'elle.

Remarquez, je n'ai pas toujours été gros. Je le suis depuis huit ou neuf ans, et je dois avoir acquis la plupart des traits de caractère de ceux qui ont pris de la bedaine. En même temps, dans mon for intérieur, je n'ai pas l'impression d'être un gros pur et simple. Attention ! Je n'essaie pas de me faire passer pour une sorte de tendre fleur, de cœur douloureux derrière le masque souriant, etc. Vous ne pourriez jamais faire votre chemin dans les assurances si vous étiez bâti sur ce modèle. Je suis plutôt commun et sans grande sensibilité, parfaitement à l'aise dans mon milieu. Aussi longtemps que durera dans le monde la vente à la commission et qu'on gagnera sa galette à force de toupet, sans s'embarrasser de sentiments raffinés, ce sont des types comme moi qui feront l'affaire. Dans presque toutes les circonstances, je m'arrangerai pour gagner ma croûte – ma croûte, pas une fortune – et je suis prêt à parier que même en temps de guerre, de révolution, de peste ou de famine je survivrai plus longtemps que la plupart des autres. Voilà le genre d'homme que je suis. Mais il y a encore quelque chose d'autre en moi, quelque chose qui tient au passé. Ça, je vous en reparlerai. Si je suis gros, je suis mince à l'intérieur. Ne vous est-il jamais venu à l'esprit qu'il y a dans tout homme gros un homme mince, comme on dit qu'il y a une statue dans chaque bloc de pierre ?

Le gars qui m'avait emprunté mes allumettes continuait de se curer les dents tout en lisant le *Daily Express*. Il dit :

« Pour l'affaire des jambes de femme, ils sont toujours dans le cirage. »

L'autre intervint :

« Ils l'arrêteront jamais. On peut pas identifier des jambes. Une jambe et une jambe, c'est toujours du pareil au même. »

Le premier reprit :

« Ce qui pourrait les mettre sur sa trace, c'est le papier qu'il a pris pour les envelopper. »

En bas, les toits des maisons serpentent çà et là au gré du tracé des rues, s'étendant à perte de vue, à l'infini, comme une plaine interminable. Traversez Londres dans n'importe quel sens, vous trouverez des maisons et des maisons, trente-cinq kilomètres de maisons, au moins, et presque sans interruption. Seigneur, comment les bombardiers pourraient-ils nous rater, le jour venu ? Une pareille cible ! Et sans aucun avertissement, c'est probable. Car qui serait assez bête aujourd'hui pour déclarer la guerre ? Si j'étais Hitler, j'enverrais mes avions en plein milieu d'une conférence sur le désarmement. Un beau matin, quand les employés de bureau encombrent London Bridge, que le canari chante, et qu'une vieille met sa culotte à sécher sur le fil à linge – pif ! paf ! vlan ! badaboum ! Les maisons volent en morceaux, la culotte est trempée de sang, le canari chante sur des cadavres.

Je me disais que ce serait bien dommage tout de même. Je regardai cet océan de toits qui n'en finissent plus. Kilomètres et kilomètres de rues, échoppes de poisson frit et coquillages, chapelles de tôle ondulée, cinémas, petites imprimeries cachées dans les ruelles, usines, immeubles de rapport, laiteries, centrales électriques – et non, ça n'en finit plus. Gigantesque ! Et quelle paix sur tout cela ! À croire une terre vierge sans bêtes sauvages. Pas de canons qui tonnent, pas de grenades qui éclatent, pas de matraques s'abattant sur des crânes. Si l'on y réfléchit, en ce moment à travers toute l'Angleterre il ne doit pas y avoir une seule fenêtre de chambre à coucher qui abrite un tireur embusqué derrière une mitrailleuse.

Mais qu'en sera-t-il dans cinq ans ? Ou dans deux ans ? Ou dans un an ?

IV

J'avais déposé mes papiers au bureau. Warner est un de ces dentistes américains qui ne prennent pas cher, il a son cabinet – ou son « salon » comme il aime dire – à mi-hauteur d'un grand immeuble commercial, entre un photographe et un marchand d'articles de caoutchouc en gros. J'étais en avance pour mon rendez-vous, et je trouvai le moment venu de me restaurer. Je ne sais pas ce qui m'a pris d'entrer dans un milk-bar. C'est le genre d'endroit que j'évite d'habitude. Nous autres qui nous faisons de cinq à six livres par semaine, nous ne sommes pas favorisés, question nourriture, dans la capitale. Si vous comptez dépenser à peu près un shilling et trois pence pour votre repas, vous avez le choix entre Lyons, l'Express Dairy ou l'ABC, ou alors c'est le sinistre casse-croûte qu'on vous sert dans les tavernes – une pinte de bière et une tranche de pâté plus froide encore que la bière.

Dehors, les vendeurs braillaient les manchettes des premières éditions des journaux du soir. Derrière le comptoir d'un rouge agressif du milk-bar, une serveuse en grand bonnet blanc s'affairait autour de la glacière, et dans le fond un poste de radio émettait un chuintement métallique – vroum, tididi, tididi, vroum, plonk. Qu'est-ce qui m'avait pris de mettre les pieds dans une crémerie pareille ? C'est bien ce que je m'étais demandé en entrant. Il y a une atmosphère dans ces endroits qui me déprime. Tout luit, tout brille, ça fait aérodynamique. Des glaces et de l'émail et du chromé partout où vous jetez les yeux. Tout pour le décor, rien pour le ventre. Pas de vraie nourriture. Juste une liste de simili-machins avec des noms américains – des denrées fantomatiques sans aucun goût dont l'existence même vous paraît plus que douteuse. Tout ça tiré d'un carton ou d'une boîte de conserve, puisé dans un frigidaire, giclant d'un robinet ou sortant d'un tube d'aluminium. Aucun confort, aucune intimité. Des tabourets haut perchés pour s'asseoir, un étroit rebord pour poser l'assiette, des glaces tout autour. Tout dans l'ambiance, jusqu'au bruit de la radio, tend à vous convaincre que la nourriture est sans importance, que ce qui compte c'est le poli, le luisant, l'aérodynamique. Tout est aérodynamique aujourd'hui, y compris la balle qu'Hitler tient en réserve pour vous. Je commandai une grande tasse de café et deux saucisses. La fille au bonnet blanc me les jeta comme elle aurait jeté quelques œufs de fourmis à un poisson rouge.

Dans la rue un vendeur criait à tue-tête les titres de ses journaux. Sur l'affichette qui lui battait les genoux ça disait : « Du nouveau dans l'affaire des jambes. » Vous le remarquez : « des jambes », pas plus. On en était là. Deux jours plus tôt, on avait découvert des jambes de femme dans la salle d'attente d'une gare

de chemin de fer, enveloppées dans du papier d'emballage, et dans leurs éditions successives les journaux donnaient à entendre que la nation tout entière portait un intérêt si passionné à ces fichues jambes qu'il n'y avait pas lieu de préciser davantage. C'étaient les seules jambes capables d'intéresser le lecteur. Tout en mâchonnant mon petit pain, je me disais que ces temps-ci le meurtre devenait bien monotone. Des corps dépecés et les morceaux qu'on retrouve éparpillés dans la nature. Rien de comparable avec les empoisonnements perpétrés dans la famille, comme autrefois. C'étaient des cas célèbres, on en parlait longtemps. La vérité, ce doit être qu'un assassin sérieux est convaincu qu'il paiera son crime dans les flammes de l'enfer.

À ce moment, je mordis dans une de mes saucisses – et… Seigneur !

Pour être franc, je ne m'attendais pas à trouver aux saucisses un goût savoureux. Je m'attendais à ce qu'elles n'aient pas de goût du tout – comme d'ailleurs le petit pain. Mais ça, il fallait le voir pour le croire. Je vais tout de même essayer de vous en donner une idée.

La saucisse avait la peau en caoutchouc, bien entendu, et mon dentier provisoire n'était pas trop bien ajusté. J'avais donc à faire une sorte de mouvement de scie pour entamer la peau. Et tout d'un coup, crac ! la chose m'éclate dans la bouche, comme une poire pourrie et je sens une atroce substance molle se répandre sur ma langue. Quant au goût ! Sur le moment je ne pouvais pas le croire. J'ai refait une tentative, j'y suis allé avec la langue une deuxième fois. C'était du poisson. Une saucisse, et qui se prétend de Francfort, pleine de poisson ! Je me suis levé et j'ai décampé sans toucher à mon café. Dieu sait quel goût il aurait bien pu avoir.

Dehors, le vendeur me brandit sous le nez l'*Evening Standard* en hurlant : « Les jambes ! Horribles révélations ! Résultats des courses ! Tout sur les jambes ! » J'avais toujours cette mélasse sur la langue, et me demandais où la recracher. Je me rappelai avoir lu un jour un article sur les usines d'alimentation qu'il y a en Allemagne, où tout est fabriqué avec quelque chose d'autre. L'ersatz, ils appellent ça. Alors ça m'est revenu. L'article disait qu'ils font des saucisses avec du poisson, et le poisson avec quelque chose d'autre, faut croire. Tout ça m'a donné l'impression d'avoir mordu dans le monde moderne, d'avoir découvert de quoi il est vraiment fait. Voilà ce qu'on nous prépare. Un monde où tout est brillant et facile, truqué et rationalisé, et tout fait avec quelque chose d'autre. Partout le celluloïd, le caoutchouc, l'acier chromé et les lampes à arc dans la nuit. Des toits de verre au-dessus de la tête des gens, toutes les radios jouant le même air, plus de végétation nulle part, un monde bétonné, des tortues artificielles broutant sous les arbres fruitiers « neutres ». Quand vous touchez du doigt la réalité et mordez dans quelque chose de solide, une saucisse par exemple, voilà ce que vous trouvez – du poisson pourri dans une peau de caoutchouc. De la saleté qui vous explose comme une bombe dans la bouche.

Une fois pourvu de mes nouvelles dents, je me sentis beaucoup mieux – des

dents agréables et lisses, tenant bien aux gencives. Ça doit sembler bête de dire qu'on se sent rajeuni, pourtant c'était le cas. J'essayai de me sourire dans la vitre d'un magasin. Elles n'avaient pas l'air mal du tout. Warner a beau faire des prix avantageux, il y a de l'artiste chez lui et il n'essaie pas de vous donner l'air d'une réclame pour pâte dentifrice. Il m'a montré une fois ses grandes vitrines remplies de dents artificielles, rangées par tailles et par teintes, et il les choisit comme le ferait un orfèvre pour les perles d'un collier. Neuf personnes sur dix auraient juré que j'avais mes dents naturelles.

Au passage, je jetai un coup d'œil dans une autre vitre de magasin et m'y vis en pied. J'eus l'impression de ne pas avoir, après tout, une silhouette si ridicule. Une tendance à l'embonpoint, bien entendu, mais rien qui choque – seulement ce que les tailleurs appellent « être un peu fort », et il y a des femmes à qui un teint rougeaud n'est pas pour déplaire. Il y a encore du ressort chez l'homme, je me dis. Je me rappelai mes dix-sept livres et décidai sans hésitation de les dépenser avec une femme. J'avais du temps devant moi avant la fermeture des tavernes, aussi, pour étrenner mes dents, et parce que je me sentais riche à cause des dix-sept livres, j'entrai dans un bureau de tabac pour acheter un cigare à six pence. Le genre de cigare que j'apprécie. Un cigare de vingt centimètres de long, garanti pure feuille de La Havane. Tout ce qui pousse sur cette terre doit avoir un sens.

En sortant de la taverne, je n'étais plus le même homme.

J'avais deux pintes de bière qui me réchauffaient l'intérieur, la fumée du bon cigare avait fait du bien à mon dentier neuf. Tout d'un coup je me trouvai d'humeur philosophe et pensive, pour ainsi dire. C'était dû en partie à ce qu'aucun travail ne me pressait. Je me reprenais à méditer sur la guerre, comme je l'avais fait dans la matinée quand l'avion avait survolé le train. J'étais dans une sorte d'état d'esprit prophétique, celui où vous pressentez la fin du monde et en même temps en retirez un certain sentiment d'excitation.

Je remontai le Strand vers l'ouest, et malgré le temps frisquet j'avançai lentement pour savourer mon cigare. La foule habituelle se déversait, cette foule où il faut s'ouvrir un passage à la force du coude, avec sur tous les visages cette expression hagarde et fixe propre aux habitants de Londres. C'étaient les embouteillages habituels – les grands autobus rouges se faufilant entre les voitures, les moteurs qui ronflaient et les klaxons qui cornaient. Un vacarme à réveiller les morts, mais pas à réveiller ces gens-là, – voilà ce que je me disais. J'avais l'impression d'être le seul individu éveillé dans une ville de somnambules. Une illusion, bien entendu. Quand vous marchez au milieu d'une foule d'étrangers, il est à peu près impossible de ne pas se les représenter comme autant de figures de cire, d'automates, mais ils en ont sans doute autant à votre service. Et le genre de sentiment prophétique qui m'étreint ces temps-ci – que la guerre nous guette et que la guerre est la fin de tout – ne m'est pas particulier. Nous l'avons tous, plus ou moins, en nous. Je suppose que même dans cette foule il devait y avoir des gens qui se représentaient déjà l'éclatement des obus et la boue

des tranchées. Je savais que quoi qu'on pense, il y a toujours un million de gens pour penser la même chose au même instant. Mais, malgré tout, je me disais : nous sommes tous sur le pont en flammes du navire, et je suis le seul à le savoir. Je regardais s'écouler les visages de ces abrutis. Tous comme des dindes attendant le jour de Noël, pensais-je. Aucune idée de ce qui les guette. C'était comme si j'avais eu des rayons X dans les yeux, comme si j'avais vu des squelettes en mouvement.

Je me projetai quelques années en avant. Je vis cette rue telle qu'elle serait dans cinq ans, non, dans trois ans (on dit que c'est pour 1941), après le début des hostilités.

Non, tout n'est pas réduit en cendres. Seulement un peu défiguré, pour ainsi dire. Il y a eu des dégâts et tout a l'air pas mal déjeté. Les devantures sont presque vides et si poussiéreuses qu'on n'y voit goutte. Dans une petite rue proche une bombe a creusé un cratère énorme et un bloc d'habitations, ravagé par l'incendie, ressemble à une gigantesque dent creuse. Les lieux sont étrangement calmes, et les gens très amaigris. Une compagnie de soldats remonte la rue. Les hommes, décharnés, traînent le pas. Le sergent a la moustache en tire-bouchon, il se tient aussi raide que son fusil, mais il est maigre à faire peur et tousse à fendre l'âme. Entre deux quintes, il essaie de brailler comme s'il était toujours sur un terrain d'exercice :

« Bon sang, Jones, redressez-vous ! Qu'est-ce que vous reluquez par terre ? Ya belle lurette qu'on a piqué les mégots ! »

Une nouvelle quinte le prend. Il essaie de la dominer, n'y réussit pas, se casse en deux, et il crache presque ses poumons. Son visage vire à l'écarlate, au violacé. Sa moustache retombe. Ses yeux en pleurent.

J'entends les sirènes mugir et les haut-parleurs hurler que nos glorieuses troupes ont fait cent mille prisonniers. Je vois, sous le toit d'un modeste logis de Birmingham, un enfant de cinq ans qui gémit à n'en plus finir après un quignon de pain. Et tout à coup la mère qui, n'y tenant plus, lui lance : « Tu vas la boucler, sale mioche ! », puis relève le tablier de l'enfant et lui administre une fessée, parce qu'il n'y a plus de pain et qu'il n'y en aura plus. Je vois tout cela. Je vois les affiches et les queues de ravitaillement, l'huile de ricin et les matraques et les mitrailleuses qui crépitent aux fenêtres des chambres.

Est-ce ce qui nous attend ? Allez le savoir ! Il y a des jours où il est impossible d'y croire. Des jours où je me dis que ce sont les journaux qui entretiennent la panique. Et d'autres jours où je sens dans ma chair qu'on n'y échappera pas.

Près de Charing Cross, les vendeurs de journaux braillaient les manchettes des dernières éditions des journaux du soir : « Les jambes. Déclarations d'un chirurgien célèbre. » Puis une affichette d'un de ces journaux attira mon attention : « Ajournement du mariage du roi Zog. » Le roi Zog ! Quel nom ! Il est à peu près impossible de croire qu'un type affublé d'un nom pareil n'est pas un

nègre noir ébène.

Mais à ce moment-là se produisit une drôle de chose. Le nom du roi Zog… je l'avais déjà vu plusieurs fois dans la journée… sans doute il devait être mêlé pour moi à d'autres sensations… les bruits de la circulation ou l'odeur du crottin de cheval ou… En tout cas des souvenirs s'éveillaient en moi.

Le passé lui aussi est une drôle de chose. Il est avec vous tout le temps, et je suppose qu'il ne se passe pas une heure que vous ne pensiez à des moments vieux de dix ou vingt ans, et pourtant la plupart du temps il n'a pas de réalité, il n'est pas plus qu'une suite de faits que vous avez appris, comme le fatras d'un manuel d'histoire. Puis par hasard quelque chose que vous venez de voir ou d'entendre, ou une odeur – surtout une odeur – déclenche le mécanisme, et alors ce n'est plus simplement un morceau de passé qui vous revient en mémoire : non, vous êtes réellement dans le passé. C'est ce qui venait de m'arriver.

C'est ainsi que je me vois transporté dans l'église paroissiale de Binfield-le-Bas, trente-huit ans auparavant. Suivant toute apparence, je descends toujours le Strand – moi, le gros plein de soupe de quarante-cinq ans, avec son dentier et son chapeau melon – mais à l'intérieur je suis Georgie Bowling, un garçon de sept ans, le fils cadet de Samuel Bowling, grains et semences, 57 Grande rue, Binfield-le-Bas. On est le dimanche matin et je respire l'odeur de l'église. Oh, oui, je la sens ! Vous savez l'odeur qu'ont les églises – une odeur à elles, d'humidité, de poussière, de moisi et de renfermé, une odeur douceâtre. Il s'y mêle quelque chose du suif des cierges et une trace d'encens, et l'on soupçonne la présence de souris, et le dimanche matin cette odeur est plus ou moins recouverte par celle du savon et des robes de serge, mais avant tout il s'agit bien de cette odeur douceâtre de poussière et de renfermé qui est comme l'odeur mêlée de la vie et de la mort. Celle de cadavres poudrés, à vrai dire.

À cette époque, je dois mesurer à peu près un mètre vingt. Je me tiens debout sur l'agenouilloir pour voir par-dessus le banc de devant, et je peux sentir contre ma main la robe de serge noire de mère. J'ai de longues chaussettes bien tirées jusqu'au-dessus du genou – c'était ainsi qu'on les portait alors – et mes yeux aperçoivent l'extrémité du grand col rabattu, dit col Eton, dont on m'affuble le dimanche matin. Je peux entendre le souffle asthmatique de l'orgue, et les deux voix mugissantes qui chantent le psaume à plein gosier. Dans notre église, deux hommes conduisent la chorale, et en fait ils y mettent assez de zèle pour étouffer à peu près totalement l'apport des paroissiens ordinaires. L'une de ces deux voix puissantes est celle de Shooter, le marchand de poisson, et l'autre celle de Wetherall, qui est menuisier et croque-mort. D'habitude ils se tiennent face à face de part et d'autre de la nef, sur les bancs les plus proches de la chaire. Shooter est un petit homme rondouillet au teint lisse et coloré. Il est pourvu d'un grand nez, d'une moustache tombante et d'un menton qui se dérobe sous la bouche. Wetherall, c'est bien autre chose. C'est un grand vieillard décharné, un type costaud dans la soixantaine, avec des cheveux gris d'un bon centimètre qui lui

poussent sur tout le crâne. Le visage fait penser à une tête de mort. De fait, je n'ai jamais vu un vivant qui donne aussi exactement l'impression d'un squelette. Sa peau fait penser à un parchemin, et sa mâchoire proéminente est plantée de dents jaunies qui montent et descendent comme pour une démonstration anatomique. Malgré cette effrayante maigreur, Wetherall est solide comme l'acier, il a l'air d'être parti pour devenir centenaire, à croire que toute la congrégation défilera dans ses cercueils avant qu'il en ait fini avec la vie. Les deux voix sont elles aussi tout à fait différentes. Shooter, c'est un mugissement désespéré, comme s'il avait le couteau sous la gorge, comme s'il lançait un ultime S.O.S. Tandis que Wetherall, c'est un beuglement, un grondement, un gargouillement surgi des profondeurs. Quel que soit le volume sonore émis par Wetherall, vous savez qu'il a des réserves. Les gosses l'appellent Ventre-tonne.

À eux deux, Shooter et Wetherall produisaient un effet de contre-chant, surtout dans les psaumes. C'était toujours Wetherall qui avait le dernier mot. Je suppose qu'ils devaient être bons amis, dans la réalité, mais dans mon idée enfantine je les voyais en ennemis mortels, chacun s'efforçant de réduire l'autre au silence. Shooter se mettait à rugir : « Tu es mon berger, ô Seigneur », et Wetherall enchaînait : « … Rien ne saurait me manquer », d'une voix telle que l'autre en était anéanti. Vous saviez qui des deux était le maître, pas moyen de s'y tromper. Moi, j'attendais avidement le passage du psaume où il est question de Séhon, roi des Amorrhéens, et d'Og, roi de Basan (à qui le roi Zog m'avait fait repenser, justement). Shooter entonnait : « Séhon, roi des Amorrhéens », puis pendant peut-être une demi-seconde on pouvait entendre le chœur des fidèles chanter le « et », alors aussitôt c'était la basse tonitruante de Wetherall – « Og, roi de Basan » – submergeant l'assemblée, tel un raz-de-marée. Je voudrais pouvoir vous faire entendre le formidable grondement souterrain, semblable à celui de tonneaux qu'on charrie à toute force, qu'émettait Wetherall pour évoquer le roi Og. Plus tard, quand je sus l'orthographe des deux noms, je me formai l'image de Séhon et Og en colossales statues d'Égypte, image empruntée à une encyclopédie populaire. Séhon et Og m'apparaissaient en rois géants, des rois de trente pieds de haut assis face à face sur leurs trônes, les mains sur les genoux, un sourire mystérieux éclairant leurs traits.

Comme tout cela me revient maintenant ! Cette étrange sensation – c'était bien une sensation, on n'aurait pas pu parler d'une activité – qu'on associe au mot « église » ! Les relents douceâtres, comme d'une morgue, le bruissement des robes du dimanche, l'orgue asthmatique et les voix qui mugissent, la tache de lumière qui s'infiltre à travers une faille du vitrail et lentement remonte la nef. À leur façon, les grandes personnes réussissaient à faire admettre la nécessité de cette célébration extraordinaire. Elle allait de soi, tout comme la Bible qu'à l'époque on ingurgitait à fortes doses. Il y en avait des extraits sur tous les murs et l'on savait par cœur des chapitres entiers de l'Ancien Testament. Aujourd'hui encore j'ai la tête farcie de passages de la Bible. Et les enfants d'Israël faisaient de nouveau le mal à la face du Seigneur. Et Aser s'entêtait dans la forfaiture. Le peuple de Dieu

se rassemblait, de Dan à Bersebath… Le frappa sous la cinquième côte, de sorte qu'il mourut – on n'y comprenait goutte. On n'essayait même pas de comprendre, on n'en avait pas envie, c'était comme une potion au goût bizarre qu'il fallait avaler, parce que c'était nécessaire d'une certaine façon. Une extravagante litanie sans queue ni tête, de gens à la barbe assyrienne, avec des noms comme Séméi, Nabuchodonosor, Achitophel et Assarhaddou, tous vêtus de longues tuniques raides et allant à dos de chameau par monts et par vaux au milieu des temples et des cèdres. Ils faisaient des choses extraordinaires. Ils accomplissaient des sacrifices, c'étaient des victimes expiatoires dont ils faisaient offrande au Seigneur. Ils marchaient dans des fournaises, étaient cloués en croix, étaient avalés par des baleines. Et tout cela mêlé à une douceâtre odeur de cimetière, aux robes de serge et au souffle asthmatique de l'orgue.

Tel était le monde où j'avais été replongé en voyant le nom du roi Zog sur l'affichette d'un journal du soir. Un instant, ce ne fut pas seulement que je me le rappelais : j'y étais. Bien entendu, de telles impressions ne durent que quelques secondes. L'instant d'après, c'était comme si j'ouvrais les yeux de nouveau, j'avais quarante-cinq ans et il y avait un embouteillage dans le Strand. Mais l'effet de retour au passé ne s'était pas dissipé. Parfois, quand vous émergez du courant de vos pensées, vous avez l'impression de remonter des eaux profondes, mais cette fois c'était tout le contraire. C'était comme si je venais de respirer l'air pur de l'année 1900. Même à ce moment, et les yeux grands ouverts, tous ces fichus imbéciles tellement pressés, ces affiches, la puanteur de l'essence et le rugissement des moteurs me paraissaient moins réels que le dimanche matin à Binfield-le-Bas, trente-huit ans plus tôt.

Je jetai mon cigare et continuai lentement ma marche. Les odeurs cadavériques me revenaient. D'une certaine manière, je les sens encore en ce moment. Je suis à Binfield-le-Bas et nous sommes en 1900. Sur la place du marché, à côté de l'abreuvoir, le cheval du roulier a le nez dans sa musette. La mère Wheeler pèse deux sous de bonbons. L'attelage de lady Rampling file, le groom assis derrière, en culotte de cuir, les bras croisés. L'oncle Ézekiel fulmine contre Joseph Chamberlain. Le sergent recruteur, en tunique écarlate et pantalon bleu, arbore sa casquette sans visière. Il arpente la place en se tortillant la moustache. Les soûlards dégobillent dans la cour de l'auberge. La reine est dans sa résidence de Windsor, Dieu est au ciel, le Christ sur la croix, Jonas dans la baleine, Sidrac, Misac et Abdanago sont dans la fournaise, et Séhon, roi des Amorrhéens, et Og, roi de Basan, se tiennent sur leurs trônes, se dévisageant sans rien faire de particulier, se tenant à leurs places assignées, comme une paire de chenets – comme le lion et la licorne.

Ce monde a-t-il disparu à jamais ? Je n'en suis pas sûr. Mais ce que je vous dis, c'est qu'il y faisait bon vivre. Ce monde, c'est le mien. Le vôtre aussi.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le monde qui m'était fugitivement revenu en mémoire en voyant le nom du roi Zog sur une affichette était si différent du monde où je vis en ce moment que vous pourriez avoir du mal à croire qu'il ait jamais été le mien.

Je me dis que vous devez maintenant vous être formé de moi une certaine image – celle d'un type ventripotent, avec un faciès rubicond et un dentier – et dans votre subconscient vous devez penser que j'étais bâti à peu près sur ce modèle dès le berceau. Mais il se passe bien des choses en quarante-cinq ans, et même s'il y a des gens qui ne changent et n'évoluent pas beaucoup, il y en a d'autres pour qui ce n'est pas le cas. J'ai beaucoup changé, et j'ai eu des hauts et des bas, surtout des hauts. On peut trouver la chose bizarre, mais mon père serait probablement plutôt fier de moi s'il pouvait me voir aujourd'hui. Il trouverait admirable qu'un de ses fils possède une auto et vive dans une maison avec salle de bains. Même aujourd'hui je suis un peu au-dessus de mes origines, et à certains moments j'ai atteint un niveau de vie dont nous n'aurions jamais osé rêver au bon vieux temps d'avant-guerre.

Avant la guerre ! Pendant combien de temps continuerons-nous à nous exprimer ainsi, je me le demande. Combien de temps avant qu'on vous réponde : « Quelle guerre ? » Dans mon cas, le pays de cocagne « d'avant la guerre » pourrait quasiment se situer avant la guerre des Boers. Je suis né en 1893, et je me souviens bel et bien du déclenchement de la guerre des Boers, à cause d'une fameuse prise de bec entre mon père et l'oncle Ézekiel. Certains de mes souvenirs remontent même à l'année précédente.

La première chose que je me rappelle, c'est l'odeur de la balle de sainfoin. On suivait le couloir dallé entre la cuisine et le magasin, et l'odeur du sainfoin devenait plus forte à mesure qu'on avançait. Ma mère avait posé une barrière de bois dans l'encadrement de la porte, pour nous empêcher, Joe et moi (Joe était mon frère aîné), de pénétrer dans le magasin. Je me rappelle encore que je me tenais debout, agrippé aux barreaux, à respirer l'odeur du sainfoin mêlée à celle du plâtre humide. C'est seulement des années plus tard que je parvins à enfoncer la barrière et à pénétrer dans le magasin quand il ne s'y trouvait personne. Une souris, venue s'attaquer à la huche de farine, se sauva tout à coup, se faufilant entre mes jambes. Elle était toute blanche de farine. Je devais avoir dans les six ans quand cet événement eut lieu.

Quand vous êtes petit, vous devenez conscient tout à coup de choses que vous avez eues sous le nez longtemps. Les choses qui vous entourent s'imposent à vous

une par une, un peu de la même façon qu'au réveil. Par exemple, c'est seulement à quatre ans que je me rendis compte que nous avions un chien. Il s'appelait Nailer, c'était un vieux terrier anglais d'une espèce aujourd'hui disparue. Je me trouvai un jour face à face avec lui sous la table de la cuisine, et j'eus soudain comme la révélation qu'il nous appartenait et qu'il s'appelait Nailer. De la même façon, j'avais découvert, un peu plus tôt, qu'au-delà de la barrière, au bout du couloir, se trouvait l'endroit d'où parvenait l'odeur du sainfoin. Le magasin lui-même, avec les énormes balances, les mesures en bois et la pelle d'étain, les lettres blanches de la devanture et le bouvreuil dans sa cage – qu'on ne distinguait pas bien, même du trottoir, parce que la vitrine était toujours poussiéreuse –, toutes ces choses ne me sont entrées dans la tête qu'une par une, comme les pièces d'un jeu de patience.

Le temps passe, vos jambes s'affermissent, et peu à peu vous acquérez quelques notions de géographie. Binfield-le-Bas devait ressembler à toutes les autres bourgades de deux mille habitants où se tient un marché. Celle-ci était située dans l'Oxfordshire (je dis « était », vous l'aurez remarqué, bien qu'elle existe toujours), à moins de dix kilomètres de la Tamise. Elle s'étend dans une sorte de vallée ; entre elle et le fleuve se déploie la légère ondulation des collines, et ces collines sont elles-mêmes encadrées à l'arrière-plan par des collines plus hautes. Au sommet des collines proches, c'étaient des bois formant une masse bleuâtre où l'on distinguait une grande maison blanche à colonnades, Binfield House, que tout le monde appelait « le château ». Le sommet de la colline était connu sous le nom de Binfield-le-Haut, bien qu'il n'y ait là aucun village, et qu'il n'y en ait pas eu depuis une bonne centaine d'années. Ce dut être vers l'âge de sept ans que je pris conscience de l'existence de Binfield House. Quand vous êtes tout petit, vous ne tenez pas compte des distances, mais à sept ans, je connaissais tous les coins et recoins du village. Il avait à peu près la forme d'une croix avec la place du marché au milieu. Notre magasin était dans la Grande rue, un peu avant d'arriver à la place du marché, et au coin se tenait la boutique de confiserie de M^me^ Wheeler où vous pouviez acheter pour un sou de bonbons. La mère Wheeler était une vieille sorcière sale, et les gens la soupçonnaient de sucer les boules à la menthe avant de les renfourner dans le bocal, bien que personne n'ait jamais pu rien prouver. Plus loin, c'était le coiffeur avec une réclame vantant les cigarettes Abdulla – celle montrant des soldats égyptiens, et, chose curieuse, la même affiche est encore utilisée aujourd'hui –, et il s'en dégageait des relents enivrants de tabac exotique et de ratafia. Derrière les maisons se dressaient les cheminées de la brasserie. Au milieu de la place du marché, il y avait l'abreuvoir de pierre, et au-dessus de l'eau flottait toujours une mince pellicule de poussière et de paille.

Avant la guerre, et plus particulièrement avant la guerre des Boers, c'était l'été toute l'année. Bon, je m'en rends compte, il s'agit là d'une illusion. J'essaie seulement de vous faire comprendre comment je revois les choses. Si je ferme les yeux pour revoir Binfield-le-Bas à n'importe quel moment avant, disons, ma huitième année, c'est toujours un temps d'été qui me revient à l'esprit. Ou bien c'est la torpeur de la place du marché à midi, et le cheval du roulier, le nez enfoui

dans sa musette, mâchonnant et mâchonnant, ou bien c'est une chaude après-midi dans les grandes prairies fraîches qui entourent la ville, ou alors la tombée du jour sur le sentier, derrière les jardins ouvriers, et au-dessus de la haie une odeur de pipe et de giroflées. Mais je me rappelle aussi, d'une certaine façon, les autres saisons, car tous mes souvenirs s'associent à ce qu'il y avait à manger, et ce n'était pas la même chose d'un bout de l'année à l'autre – surtout pas pour ce qu'on trouvait dans les haies. En juillet, c'étaient les airelles, mais il y en avait très peu, et les mûres, à ce moment assez rouges pour être bonnes au goût. En septembre, c'étaient les prunelles et les noisettes. Les meilleures noisettes étaient toujours hors d'atteinte. Et plus tard, les poires et les pommes sauvages. Après venaient les délices de deuxième rang : les cenelles (pas bien fameuses), le fruit des bardanes qui a un agréable goût amer une fois débarrassé de son revêtement poilu. L'angélique est bonne au début de l'été, surtout quand on a soif, et il en est de même des tiges de différentes herbes. Puis il y a l'oseille, agréable avec du pain beurré, et les glands et la surelle acide. Même les graines de plantain valent mieux que rien du tout quand on est affamé et loin de la maison.

Joe était de deux ans mon aîné. Quand nous étions tout petits, maman donnait dix-huit pence par semaine à Katie Simmons pour qu'elle nous emmène en promenade l'après-midi. Le père de Katie travaillait à la brasserie et avait quatorze enfants, de sorte que tout le monde dans la famille était toujours à l'affût d'un petit boulot. Katie avait déjà douze ans quand Joe en avait sept et moi cinq, mais son âge mental n'était pas très éloigné du nôtre. Elle avait coutume de me tirer par la main en me traitant de bébé, et elle avait juste assez d'autorité sur nous pour nous empêcher d'être renversés par les carrioles ou d'être pris en chasse par un taureau, mais sous le rapport de la conversation nous étions égaux. Nous faisions de longues promenades où chacun traînait à sa guise – toujours, bien entendu, en grappillant en chemin – dans le sentier par-delà les jardins ouvriers, à travers les prés, puis vers la ferme du moulin où il y avait une mare avec des lézards d'eau et de petites carpes (Joe et moi devions souvent y aller pêcher, par la suite), puis on prenait le chemin du retour de façon à ne pas manquer la petite confiserie qui se trouvait au bout de la ville. Ce magasin était si mal situé que tous ses propriétaires faisaient faillite, l'un après l'autre, et à ma connaissance il servit trois fois de confiserie, une fois d'épicerie et une fois d'atelier de réparations de bicyclettes, mais sur les enfants il exerçait une étrange fascination. Même quand nous n'avions pas d'argent, nous nous arrêtions pour coller le nez à sa vitrine. Katie ne faisait pas de manières. Il lui arrivait de partager entre nous un farthing de bonbons et de se fâcher, disant qu'on ne lui en laissait même pas sa part. En ce temps-là, ce qu'on pouvait se procurer pour un farthing en valait la peine. Pour un penny vous aviez cent vingt grammes de bonbons, et il y avait aussi le Pêle-Mêle Paradis, comme on l'appelait, dont on pouvait avoir cent quatre-vingts grammes, soit moitié plus, pour le même prix. Le Pêle-Mêle Paradis était composé de bonbons cassés provenant de différents bocaux. Il y avait aussi le Farthing Sans Fin qui était une sucette démesurément longue, dont il fallait une bonne demi-heure pour venir à bout. On avait pour un penny huit souris ou huit cochons en

sucre, ou un pistolet en réglisse, et pour un demi-penny un gros sac de pop-corn. Et pour un penny vous emportiez une enveloppe-surprise contenant différentes sortes de bonbons, un anneau doré et peut-être même un sifflet. Il n'y a plus d'enveloppes-surprises aujourd'hui et la plupart des bonbons de cette époque ont disparu. Il existait un bonbon plat et blanc avec des devises gravées dessus, et aussi une sorte de petite boîte d'allumettes de forme ovale, avec dedans une matière gluante et rosâtre, et une cuillère minuscule pour qu'on puisse la manger. Plus trace de tout cela, non plus que de certains fruits confits, des pipes en chocolat, des allumettes en sucre, et du Penny Géant, ainsi nommé à cause du prix, et qui était une énorme bouteille de limonade gazeuse.

Ainsi, il me semble que c'est tout le temps l'été quand je me rappelle mon enfance. Je peux sentir l'herbe autour de moi – elle arrive à ma hauteur –, la chaleur qui monte de la terre, la poussière du sentier et la lumière verdie qui filtre entre les noisetiers. Je nous revois maraudant tous les trois, mangeant ce que nous trouvions dans les haies, et Katie me tirant par la main : « Avance donc, espèce de bébé ! » et quelquefois s'en prenant à Joe : « Joe, reviens ici tout de suite ! Gare à toi ! » Joe, c'était un costaud, avec une tête de gros patapouf et des mollets à ne pas croire, le genre intrépide. À sept ans, il portait déjà des culottes courtes avec d'épais bas noirs attachés au-dessus du genou, et il était chaussé de bottines à fortes semelles, comme tous les garçons à ce moment-là. Moi, je portais toujours une blouse en toile écrue faite par ma mère. Katie était fagotée dans des vêtements trop grands pour elle – des guenilles qu'on se repassait de sœur en sœur dans la famille. Elle avait un grand chapeau ridicule d'où pendaient ses nattes, une jupe crottée qui traînait par terre et des bottines à boutons aux talons éculés. Katie était une petite personne, à peine plus grande que Joe, mais elle ne s'en tirait pas mal avec les enfants. Dans une famille semblable, chaque enfant est appelé à s'occuper des plus petits dès qu'ils sont sevrés. Parfois, elle prenait un air de grande personne, un air de dame, et elle vous mouchait avec un proverbe ou une ritournelle qui, à ses yeux, devait vous clouer définitivement le bec. Si vous disiez :

« Ça m'est égal », elle répondait du tac au tac :

« M'est égal il a appris
M'est égal on l'a pendu.
Il a bouilli dans une marmite
Jusqu'à c'que y'en ait plus. »

Ou si on se payait sa tête, elle rétorquait : « Les mots c'est fait pour glisser », ou si on se vantait : « L'orgueil précède la chute ». C'est bien ce qui arriva un jour où j'avançais en fanfaron à la façon d'un soldat, et piquai du nez dans une bouse de vache. La famille de Katie habitait un taudis infect, dans une rue misérable, derrière la brasserie. Les enfants grouillaient là comme de la vermine. Dans la famille ils s'étaient toujours débrouillés pour couper autant que possible à l'école obligatoire, ce qui était relativement facile en ce temps-là, et dès qu'ils étaient en

âge de marcher, c'était pour faire les courses et pour s'occuper de façon ou d'autre. L'un des grands frères de Katie fut condamné à un mois de prison pour avoir volé des navets. Elle cessa de nous emmener en promenade au bout d'un an, quand Joe eut huit ans et qu'on l'estima trop déluré pour être confié à une fille. Il avait découvert que chez Katie on dormait à cinq dans le même lit, et il n'en finissait pas de la faire enrager avec cette histoire-là.

Pauvre Katie ! Elle eut son premier bébé à quinze ans. Personne ne sut qui était le père, et sans doute n'était-elle, elle-même, pas très fixée à ce sujet. La plupart des gens croyaient qu'il s'agissait d'un de ses frères. L'enfant fut recueilli par l'hospice et Katie fut placée à Walton. À quelque temps de là, elle épousa un rétameur, et, du fait de ce mariage, descendit encore d'un cran dans l'échelle sociale. La dernière fois que je la vis, c'était en 1913. Je traversais Walton à vélo, et, le long de la voie ferrée, je longeais de minables cabanes en bois entourées de palissades faites de douves de tonneaux, où les romanichels campaient à certains moments de l'année, quand la police les y autorisait. Une sorcière toute ridée, les cheveux en désordre et le visage éteint, l'air d'avoir cinquante ans au moins, sortit d'une de ces cabanes pour secouer un tapis en loques. C'était Katie, qui devait avoir alors vingt-sept ans.

II

Le jeudi était le jour du marché. Des gars rougeauds avec des têtes en forme de citrouille, vêtus de blouses sales et chaussés d'énormes bottes couvertes de bouse séchée, amenaient leurs bêtes de bonne heure, les aiguillonnant de leurs longs gourdins en coudrier. Des heures durant c'était un vacarme assourdissant : chiens qui aboient, cochons qui grognent, charretiers donnant du fouet et jurant, et tous ceux qui étaient partie prenante braillant et agitant leurs bâtons. Le tumulte était à son comble quand on amenait un taureau. Même à cet âge, il me semblait que la plupart des taureaux étaient d'innocentes créatures qui ne demandaient qu'à regagner l'étable dans le respect de l'ordre public, mais un taureau n'aurait pas été regardé comme un taureau si la moitié des habitants ne s'étaient pas mis à lui donner la chasse. Quelquefois un animal épouvanté, en général une jeune génisse, se détachait et fonçait dans une rue transversale. À ce moment, les gens qui se trouvaient sur son chemin se campaient au milieu de la route en agitant les bras comme un moulin à vent et en faisant : « Houho ! », ce qui était censé avoir un effet hypnotique sur l'animal, et l'effrayait sans aucun doute.

Au milieu de la matinée, certains éleveurs se présentaient au magasin et évaluaient la qualité des graines en les laissant couler entre leurs doigts. En réalité, mon père faisait peu d'affaires avec eux parce qu'il n'avait pas de voiture de livraison et qu'il ne pouvait pas se permettre de leur consentir de longs crédits. Il traitait surtout des affaires de moindre importance : le grain pour les volailles, le fourrage pour les chevaux des commerçants. Le vieux Brewer, de la ferme du moulin, un pingre au menton prolongé par un bouc grisâtre, avait coutume de se tenir là une demi-heure à tripoter des grains de blé pour la volaille, que, l'air absent, il laissait tomber dans sa poche. Après quoi, bien entendu, il se retirait le plus souvent sans avoir rien acheté. Le soir, les tavernes regorgeaient d'ivrognes. En ce temps-là, la bière coûtait deux pence la pinte, et ce n'était pas de la bibine comme aujourd'hui. Pendant toute la durée de la guerre des Boers, les jeudis et samedis soirs le sergent recruteur se tenait au comptoir du *George*, sur son trente-et-un, ne lésinant pas sur les consommations. Parfois, le lendemain matin, on le voyait emmener avec lui un grand lourdaud au visage rubicond, un garçon de ferme qui dans les fumées de la bière, s'était engagé et n'était pas en mesure de verser les vingt livres qui l'auraient tiré d'affaire. Les voyant passer, les gens se tenaient sur le pas de leur porte et secouaient la tête, à peu près comme ils l'auraient fait devant un cortège funèbre. « Ça alors ! I's'est engagé dans l'armée ! Une chose pareille ! Un beau gars comme lui ! » Ça les choquait. À leurs yeux, s'engager, pour un garçon, c'était comme pour une fille de se mettre à faire le

trottoir. Leur attitude à l'égard de la guerre et de l'armée était tout à fait curieuse. Ces gens étaient pénétrés des bonnes vieilles idées anglaises selon lesquelles l'uniforme rouge des soldats est bon pour la racaille, et que celui qui s'engage finira en fieffé poivrot et ira droit en enfer, mais en même temps ils étaient patriotes, arboraient le drapeau aux fenêtres et tenaient pour article de foi que les Anglais n'ont jamais connu la défaite et ne la connaîtront jamais. À l'époque, tout le monde, même les non-conformistes, chantait des refrains sentimentaux célébrant la dernière ligne de défense qui ne recule pas et le jeune garçon mort là-bas au champ d'honneur. Ces héros dans la fleur de l'âge expiraient toujours « sous la pluie des balles », et j'avais du mal à me représenter cette « pluie des balles ». Quand fut levé le siège de Mafeking, ce fut du délire, et, en tout cas à certains moments, les gens crurent dur comme fer que les Boers jonglaient avec les bébés, les embrochant sur la pointe des baïonnettes. Le vieux Brewer était si las d'entendre les gosses hurler dans son dos « Krooger ! » – le nom du grand chef boer prononcé à l'anglaise – que vers la fin de la guerre il sacrifia son bouc. L'attitude des gens à l'égard du gouvernement était la même, à vrai dire. Tous se voulaient Anglais sans reproche, jurant que Victoria était la meilleure reine du monde et les étrangers un tas de bons à rien, mais en même temps personne n'aurait songé à payer ses impôts, ou même la taxe sur les chiens, s'il y avait moyen d'y échapper.

Avant et après la guerre, Binfield-le-Bas était une circonscription électorale acquise au parti libéral. Pendant la guerre, il y eut une élection partielle qui vit la victoire des conservateurs. J'étais trop jeune encore pour comprendre exactement de quoi il s'agissait : je savais seulement que j'étais conservateur parce que je préférais le fanion aux couleurs bleues à celui aux couleurs rouges, et cela je m'en souviens à cause de l'ivrogne qui s'étala un jour de tout son long devant la taverne. Dans l'effervescence générale, personne ne fit attention à lui, et il resta là pendant des heures sous un soleil brûlant, tandis que son sang devenait pourpre en séchant. Au moment des élections de 1906, j'étais en âge de comprendre à peu près de quoi il retournait, et cette fois j'étais libéral parce que tout le monde l'était. Les gens se lancèrent à la poursuite du candidat conservateur, et après un kilomètre de chasse à l'homme ils le précipitèrent dans une mare pleine de lentilles d'eau. À cette époque-là, les gens prenaient la politique au sérieux. Ils mettaient les œufs pourris de côté plusieurs semaines avant le jour de l'élection.

J'étais encore tout petit quand la guerre des Boers déclencha cette mémorable empoignade entre père et l'oncle Ézekiel. L'oncle Ézekiel tenait un petit magasin de chaussures dans une traverse près de la Grande rue, et il faisait aussi un peu de cordonnerie. Un petit commerce, périclitant tout doucement, mais c'était sans grande importance parce que l'oncle Ézekiel était célibataire. Il n'était que le demi-frère de papa – il était plus âgé que lui, de vingt ans au moins –, et pendant la quinzaine d'années que je l'ai connu son apparence physique demeura pour moi inchangée : un patriarche portant beau, assez grand, avec des cheveux blancs et les favoris les plus blancs que j'aie jamais vus – blancs comme le duvet du chardon. Je

le revois encore claquant vigoureusement son tablier de cuir et se tenant très droit, d'autant plus droit qu'il était longtemps resté courbé sur son ouvrage, et vous aboyant ses opinions au visage, pour finir sur une sorte de ricanement d'outre-tombe. C'était un vrai libéral du XIX^{e} siècle, de ceux qui vous demandaient ce que Gladstone avait déclaré en 1878, et pouvait vous le dire si vous ne le saviez pas – l'une des rares personnes de Binfield-le-Bas à être restées fidèles à leurs opinions pendant toute la guerre. Il ne cessait de fulminer contre Joseph Chamberlain et ceux qu'il appelait « les gueux de Park Lane ». Je l'entends encore, discutant avec mon père. « Ceux-là et leur vaste empire ! Il ne sera jamais assez éloigné, leur empire, en ce qui me concerne ! Hihihi ! » Puis c'était père lui donnant la réplique, d'une voix calme et posée, d'homme conscient des réalités. L'homme blanc devait s'imposer ce fardeau, et nous avions un devoir à accomplir envers ces pauvres Noirs que les Boers traitaient de façon honteuse. Pendant à peu près une semaine, l'oncle Ézekiel s'étant déclaré pro-Boer et pour une petite Angleterre non impériale, mon père et lui s'adressèrent à peine la parole. Il y eut une autre prise de bec quand commencèrent à circuler les rumeurs sur les atrocités. Ces bruits tracassaient beaucoup mon père, et il ne manqua pas d'amener le sujet sur le tapis. L'oncle Ézekiel avait beau se dire partisan d'une petite Angleterre, il n'allait tout de même pas trouver juste que ces Boers lancent des bébés en l'air et les rattrapent sur la pointe de leur baïonnette – même si ce ne sont que des négrillons. Mais l'oncle Ézekiel lui rit au nez. Il ne s'agissait pas de ça du tout ! Ce n'étaient pas les Boers qui lançaient les bébés en l'air, c'étaient les soldats britanniques ! Il m'empoignait – je devais avoir à peu près cinq ans – pour illustrer ses dires. « Ils les lancent en l'air et les embrochent comme des grenouilles, je te dis ! Tout comme je pourrais faire avec ce jeune homme ! » Il me balançait à bout de bras, puis faisait semblant de me lâcher, et je me voyais très nettement volant en l'air et atterrissant pile sur la pointe d'une baïonnette.

Père était très différent de l'oncle Ézekiel. Je ne sais pas grand-chose de mes grands-parents, ils étaient morts avant ma naissance. Je sais seulement que mon grand-père avait été cordonnier et qu'à un âge assez avancé il avait épousé la veuve d'un grainetier, et qu'ainsi il était entré en possession du magasin. Ce travail ne convenait pas vraiment à mon père, bien qu'il s'y entendît parfaitement et fût toujours à la besogne. Sauf le dimanche et tout à fait occasionnellement les soirs de la semaine, je n'ai pas souvenir de l'avoir vu sans des traces de farine sur le dos des mains, dans les rides du visage ou dans ses cheveux clairsemés. Il avait la trentaine quand il s'était marié et devait avoir près de quarante ans quand il apparaît dans mes souvenirs. C'était un petit homme, calme et effacé, toujours en bras de chemise et tablier blanc, avec un air perpétuellement empoussiéré à cause de la farine. Il avait la tête ronde, le nez aplati, une moustache broussailleuse, des lunettes, et des cheveux d'un jaune décoloré, comme les miens, mais poudrés de blanc. Mon grand-père avait beaucoup amélioré sa situation en épousant la veuve du grainetier, et mon père avait fait ses études au lycée de Walton où les cultivateurs et les commerçants à l'aise envoyaient leurs fils. L'oncle Ézekiel, lui, se flattait de n'avoir jamais fréquenté l'école et d'avoir appris à lire tout seul, à la

chandelle, après le travail. Il avait l'esprit plus vif que mon père, discutait d'égal à égal avec tout un chacun et citait d'abondance Carlyle et Spencer. Mon père était moins éveillé, il ne s'était jamais vraiment mis aux livres et son anglais était défectueux. Les dimanches après-midi, seul moment de la semaine où il se relâchait un peu, il s'installait dans le petit salon, près de la cheminée, pour ce qu'il appelait sa séance de lecture. Son hebdomadaire préféré était *The People*. Mère préférait le *News of the World* parce que la rubrique des assassinats y était beaucoup plus fournie. Je les revois en ce moment. C'est un dimanche après-midi – d'été, bien entendu, c'est tout le temps l'été –, une odeur de porc rôti et de pois verts flotte encore dans l'air. Maman installée d'un côté de la cheminée se met à lire le dernier meurtre, mais peu à peu elle est prise de sommeil et s'endort, la bouche entrouverte, tandis que papa de l'autre côté, en pantoufles et lunettes, progresse lentement à travers des colonnes et des colonnes de caractères noircis. La tiédeur de l'été nous pénètre, le géranium fleurit à la fenêtre, un étourneau gazouille, et je me tiens sous la table avec mon illustré pour la jeunesse en me persuadant que la nappe est une tente. Après quoi, à l'heure du thé, tout en mastiquant les radis et la ciboulette, père se met à ruminer tout haut sur ce qu'il a lu : les incendies, les naufrages, les scandales dans la haute société, et ces nouvelles machines volantes dont on parle, et le type (je note qu'aujourd'hui encore il fait sa réapparition dans la presse à peu près tous les trois ans) qui a été avalé par une baleine dans la mer Rouge et a été rejeté par elle trois jours plus tard, mais tout blanchi par le suc gastrique de l'animal. Père ne mordait pas vraiment à cette histoire-là, pas plus qu'aux histoires des nouvelles machines volantes, mais autrement il croyait tout ce qu'il lisait. À Binfield-le-Bas personne, jusqu'en 1909, ne crut que les êtres humains réussiraient à voler un jour. La doctrine officielle, c'était que si Dieu avait voulu nous faire voler, il nous aurait donné des ailes. L'oncle Ézekiel ne pouvait s'empêcher de rétorquer que si Dieu avait voulu que nous roulions, il nous aurait donné des roues, mais même lui ne croyait pas aux nouvelles machines volantes.

C'était seulement les dimanches après-midi, et peut-être une fois la semaine, quand il lui venait de boire une demi-pinte à la taverne, que père portait intérêt à ces choses. Autrement, il était toujours plus ou moins accaparé par ses affaires. Il n'y avait pas tellement de besogne, en réalité, mais il avait toujours l'air occupé, soit dans le grenier derrière la cour, à se colleter avec des sacs ou des ballots, soit derrière le comptoir, dans le petit réduit poussiéreux où il faisait des additions sur un carnet avec un bout de crayon. Il était très honnête et très obligeant, et portait tous ses soins à bien servir la clientèle et à ne voler personne, ce qui même alors n'était pas la meilleure façon de réussir en affaires. Il aurait été exactement à sa place dans un emploi de petit fonctionnaire, comme receveur des postes, par exemple, ou chef de gare à la campagne. Mais il n'avait ni l'allant ni le toupet qu'il aurait fallu pour emprunter de l'argent et développer son affaire, ni l'imagination voulue pour étendre le registre de ses ventes. Il est significatif que la seule idée originale qui lui soit venue, celle d'un nouveau mélange pour les oiseaux en cage (qu'on appelait le « Mélange Bowling » et qui fut célèbre dans un rayon de près de

dix kilomètres), lui ait été soufflée par l'oncle Ézekiel. L'oncle Ézekiel portait un certain intérêt aux oiseaux et élevait des chardonnerets dans sa sombre échoppe. Il avait pour théorie que les oiseaux en cage perdent leurs couleurs faute d'une alimentation suffisamment variée. Dans la cour derrière le magasin, père disposait d'une petite parcelle de terre où il cultivait, sous un treillis métallique, une vingtaine d'espèces d'herbes différentes, et il avait coutume de sécher et de mélanger leurs grains avec du millet. Jackie, le bouvreuil exposé dans la devanture, faisait figure de réclame pour le « Mélange Bowling ». De fait, à la différence des autres bouvreuils en cage, Jackie ne perdit jamais ses couleurs.

Du plus loin que je me souvienne, maman m'est toujours apparue corpulente. C'est sans nul doute d'elle que je tiens ma tendance à l'embonpoint.

C'était une femme bien en chair, un peu plus grande que son mari, avec des cheveux sensiblement plus clairs que les siens, et un goût pour les robes noires. Sauf le dimanche, je n'ai pas souvenir de l'avoir vue autrement qu'en tablier. Il serait exagéré, mais pas tellement, de dire que je ne me la rappelle qu'en train de faire la cuisine. Quand on se retourne sur son passé et qu'on revoit un pan de son existence, les êtres ont toujours l'air figés à un endroit précis, dans une attitude donnée. Il vous semble qu'ils font toujours la même chose. Ainsi, de même que je revois toujours père derrière le comptoir, les cheveux couverts de farine et tenant ses comptes grâce à un bout de crayon qu'il humecte de temps en temps, ou que je me rappelle l'oncle Ézekiel, avec ses favoris à la blancheur fantomatique, se redressant et frappant de la main son tablier de cuir, de même je repense à maman à la table de la cuisine, les avant-bras découverts, en train de pétrir de la pâte.

Vous savez le genre de cuisine qu'avaient les gens dans ce temps-là. Une pièce immense, assez basse et obscure, avec au plafond une grande poutre transversale et un dallage de pierre, et sous cette cuisine des caves. Tout cela immense, ou du moins c'est ainsi que je voyais les choses quand j'étais gosse. Un grand évier en pierre, sans robinet mais avec une pompe, un buffet occupant tout un mur, jusqu'au plafond, un fourneau gigantesque qui consommait une demi-tonne de charbon par mois et qu'il fallait un temps infini pour passer à la mine de plomb. Mère à la table pétrissant une pâte énorme. Et moi traînant par terre, flanquant la pagaille avec les fagots, les boulets et les pièges qu'on posait pour les cafards (il y en avait dans tous les recoins et on espérait s'en débarrasser en y mettant de la bière), et, de temps à autre, réapparaissant à la table pour me mettre quelque chose sous la dent. Mère déclarait qu'on ne mange pas entre les repas, elle disait toujours à peu près la même chose : « Va-t'en donc ! Tu vas gâter ton dîner. Tu as les yeux plus grands que le ventre. » Mais de loin en loin on avait droit à une mince tranche de citron confit.

J'aimais regarder maman en train de faire la pâtisserie. C'est toujours fascinant de voir à l'œuvre quelqu'un qui sait parfaitement ce qu'il a à faire. Regardez une femme – une femme qui sait vraiment cuisiner – en train de pétrir la pâte. Elle a

un air à part, solennel et absorbé dans sa tâche, un air de contentement, comme une prêtresse célébrant un rite. Et à ses yeux, bien entendu, c'est exactement ce qu'elle fait. Maman avait des avant-bras rougis et vigoureux, le plus souvent marbrés de farine. Quand elle faisait la cuisine, tous ses mouvements étaient merveilleusement précis et assurés. Quand elle battait les œufs, tenait le hachoir ou manipulait le rouleau à pâtisserie, les ustensiles lui obéissaient à la perfection. À la voir là, on comprenait qu'elle était à son affaire dans un monde à elle, un monde où rien ne pouvait lui échapper. À part les hebdomadaires du dimanche et parfois un brin de causette, le monde extérieur n'existait pas vraiment à ses yeux. Elle avait beau lire plus que mon père – elle lisait même, en plus des journaux, des romans à deux sous –, elle était d'une ignorance incroyable. C'est ce dont je me rendis compte dès mes dix ans. Elle n'aurait certainement pas pu vous dire si l'Irlande se trouve à l'est ou à l'ouest de l'Angleterre, et je me demande si, quand éclata la Grande Guerre, elle savait le nom du Premier ministre. Qui plus est, elle n'avait pas le moindre désir de savoir ces choses. Plus tard, quand je lus des livres sur les pays d'Orient où l'on pratique la polygamie et sur les harems où des femmes sont séquestrées sous la garde d'eunuques noirs, je me disais à quel point elle aurait été choquée si elle avait entendu parler de ces choses. Je peux presque entendre ses protestations : « Eh bien ça ! Enfermer leurs femmes de cette façon ! En voilà une idée ! » Non qu'elle ait eu la moindre idée de ce qu'est un eunuque. Mais en réalité sa vie était confinée dans un espace aussi exigu et presque aussi fermé que celui d'un harem. Même dans la maison il y avait des endroits où elle ne mettait jamais les pieds. Elle n'allait jamais dans le grenier du fond de la cour et ne se rendait que très rarement dans le magasin. Je n'ai pas souvenir de l'avoir jamais vue servir un client. Elle n'aurait pas pu s'y retrouver, et jusqu'au moment où ils étaient moulus en farine, elle aurait probablement été incapable de distinguer le blé de l'avoine. Pourquoi s'en serait-elle mêlée ? Le magasin était l'affaire de mon père, « le travail de l'homme », et les questions d'argent elles-mêmes ne l'intéressaient guère. Son rôle à elle – « le travail de la femme » –, c'était de s'occuper de la maison, des repas, de la lessive et des enfants. Elle aurait eu une attaque si mon père ou n'importe qui du sexe masculin avait essayé de recoudre un bouton.

Quant aux repas et à tout le train de maison, nous étions de ces gens chez qui tout est réglé comme du papier à musique. Pas avec la régularité d'un métronome, ce qui sous-entendrait quelque chose de mécanique, mais plutôt suivant un processus naturel. Vous saviez que le petit déjeuner serait prêt le lendemain matin de la même façon que vous saviez que le jour succéderait à la nuit. Toute sa vie, ma mère se coucha à neuf heures et se leva à cinq heures. S'attarder le soir lui aurait paru vaguement dépravé – comme une façon de faire décadente, bonne pour les étrangers ou les nobles. Si elle permettait à Katie Simmons de nous emmener en promenade, Joe et moi, elle n'aurait jamais supporté l'idée qu'une autre femme vienne l'aider à faire le ménage. On ne l'en aurait pas fait démordre : une femme de ménage qui balaie repousse toujours la poussière sous le buffet. Les repas étaient toujours servis à la minute près. Des repas pantagruéliques – bœuf

bouilli, rosbif pris dans une pâte cuite, tête de cochon, mouton bouilli aux câpres, tarte aux pommes, pudding aux raisins de Corinthe, gâteau roulé à la confiture – précédés et suivis de prières. Bien que déjà en voie de disparition, les vieilles idées sur la façon d'élever les enfants avaient toujours cours. En théorie ou corrigeait encore les enfants, et on les envoyait au lit au pain sec s'ils n'étaient pas sages. On devait quitter la table si l'on faisait trop de bruit en mangeant, ou si on s'étranglait, ou si on refusait ce qui était « bon pour nous », ou pour « avoir répondu ». En pratique, il n'y avait pas grande discipline à la maison, et c'était toujours mère qui se montrait la plus sévère. Père, bien qu'il eût toujours à la bouche « Qui aime bien, châtie bien », était bien trop indulgent avec nous, surtout avec Joe qui lui donnait du fil à retordre. Il était toujours « sur le point » de lui flanquer une bonne raclée, et il avait coutume de nous raconter les corrections épouvantables – qu'il devait inventer de toutes pièces, j'en suis aujourd'hui persuadé – que lui infligeait son propre père avec une lanière de cuir. Mais il n'en venait jamais aux actes. À douze ans, Joe fut bien trop fort pour mère. Elle ne pouvait plus le coucher en travers de ses genoux pour lui donner la fessée, et de ce moment il fut impossible de le tenir.

À l'époque, il était encore normal que les parents rabâchent toute la journée aux enfants : « Fais pas ci ! fais pas ça ! » Il était fréquent d'entendre un homme dire de son fils qu'il le « battrait comme plâtre » si jamais il le prenait à fumer, à voler des pommes ou à dénicher des oiseaux. Dans certaines familles, ces raclées n'étaient pas qu'en paroles. Le vieux Lovegrove, le sellier, surprit un jour ses deux fils, deux grands escogriffes de seize et quinze ans, en train de fumer dans la remise du jardin, et il leur donna une telle correction que les échos en retentirent à travers tout le village. Lovegrove était lui-même un fumeur impénitent. Apparemment, ces corrections demeuraient sans effet. Tous les garçons volaient des pommes, dénichaient les oiseaux et se mettaient à fumer tôt ou tard, mais l'idée prévalait encore qu'il faut traiter les enfants à la dure. Autant dire que tout ce qui était amusant était interdit, en théorie du moins. À en croire mère, tout ce que pouvait désirer faire un garçon était « dangereux ». Nager était dangereux, grimper aux arbres était dangereux, et de même les glissades et les boules de neige. Il était dangereux de s'accrocher à l'arrière des carrioles, de jouer avec un lance-pierre, et même d'aller à la pêche. Tous les animaux étaient dangereux, à part Nailer et les deux chats, et le bouvreuil Jackie. Chaque animal avait sa façon bien à lui de vous attaquer. Les chevaux mordaient, les chauves-souris s'accrochaient à vos cheveux, les perce-oreilles vous entraient dans les oreilles, les cygnes vous cassaient la jambe d'un coup d'aile, les taureaux vous projetaient en l'air, les serpents vous « piquaient ». Tous les serpents piquaient, selon mère, et le jour où je lui fis remarquer que, d'après l'encyclopédie de poche, ils ne piquent pas, mais mordent, elle m'intima de « ne pas répondre ». Les lézards, les orvets, les crapauds, les grenouilles piquaient également. Tous les insectes piquaient, sauf les mouches et les cafards. Pratiquement, tout ce qu'on pouvait se mettre sous la dent en dehors des repas à la maison était ou bien empoisonné ou « mauvais pour nous ». Les pommes de terre crues étaient un poison mortel, et de même les

champignons, sauf si on les achetait chez l'épicier. Les groseilles à maquereau vous donnaient la colique et les framboises des boutons. Si on se baignait après un repas, on était pris d'une crampe et on se noyait, si on se coupait entre le pouce et l'index, on attrapait le tétanos, et si vous vous laviez les mains dans l'eau où avaient cuit des œufs, il vous venait des verrues. Presque tout ce qu'il y avait dans le magasin était empoisonné, et c'est pour cette raison que mère avait placé une barrière en travers de la porte. Les tourteaux étaient du poison, de même que le blé des poulets, le grain de sénevé et les produits pour stimuler la croissance de la volaille. Les bonbons étaient mauvais pour nous et manger entre les repas aussi était mauvais pour nous, mais, chose curieuse, il y avait des exceptions. Quand maman faisait de la confiture de prunes, elle nous laissait nous régaler de la mousse sirupeuse qui se formait à la surface, et nous nous en gorgions à en être malades. Même si à peu près tout ce qui existe au monde était soit dangereux soit du poison, certaines choses avaient un pouvoir mystérieux. L'oignon cru faisait figure de panacée quasi universelle. Un bas qu'on s'enroulait autour du cou soignait définitivement le mal de gorge, le soufre dans l'eau du chien avait une vertu tonique, et la gamelle de ce brave Nailer en a toujours contenu un morceau qui, au fil des années, ne s'est jamais dissous.

Le thé était à six heures. D'habitude maman avait fini le ménage à quatre heures, et de quatre à six elle prenait tranquillement une tasse de thé pour, comme elle disait, « lire son journal ». En fait, elle lisait rarement le journal, sauf le dimanche. Dans les quotidiens on ne trouvait que les nouvelles du jour, avec un crime seulement de temps à autre. Mais les directeurs des journaux du dimanche s'étaient rendu compte que les gens ne tiennent pas spécialement à l'actualité dans ce domaine-là, et à défaut d'avoir sous la main un crime tout neuf, ils en réchauffaient un vieux, voire un très vieux. Je crois que maman se représentait le monde, au-delà de Binfield-le-Bas, avant tout comme le lieu où sont perpétrés les meurtres. Les meurtres exerçaient sur elle une horrible fascination car elle se demandait – elle en faisait souvent la réflexion – comment des gens peuvent se rendre coupables de pareilles vilenies. Couper le cou à sa femme, enterrer son père sous une dalle de ciment, jeter un bébé au fond d'un puits ! Comment quelqu'un peut-il faire des choses pareilles ! C'est à peu près à l'époque de Jack l'Éventreur que s'étaient mariés mes parents. Cette affaire avait causé grand effroi et les épais volets de bois qu'on tirait chaque soir devant la vitrine du magasin dataient de ce temps-là. Les volets de la Grande rue n'en avaient pas, mais mère se sentait plus en sûreté derrière eux[{1}]. Elle n'avait jamais cessé, disait-elle, d'avoir l'impression terrible que Jack l'Éventreur se cachait à Binfield-le-Bas. L'affaire Crippen, qui devait défrayer la chronique des années plus tard – j'étais alors presque une grande personne – la bouleversa. Je crois encore entendre sa voix : « Couper sa pauvre femme en morceaux et l'enterrer dans la cave à charbon ! En voilà une idée ! Qu'est-ce que je lui ferais à cet homme, si je le tenais ! » Et, chose curieuse, à la pensée de la méchanceté diabolique de ce petit médecin américain qui avait dépecé sa femme (puis, si je me souviens bien, avait fignolé le travail en désossant les morceaux et jetant la tête à la mer), il lui venait de vraies larmes.

En semaine, elle lisait surtout le *Hilda's Home Companion*. C'était une de ces publications qu'on lisait couramment à l'époque dans des foyers comme le nôtre, et elle existe toujours, même si elle a perdu du terrain au profit des magazines féminins plus modernes qui ont fait leur apparition depuis la guerre. J'ai jeté un coup d'œil sur un numéro récent l'autre jour. Ce n'est pas tout à fait le même journal, mais le changement n'est pas considérable, comparé à ce qu'il en est de la plupart des choses. On y trouve toujours les mêmes interminables feuilletons (ils durent dans les six mois et tout s'arrange à la fin, avec promesse de mariage), les mêmes conseils ménagers et les mêmes annonces de machines à coudre et de remèdes contre les varices. Ce sont surtout les illustrations et la typographie qui ont changé. À l'époque, l'héroïne devait avoir la forme d'un sablier, aujourd'hui elle se doit de ressembler à un cylindre. Mère lisait avec lenteur : elle était décidée à en avoir pour son argent. Assise dans le vieux fauteuil jaune près de la cheminée, les pieds sur le garde-feu et la petite bouilloire de thé bien fort à portée de la main, elle progressait avec application de la première page à la dernière, sans sauter une seule ligne – le feuilleton, les deux nouvelles, les conseils pratiques, les annonces et le courrier des lecteurs. En général, elle en avait pour la semaine, et certaines semaines elle ne venait pas à bout de sa lecture. À la chaleur du feu ou, les après-midi d'été, avec le bourdonnement des mouches, il lui arrivait de s'assoupir. Mais vers six heures moins le quart elle se réveillait en sursaut, jetait un coup d'œil à la pendule de la cheminée et se mettait dans tous ses états, parce que le thé allait être en retard. Mais le thé n'était jamais en retard.

À l'époque – jusqu'en 1909, pour être exact –, père pouvait encore se permettre d'avoir un garçon de courses. Il lui abandonnait le magasin et, le dos des mains maculé de farine, venait prendre le thé. Mère s'arrêtait un moment de couper des tranches de pain, et s'adressant à lui : « Voulez-vous dire le bénédicité, père », et père, pendant que nous inclinions gravement la tête, disait avec vénération : « Pour ce repas, Seigneur, donne-nous la vraie gratitude. Amen. » Plus tard, quand Joe fut un peu plus vieux, mère s'adressait à Joe : « Aujourd'hui, c'est toi, Joe, qui va nous dire le bénédicité », et Joe s'exécutait. Mère ne disait jamais le bénédicité : il fallait que ce soit un homme.

Il y avait toujours des mouches bleues qui bourdonnaient, les après-midi d'été. Notre maison manquait d'hygiène, comme presque toutes les maisons de Binfield-le-Bas. Sur environ cinq cents maisons, il ne devait pas y en avoir plus de dix avec salle de bains, et pas plus de cinquante avec ce qu'on appellerait aujourd'hui des cabinets. L'été, notre cour dégageait toujours des relents de poubelle, et toutes les maisons abritaient des insectes. Nous avions des cafards dans les boisages et des grillons derrière le fourneau de la cuisine, sans compter, bien entendu, les charançons dans le magasin. À l'époque, même une ménagère aussi pointilleuse que mère ne trouvait pas à redire à la présence de cafards. Ils étaient de la cuisine, autant que le buffet ou le rouleau à pâtisserie. Mais il y avait insectes et insectes. Dans les maisons en triste état de la rue située derrière la brasserie, là où habitait Katie Simmons, les punaises pullulaient. Mère, tout comme n'importe quelle

femme de commerçant, serait morte de honte s'il y avait eu des punaises chez elle. En fait, il était de bon ton d'affirmer qu'on aurait été bien incapable de reconnaître une punaise si on en avait vu une.

Les grosses mouches bleues s'aventuraient jusque dans le garde-manger et se perchaient avec délectation sur le grillage des cloches à viande. « Saleté de mouches ! » disaient les gens. Mais les mouches étaient un fléau naturel, contre lequel il n'y avait guère de remède, à part les cloches à viande et le papier tue-mouches. Je disais tout à l'heure que la première odeur dont je me souvienne est celle du sainfoin, mais celle des poubelles compte aussi parmi mes plus anciens souvenirs. Quand je repense à la cuisine de mère, avec ses dalles, ses pièges à cafards et son fourneau passé au noir, j'ai toujours l'impression d'entendre le bourdonnement des mouches bleues et de sentir l'odeur de la poubelle, et celle aussi de ce brave Nailer – une puissante odeur de chien.

Dieu sait qu'il y a des odeurs et des sons bien pires. Préféreriez-vous entendre une mouche bleue ou un avion de bombardement ?

III

Joe commença ses études au lycée de Walton deux ans avant moi. Nous n'y sommes pas allés avant neuf ans, ni lui ni moi. Il fallait faire six kilomètres à bicyclette matin et soir, et mère avait peur de nous lâcher dans la circulation. C'était l'époque des premières automobiles.

Pendant plusieurs années, nous avions fréquenté l'école tenue par la vieille M^me^ Howlett. C'est là qu'allaient la plupart des enfants des commerçants, ce qui leur épargnait la honte et la déchéance de l'école communale, bien que tout le monde fût bien d'accord pour dire que M^me^ Howlett roulait son monde et que son enseignement était exécrable. Elle avait plus de soixante-dix ans, elle était sourde comme un pot et voyait à peine à travers ses lunettes. Tout son équipement scolaire se composait d'une canne, d'un tableau noir, de quelques grammaires écornées et de deux douzaines d'ardoises malodorantes. Elle arrivait à peu près à tenir les filles, mais les garçons se payaient ouvertement sa tête et faisaient l'école buissonnière quand ça leur chantait. Une fois, il y eut un scandale épouvantable parce qu'un garçon avait glissé la main sous la robe d'une fille – une chose à laquelle je n'avais rien compris à ce moment-là. Mais la mère Howlett s'arrangea pour étouffer l'affaire. Quand on passait vraiment les bornes, elle déclarait : « Je le dirai à votre père », et de loin en loin elle tenait sa promesse. Mais nous étions assez malins pour faire en sorte qu'elle ne s'en avise pas trop souvent, et quand elle prétendait nous corriger avec sa canne, elle était si vieille et si maladroite qu'il était facile d'esquiver les coups.

Joe n'avait encore que huit ans quand il s'aboucha avec une bande de durs qui se disaient les affidés de la Main Noire. Le chef était Sid Lovegrove, le plus jeune fils du sellier, qui devait avoir treize ans, et il y avait deux autres fils de boutiquiers, un garçon de courses de la brasserie et deux valets de ferme qui s'arrangeaient quelquefois pour abandonner le labour et passer une heure ou deux avec les gars de la bande. Ces deux-là étaient d'imposants gaillards qui faisaient éclater leur pantalon de velours côtelé. À cause de leur fort accent paysan, les autres leur montraient un certain mépris, mais ils étaient tolérés parce qu'ils en savaient deux fois plus que nous tous sur les animaux. Un des deux – surnommé par tous le Rouquin – était même capable, de temps à autre, d'attraper un lapin à la main. Quand il en apercevait un tapi dans l'herbe, il fondait sur lui à la façon d'un aigle. Socialement, un fossé séparait les fils des boutiquiers des fils des manœuvres et des valets de ferme, mais les garçons du bourg n'y prêtaient guère attention avant l'âge de seize ans à peu près. La bande avait son mot de passe et chacun devait se soumettre à une « épreuve » telle que s'entailler un doigt ou

avaler un ver de terre, et les affidés se regardaient en redoutables desperados. C'est un fait qu'ils en faisaient voir au pauvre monde, cassant des fenêtres, donnant la chasse aux vaches, arrachant les marteaux des portes et chapardant quantités de fruits. En hiver, quand les fermiers le permettaient, ils empruntaient un couple de furets pour se livrer à la chasse aux rats. Tous étaient munis de frondes, et ils économisaient sans fin pour acheter un revolver de cow-boy qui alors coûtait dans les cinq shillings, mais ils n'avaient jamais le vingtième de cette somme devant eux. En été, ils dénichaient les oiseaux et allaient à la pêche. Quand Joe suivait le cours de M^me^ Howlett, il faisait l'école buissonnière au moins une fois par semaine, et plus tard, au lycée, il s'arrangeait encore pour sécher les cours une fois tous les quinze jours. Il y avait un garçon au lycée, le fils d'un commissaire-priseur, qui pouvait imiter n'importe quelle écriture, et pour un penny il vous fabriquait une lettre de votre mère certifiant que la veille vous étiez malade. Naturellement, je mourais d'envie de faire partie de la Main Noire, mais Joe m'envoyait promener, disant qu'ils n'avaient pas besoin de moutards comme moi pendus à leurs basques.

Ce qui me travaillait, c'était l'idée d'aller à la pêche. À huit ans, je n'avais encore pêché qu'avec un filet à deux sous, tout juste bon à attraper une épinoche de temps à autre. Mère avait très peur que nous nous approchions de l'eau. Elle nous « défendait » d'aller à la pêche à la façon dont les parents « défendaient » presque tout à l'époque, et je n'avais pas encore compris que les grandes personnes n'ont pas d'yeux derrière la tête. Mais à l'idée de pêcher, je ne tenais plus en place. Souvent, je m'étais arrêté devant l'étang de la ferme du moulin pour voir les petites carpes se dorer au soleil. Parfois, sous le saule, dans un coin de l'étang, une carpe faisait brusquement surface, gobait un insecte, puis regagnait les profondeurs. Une carpe qui me paraissait énorme, une carpe d'au moins quinze centimètres. Je passais des heures le nez collé à la vitrine de Wallace, le boutiquier de la Grande rue qui vendait des articles de pêche, des fusils de chasse et des bicyclettes. Les matins d'été, je restais allongé dans mon lit, les yeux grand ouverts, à penser aux récits de pêche que m'avait faits Joe : la préparation de la mie de pain, le flotteur qui sautille avant de plonger, la canne à pêche qui plie et le poisson qui tire sur la ligne. Mais comment parler de cette sorte de lumière féérique dont le poisson et l'attirail du pêcheur sont parés aux yeux d'un gosse ? Ce n'est pas quelque chose qui s'explique, quelque chose de rationnel, c'est magie pure et simple. Un matin de juin – je devais avoir huit ans –, sachant que Joe ferait l'école buissonnière pour aller à la pêche, je décidai de le suivre en douce. Joe dut deviner ce que j'avais en tête, et pendant qu'on était en train de s'habiller il me prit à partie :

« Dis, petit morveux, tu te figures tout de même pas que tu vas venir avec la bande ? Tu vas rester bien sage à la maison.

— Non, j'y pensais pas. J'y pensais pas du tout !

— Si, t'y pensais ! Tu pensais que t'allais venir avec la bande.

— Non !

— Si !

— Non !

— Si ! Reste à la maison. On va pas s'encombrer de foutus mioches. »

À cette époque, Joe venait de découvrir le mot « foutu » et l'avait tout le temps à la bouche. Père l'entendit une fois et jura que s'il l'y reprenait il le battrait comme plâtre, mais comme toujours il n'en fit rien. Après le petit déjeuner, Joe prit son vélo et partit avec son cartable et sa casquette du lycée, cinq minutes plus tôt que d'habitude, comme chaque fois qu'il avait l'intention de faire l'école buissonnière. Quand ce fut mon tour de me rendre à l'école de la mère Howlett, je filai en douce et allai me cacher dans le sentier derrière les lotissements. Je savais que la bande devait se rendre à l'étang de la ferme du moulin, et j'étais décidé à les suivre, fût-ce au prix de ma vie. J'aurais sans doute droit à une bonne raclée et ne serais probablement pas de retour à la maison pour le dîner, si bien que mère saurait que je n'étais pas allé à l'école et je serais bon pour une autre raclée, mais ça m'était égal. Il fallait absolument que j'aille à la pêche avec la bande. Et l'astuce ne me faisait pas défaut. Je laissai à Joe tout le temps de faire un grand tour avant de gagner la ferme du moulin par la route, puis je pris le sentier et longeai les prés de l'autre côté de la haie, de façon à me trouver tout près de l'étang avant d'avoir été aperçu par la bande. C'était une magnifique matinée de juin. Les boutons d'or m'arrivaient aux genoux. La brise agitait à peine les cimes des ormes, et les grands nuages verts des feuilles avaient quelque chose de doux et de fastueux, comme la soie. Il était neuf heures du matin, j'avais huit ans, et autour de moi c'était le jeune été. Les grandes haies étaient tout emmêlées d'églantines, dans le ciel dérivaient des nuages légers et là-bas au loin on distinguait la ligne des collines et les vagues frondaisons bleues des bois de Binfield-le-Haut. Mais ça, je m'en moquais bien. Je n'avais en tête que l'étang vert, les carpes et la bande avec ses hameçons, ses lignes et ses appâts. Ils étaient au paradis et je devais les rejoindre coûte que coûte. Enfin je me faufilai jusqu'à eux. Ils étaient quatre : Joe, Sid Lovegrove, le garçon de courses et un autre fils de boutiquier – Harry Barnes, je crois qu'il s'appelait.

Joe se retourna et me vit.

« V'là encore ce mioche », dit-il.

Il avança sur moi de la démarche d'un matou prêt à en découdre.

« Dis donc, toi ! Qu'est-ce que je t'avais dit ? Tu vas filer à la maison et plus vite que ça ! »

Je reculai, disant :

« Je rentrerai pas à la maison.

— Si, tu rentres !

— Flanque-lui une taloche, Joe ! dit Sid. Des mouflets, ici, on en a rien à faire.

— Tu vas rentrer ? fit Joe.

— Non !

— Parfait, mon garçon. Parfait ! »

Sur quoi il s'élança à ma poursuite essayant de me calotter. Mais je ne voulais à aucun prix m'éloigner de l'étang et je tournais en rond. À la fin il me rattrapa et me renversa, puis m'immobilisa les bras avec ses genoux et se mit à me tordre les oreilles, son supplice de prédilection. Je n'y tenais plus. Je me mis à pleurnicher, mais je ne voulais pas céder. Non, je ne rentrerais pas à la maison. Je voulais rester et pêcher avec la bande. Et voilà que tout à coup les autres prirent mon parti, disant à Joe de me laisser tranquille, et de me laisser pêcher si j'en avais envie. C'est ainsi que je restai avec eux, au bout du compte.

Ils avaient des hameçons, des lignes, des flotteurs et dans un chiffon un gros morceau de mie de pain, et nous nous sommes taillés des gaules avec les branches du saule qui était au coin de l'étang. La ferme était là-bas, à deux cents mètres, à peu près, et il fallait se cacher parce que le vieux Brewer ne badinait pas. Qu'on pêche ou pas, c'était tout un pour lui puisque l'étang ne lui servait qu'à abreuver ses bêtes. Mais il ne pouvait pas nous sentir. Les autres étaient toujours jaloux de moi, et ils me répétaient que je les empêchais de voir, que je n'étais qu'un mioche et que, question pêche, je n'y comprenais rien. Ils disaient que je faisais un barouf à faire fuir le poisson – alors qu'en fait je faisais bien moins de bruit que n'importe lequel d'entre eux. À la fin, ils n'ont pas voulu me laisser asseoir avec eux, et m'ont renvoyé vers une partie de l'étang où l'eau est moins profonde et où il y a moins d'ombre. Ils disaient qu'un p'tit môme comme moi, c'est sûr que ça fait des éclaboussures et que ça fait fuir le poisson. C'était vraiment un coin pourri, un coin où le poisson ne vient jamais. Je le savais. On aurait dit qu'une sorte d'instinct me faisait connaître les endroits où se tenait le poisson. Mais j'étais tout de même là, en train de pêcher. J'étais assis dans l'herbe du bord de l'étang, une canne à la main, avec les mouches qui bourdonnaient et l'odeur de la menthe sauvage qui me montait à la tête, à surveiller le flotteur rouge sur l'eau verte, aussi heureux qu'un roi malgré mes joues barbouillées de larmes et maculées de terre.

Dieu sait combien de temps nous sommes restés comme ça. La matinée n'en finissait plus, le soleil montait toujours dans le ciel, aucun poisson n'avait encore mordu. C'était une journée chaude sans beaucoup d'air, un temps trop clair pour la pêche. Les flotteurs restaient immobiles à la surface de l'eau. Vous pouviez scruter l'eau en profondeur comme dans un sombre miroir verdâtre. Vers le milieu de l'étang, vous aperceviez les poissons juste sous la surface, se chauffant au soleil, et quelquefois un triton glissait vers le bord et s'y reposait, les pattes dans l'herbe et le nez tout juste hors de l'eau. Mais le poisson ne mordait toujours pas. Les autres avaient beau s'écrier qu'ils avaient une touche, c'était toujours faux. Et le temps s'étirait, s'étirait, il faisait toujours plus chaud, les mouches vous dévoraient tout cru et les effluves de la menthe sauvage qui poussait sous la berge rappelaient le magasin de la mère Wheeler. J'avais de plus en plus faim, d'autant que je ne

savais ni où ni quand j'aurais à déjeuner. Mais je restais là, immobile comme une souris, les yeux rivés sur le flotteur. Les autres m'avaient donné un morceau d'appât à peu près gros comme une bille, disant que c'était bien suffisant pour moi, mais je restai un temps qui me parut interminable sans oser regarnir mon hameçon parce qu'à chaque fois que je relevais ma ligne ils s'écriaient que je faisais un boucan à faire fuir le poisson sur des kilomètres à la ronde.

On devait se tenir là depuis à peu près deux heures quand tout à coup mon flotteur tressaillit. Un poisson ! Ce ne pouvait être qu'un poisson qui s'était égaré par là et qui avait vu mon amorce. On ne peut pas se tromper sur le mouvement qui agite le flotteur quand vous avez une touche. Ça n'a rien à voir avec la façon dont il bouge si vous remuez votre canne sans faire exprès. L'instant d'après, le flotteur tressauta violemment et faillit plonger. Cette fois, je ne pus m'empêcher de crier :

« J'en ai un !

— Tu parles ! » brailla aussitôt Sid Lovegrove.

Mais une seconde plus tard, il n'y avait plus aucun doute. Le bouchon piqua tout droit, je pouvais toujours le distinguer sous l'eau, une vague tache rouge, et je sentis la canne à pêche se raidir dans ma main. Dieux bons, quelle sensation ! La ligne qui tire et se tend, avec un poisson au bout ! Voyant cela les autres abandonnèrent leurs lignes et se précipitèrent à côté de moi. Je m'arc-boutai de toutes mes forces et le poisson – un grand et gros poisson argenté – vola dans les airs. Au même instant il nous échappa à tous un cri d'effroi. Le poisson s'était détaché de l'hameçon et s'était affaissé dans la menthe sauvage, juste sous la berge. Seulement, il était tombé dans les petites eaux sans pouvoir se retourner, et pendant peut-être une seconde il resta sur le flanc, incapable de s'en sortir. Joe se précipita dans l'eau, nous éclaboussa de la tête aux pieds, et s'en saisit à deux mains, hurlant : « Je le tiens ! » L'instant d'après, il le rejeta dans l'herbe, et nous nous sommes tous retrouvés agenouillés autour. Ce que nous jubilions ! Le pauvre poisson agonisait, battant le sol de la queue, ses écailles de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'était une carpe énorme, d'au moins vingt centimètres de long et qui devait faire facilement plus de cent grammes. Nous poussions de grandes exclamations. Mais presque aussitôt ce fut comme une ombre sur notre exultation. Nous avons relevé la tête, et là se tenait ce vieux Brewer, avec ses guêtres en peau de vache et sa coiffure moitié melon moitié gibus, un solide gourdin à la main.

Nous nous sommes faits tout petits, comme des perdrix venant d'apercevoir l'aigle qui les survole. Il nous regardait à tour de rôle. Il avait une horrible bouche édentée, et depuis qu'il s'était rasé la barbe son menton ressemblait à un casse-noisettes.

« Qu'est-ce que vous faites là, les gosses ? » dit-il.

Il n'y avait guère de doute sur ce que nous faisions là. Personne ne répondit.

Tout à trac, il se mit à hurler :

« Je vous apprendrai à venir pêcher dans mon étang ! »

Et aussitôt il y alla du bâton, à gauche et à droite, vlan ! vlan !

La Main Noire se débanda et prit la fuite, abandonnant sur place les cannes à pêche et le poisson. Le vieux Brewer nous poursuivit sur une bonne moitié du pré. Il avait les jambes raides et courait gauchement, mais il put quand même nous appliquer quelques bons coups avant qu'on soit hors d'atteinte. Il se mit alors à brailler qu'il nous connaissait tous par notre nom et qu'il avertirait nos parents. Comme j'étais le plus à la traîne j'eus droit à la plupart des horions, et quand je me suis retrouvé de l'autre côté de la haie j'avais les mollets tout zébrés de rouge.

Je passai le reste de la journée avec la bande. Les autres n'avaient pas encore décidé si j'appartenais vraiment à la Main Noire, mais pour le moment ils me toléraient. Le garçon de courses, qui avait eu la permission de la matinée sous un prétexte ou un autre, devait retourner à la brasserie. Quant à nous, nous avons continué sans but, à la vagabonde – le genre de vadrouille à laquelle on se livre quand on a quitté la maison pour toute une journée, sans la permission des parents, évidemment. C'était ma première vraie sortie de jeune garçon, sans rapport avec les promenades avec Katie Simmons. On a cassé la croûte à l'entrée du bourg, dans un fossé plein de boîtes de conserve rouillées et de fenouil sauvage. Les autres m'ont donné un peu de leur manger, et comme Sid Lovegrove avait un penny sur lui, quelqu'un alla acheter une bouteille de limonade qu'on se partagea entre nous. Il faisait très chaud, le fenouil sentait très fort et la limonade gazeuse nous faisait roter. Après quoi on a pris à la paresseuse la route blanche de poussière qui mène à Binfield-le-Haut – je crois que c'était la première fois que j'allais par là. Et bientôt on a pénétré dans les bois de hêtres où les feuilles mortes faisaient tapis, et les grands troncs lisses se dressaient très haut dans le ciel, si haut que les oiseaux perchés sur les dernières branches avaient l'air de minuscules points noirs. En ce temps-là, on allait dans les bois à sa guise. Binfield House – « le château » – était fermé, mais il n'y avait plus de chasse gardée pour les faisans et, au pis, on risquait la rencontre d'un charretier transportant du bois. Un arbre avait été abattu et les cercles du tronc donnaient l'impression d'une cible. On s'est exercé dessus avec des cailloux. Puis les grands ont tiré sur les oiseaux avec leurs frondes, et Sid Lovegrove jura qu'il avait touché un pinson et l'avait cloué à la fourche d'un arbre. Joe a dit qu'il mentait, sur quoi ils se sont disputés et ont failli se battre. Après ça, on est descendu au fond d'une cavité crayeuse où s'amoncelaient des couches de feuilles mortes et on a lancé des cris pour entendre l'écho. Quelqu'un a crié un gros mot, et on s'est mis à dévider tous les gros mots qu'on connaissait, et les autres se sont moqués de moi parce que je n'en connaissais que trois. Sid Lovegrove a dit qu'il savait comment naissent les bébés, que c'est la même chose que pour les lapins, sauf que le bébé sort du nombril de la femme. Harry Barnes a commencé à graver un gros mot sur le tronc d'un hêtre, mais après les deux premières lettres il a renoncé. Puis on est allé faire un tour du côté de la loge du « château ». On disait que quelque part dans le parc se trouvait un étang avec dedans des poissons énormes, mais personne n'y était allé voir à

cause du vieux Hodges, le gardien, qui faisait la chasse aux garçons comme nous. Il était en train de bêcher dans son potager quand nous sommes passés. On lui a lancé des blagues par-dessus la barrière, jusqu'à ce qu'il se décide à nous courser, puis on a pris la route de Walton et on a lancé des blagues aux charretiers, en restant prudemment de l'autre côté de la haie, à cause des fouets. À côté de la route il y avait une ancienne carrière devenue dépôt d'ordures, où à présent les mûres poussaient à foison. Là s'entassaient les boîtes de conserve rouillées, les casseroles trouées et les débris de bouteilles, ainsi que les cadres de bicyclettes, le tout plus ou moins recouvert d'herbes folles. Nous avons passé là près d'une heure à nous salir de la tête aux pieds pour déterrer des piquets de fer, parce qu'Harry Barnes jurait que le forgeron de Binfield-le-Bas payait six pence pour le demi-quintal de vieille ferraille. Puis, Joe a trouvé, du côté des mûres, un nid de grive, un nid tardif, avec les petits qui avaient à peine leurs plumes. Après une longue discussion pour savoir ce qu'on ferait, on a sorti les petits, on les a visés avec des pierres, et à la fin on les a piétinés. Il y avait quatre petits, et chacun d'entre nous a dû en piétiner un. Mais bientôt ça allait être l'heure du thé. On savait que le vieux Brewer tiendrait parole et qu'une bonne correction nous attendait, mais on avait tous trop faim pour s'éterniser dehors. Et finalement on a pris le chemin qui nous ramenait chez nous, nous attirant en route une nouvelle engueulade parce qu'en passant devant le lopin de terre cultivé par le vieux Bennet, le chef de gare, on a vu un lapin qu'on a chassé à coups de bâton, et le vieux Bennet, qui était très fier de son travail et y donnait toutes ses soirées, a fait son apparition, en rage, fulminant contre nous parce qu'on avait saccagé son carré d'oignons.

J'avais fait plus de quinze kilomètres et je n'étais pas fatigué. Toute la journée je m'étais traîné derrière les grands, m'appliquant à faire tout ce qu'ils faisaient – et eux qui me traitaient de tout leur haut en m'appelant « le mioche ». Mais finalement j'avais tenu bon. J'étais empli d'un sentiment de victoire, un sentiment que vous ne pouvez pas connaître si vous ne l'avez pas éprouvé – mais si vous êtes un homme, vous l'aurez certainement éprouvé à un moment ou à un autre. Je n'étais plus un « mioche », j'étais enfin un vrai garçon. Et c'est une chose magnifique, d'être un garçon, d'aller traîner là où les grandes personnes n'ont aucune chance de vous attraper, de faire la chasse aux rats et de tuer les oiseaux, de lancer des pierres, de se payer la tête des charretiers et de brailler des gros mots. Il y a quelque chose de fort, d'enivrant à sentir qu'on sait tout, qu'on n'a peur de rien – le sentiment de défier les règles et de tuer ci et ça. Les routes blanches de poussière, la sueur qui trempe vos vêtements, la senteur du fenouil et de la menthe sauvage, les gros mots, l'odeur âcre du dépôt d'ordures, le goût de la limonade gazeuse, les rots, les oisillons qu'on piétine, le poisson qui tire dru au bout de la ligne. Dieu merci je suis un homme, car aucune femme ne connaîtra jamais rien de pareil.

Comme il fallait s'y attendre, le vieux Brewer avait fait sa tournée et tout rapporté. Père, l'air lugubre, alla prendre dans le magasin une lanière de cuir et dit que Joe allait être « battu comme plâtre ». Mais Joe se débattit, hurla, donna des

coups de pied et s'en tira sans grand mal. Il n'en fut pas moins fouetté le lendemain par le proviseur. J'essayai aussi de me débattre, mais j'étais encore assez petit pour que mère me maintienne sur ses genoux, et je reçus une bonne raclée. C'était la troisième ce jour-là – après celle de Joe et celle du vieux Brewer. Le jour suivant ceux de la bande décrétèrent que pour être définitivement admis dans la Main Noire, je devais d'abord me soumettre à « l'initiation » (un mot qu'ils avaient trouvé dans des récits de Peaux-Rouges). Il était expressément stipulé qu'il fallait mordre dans le ver de terre avant de l'avaler. De plus, comme ils étaient jaloux de moi – le plus jeune et le seul à avoir attrapé quelque chose –, ils en vinrent à déclarer que mon poisson n'était pas un poisson vraiment digne d'intérêt – trop petit. En général, dans les récits des pêcheurs, les poissons tendent à être toujours plus gros, mais le mien devenait de plus en plus petit, de sorte qu'à les écouter j'aurais pris tout au plus un vairon.

Mais ça ne faisait rien. J'étais allé pêcher. J'avais vu le flotteur plonger sous l'eau, senti le poisson tirer sur la ligne, et avec tous leurs mensonges, c'était quelque chose qu'ils ne me reprendraient pas.

IV

J'avais donc huit ans. Des sept années qui suivirent, mes souvenirs sont surtout des souvenirs de pêche.

N'allez pas croire que je ne faisais qu'aller à la pêche. Mais quand on revoit une période de temps considérable, certaines choses semblent gagner en importance au point de rejeter les autres dans l'ombre. Je quittais la mère Howlett pour le lycée, muni d'un cartable de cuir et coiffé d'une casquette noire à raies jaunes. J'eus ma première bicyclette et, longtemps après, mes premiers pantalons longs. La bicyclette était à roue fixe – en ce temps-là, les vélos à roue libre coûtaient très cher. Dans les descentes, vous posiez les pieds sur les repose-pieds en laissant les pédales fendre l'air. C'était là un des spectacles typiques des premières années du siècle – un garçon dévalant une pente, la tête rejetée en arrière et les pieds levés. J'entrai au lycée plein d'appréhension à cause des histoires épouvantables que Joe m'avait racontées au sujet du directeur, qu'on surnommait Moustache, et dont l'apparence était horrible. Moustache était un petit homme à face de loup, et tout au fond de la classe il gardait sous vitrine un assortiment de cannes. Il lui arrivait de brandir l'une ou l'autre et de la faire siffler d'une manière terrifiante. Mais à ma surprise je me tirai assez bien d'affaire à l'école. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que je pourrais être plus intelligent que Joe, mon aîné de deux ans, mon tyran et mon bourreau depuis qu'il avait été en âge de marcher. Je m'aperçus que Joe était un fieffé cancre et qu'il avait droit à la canne à peu près chaque semaine. Il se morfondit dans les profondeurs du classement jusqu'à seize ans. À la fin de la deuxième année, j'obtins un prix en arithmétique ainsi qu'un autre dans une matière bizarre, qui portait surtout sur les fleurs séchées, et qu'on appelait la Science, et quand j'eus quatorze ans Moustache se mit à parler de bourse et de me faire entrer à l'université de Reading. Père, qui avait des ambitions pour Joe et pour moi à cette époque, désirait vivement que je fréquente un collège universitaire. Il était plus ou moins entendu que je serais instituteur, et Joe commissaire-priseur.

Mais je n'ai pas gardé beaucoup de souvenirs de l'école. Quand il m'arriva de connaître des types au-dessus de mes origines, comme ce fut le cas pendant la guerre, je fus frappé de voir qu'ils ne s'étaient jamais vraiment remis de la discipline horrible subie dans leurs écoles pour l'élite. Ou bien ils en restaient hébétés, ou bien ils passaient le reste de leur vie à se rebeller contre elle. Chez nous, on allait au lycée de la ville et l'on y restait jusqu'à seize ans, juste pour montrer qu'on n'avait rien à voir avec les prolos, mais il s'agissait surtout de ne pas y faire long feu. Dans cette affaire, aucun attachement bébête aux vieilles

pierres grises (et pour être vieilles, elles étaient vieilles, puisque l'école avait été fondée par le cardinal Wolsey), et pas, comme pour les écoles de l'élite, de cravate des anciens, ni même un hymne distinctif. Pendant les petites vacances, chacun faisait à son idée, les jeux de l'école n'étant pas obligatoires, et la plupart du temps on s'en dispensait. On jouait au cricket en bretelles et pantalon, au mépris des usages, et pour le football, on gardait nos vêtements de tous les jours. En fait, le seul sport qui m'amusait, c'était les parties de cricket, disputées dans la cour de récréation avec une balle de fortune et un bout de planche en guise de batte.

Mais je me rappelle l'odeur de la grande classe, une odeur d'encre, de poussière et de godillots. La pierre de la cour, jadis montoir d'équitation, et dont on se servait à présent pour aiguiser nos couteaux, et aussi la petite boulangerie, face à l'école, où l'on vendait pour un demi-penny des petits pains deux fois gros comme ceux d'aujourd'hui. Je faisais tout ce qu'on fait à l'école. Ayant gravé mon nom sur le pupitre je fus châtié en conséquence – on l'était toujours quand on était pris, mais il fallait respecter les usages. J'avais les doigts maculés d'encre et je me rongeais les ongles, je faisais des flèches avec les porte-plumes et je savais comment abattre le marron de l'adversaire (chaque joueur tenant son marron au bout d'une ficelle), j'appris à faire circuler des histoires sales et à me masturber, à me payer la tête du professeur d'anglais, le vieux Blowers, et à faire tourner en bourrique le petit Willy Simeon, le fils de l'entrepreneur des pompes funèbres, un demeuré qui croyait tout ce qu'on lui disait. Notre jeu de prédilection, c'était de l'envoyer acheter chez les commerçants des objets inexistants. Tous les vieux trucs y passaient : les timbres à double face, le marteau en caoutchouc, le tournevis pour gauchers, le pot de peinture rayée. Le pauvre Willy marchait à tous les coups. On n'a jamais autant ri que le jour où on l'a mis dans un baquet en lui disant de se soulever en se cramponnant aux anses. Il a fini dans un asile, ce pauvre Willy.

Mais c'est pendant les vacances qu'on commençait à vivre. À l'époque, il y avait des choses fameuses qu'on pouvait faire. L'hiver, par exemple, on empruntait deux furets – mère ne nous aurait jamais laissé garder à la maison ces « bestioles puantes », comme elle les appelait – et on courait les fermes, demandant qu'on nous laisse faire un peu de dératisation. Quelquefois les fermiers étaient d'accord, d'autres fois ils nous disaient de déguerpir déclarant qu'on était pires que les rats. Sur la fin de l'hiver, on suivait la batteuse et on pouvait tuer les rats réfugiés dans les meules. Une fois, ce devait être en 1908, la Tamise a débordé puis a gelé, et on a pu patiner des semaines durant, et Harry Barnes se cassa la clavicule sur la glace. Au début du printemps, on s'en prenait aux écureuils avec des sortes de javelots, et un peu plus tard on dénichait les oiseaux. Nous avions dans l'idée que les oiseaux ne savent pas compter, et que c'était très bien du moment qu'on leur laissait un œuf, mais nous étions à notre façon de petits animaux cruels, et parfois nous renversions le nid et nous écrasions les œufs ou les petits. Au moment du frai chez les crapauds, on attrapait les malheureuses créatures, on leur enfonçait dans le derrière le bout d'une pompe à bicyclette, et on les gonflait à les faire éclater. Les garçons sont comme ça, je ne sais pas pourquoi. En été, on prenait les vélos

pour aller se baigner au barrage de Burford. Wally Lovegrove, le jeune cousin de Sid, s'y est noyé en 1906. Il s'était pris dans les herbes du fond, et quand les gaffes ont ramené son corps à la surface il avait le visage noir comme de l'encre.

Mais la pêche était la grande affaire. Nous allions souvent à l'étang du vieux Brewer et attrapions des carpes et des tanches minuscules. Une fois nous avons pris une anguille énorme. Il y avait dans les parages d'autres mares poissonneuses où l'on pouvait se rendre à pied les samedis après-midi. Mais une fois en possession de bicyclettes, on s'est mis à pêcher dans la Tamise au-dessous du barrage de Burford. Ça nous semblait plus digne de notre âge que les abreuvoirs à vaches. Là, pas de fermiers pour nous donner la chasse, et il y avait sûrement dans la Tamise des poissons gigantesques – encore qu'à ma connaissance personne n'en ait jamais pris un.

C'est drôle cette passion que j'avais pour la pêche – et que j'ai toujours, à vrai dire. Je ne peux pas prétendre être un vrai pêcheur. Je n'ai jamais de ma vie pris un poisson qui en vaille la peine, et voici trente ans que je n'ai pas tenu une gaule. Et pourtant, quand je repense à ma vie de jeune garçon, entre huit et quinze ans, on dirait qu'elle tourne tout entière autour de nos parties de pêche. Chaque détail reste gravé dans ma mémoire – souvenir de certaines journées, de certains poissons – et il n'y a pas une mare ou un filet d'eau que je ne revoie en fermant les yeux. Je pourrais écrire un livre sur la technique de la pêche. Quand nous étions gosses, notre matériel de pêche était plus que rudimentaire, ça coûtait trop cher et la plus grande partie de notre argent de poche (trois pence par semaine, c'était la somme habituelle à l'époque) s'envolait en bonbons et petits pains. En général, les tout petits gosses pêchaient avec une longue épingle recourbée, instrument trop grossier pour servir à grand-chose, mais on pouvait se confectionner un hameçon tout à fait passable (quoique sans barbillons, bien entendu) en recourbant une aiguille à l'aide de pinces, sous la flamme d'une bougie. Les garçons de ferme savaient comment tresser le crin de cheval de façon qu'il serve presque aussi bien que du boyau, et même avec un seul crin vous pouviez attraper un petit poisson. Par la suite, on se servit de cannes à pêche à deux shillings et même de sortes de moulinets. Ah, si vous saviez le nombre d'heures que j'ai passées à béer devant la vitrine de Wallace ! Même ses fusils de chasse et ses revolvers de western ne me faisaient pas autant d'impression que ses articles de pêche. Et il y avait le catalogue de vente par correspondance de Gamage, que j'avais ramassé je ne sais plus où – ce devait être sur un dépôt d'ordures – et que je lisais avec la même ferveur que si ç'avait été la Bible. Aujourd'hui encore, je pourrais tout vous dire sur les divers substituts du boyau, les hameçons irlandais, les dégorgeoirs, assommoirs et autres moulinets de Nottingham.

Puis il y avait les différents appâts dont nous nous servions. Dans notre magasin, il y avait des vers de farine en grande quantité. Ils faisaient l'affaire jusqu'à un certain point, mais les asticots étaient préférables. Il fallait les mendier à Gravitt, le boucher, et c'était le dernier mot d'une comptine qui désignait celui qui accomplirait cette mission, vu que cet homme n'était pas toujours bien disposé

envers nous. C'était un grand gaillard hargneux avec une voix de dogue, et quand il se mettait à aboyer, ce qui était souvent le cas avec nous, tous les couteaux et instruments d'acier qu'il portait sur son tablier bleu se mettaient à danser la gigue. On entrait avec à la main une boîte de mélasse vide, et on se tenait là jusqu'à ce que les clients soient repartis, et alors le délégué de la bande disait d'une voix tout à fait humble :

« S'il vous plaît, M. Gravitt, est-ce que vous auriez des asticots aujourd'hui ? »

Le plus souvent, il rugissait :

« Quoi ! Des asticots ! Des asticots dans ma boutique ! Il y a des années que j'ai rien vu de pareil ! Tu crois peut-être que chez moi il y a des mouches à viande ?! »

Il y avait des asticots, bien entendu. Il y en avait partout. Il leur faisait leur affaire avec une lanière de cuir attachée à un bâton, avec laquelle il cognait à grande distance et réduisait une mouche en bouillie. Quelquefois il fallait s'en retourner sans asticots, mais en général il se mettait à crier au moment où vous passiez la porte :

« Hé ! va donc jeter un coup d'œil dans la cour. Pt'être que t'en dégoteras un ou deux, si tu regardes bien. »

Ils s'amassaient en petits groupes dans tous les coins. La cour de Gravitt dégageait une odeur de charnier. Les bouchers n'avaient pas de réfrigérateurs à l'époque. Les asticots vivent plus longtemps si vous les gardez dans la sciure.

Les larves de guêpe font l'affaire aussi, mais il est difficile de les fixer sur l'hameçon, à moins de les faire cuire au préalable. Quand quelqu'un avait trouvé un nid de guêpes, nous sortions le soir pour verser de la térébenthine dans le trou, que nous bouchions ensuite avec de la boue. Le lendemain, les guêpes mortes, on pouvait s'emparer du nid et en retirer les larves. Une fois, l'affaire tourna mal. La térébenthine avait dû se répandre à côté du trou et, quand nous avons retiré la boue, les guêpes, enfermées toute la nuit, surgirent en bourdonnant, furieuses. Nous n'avons pas été piqués bien gravement, mais il est dommage que personne ne se soit trouvé sur les lieux, un chronomètre à la main. Les sauterelles pourraient bien être le meilleur des appâts, surtout pour les chevesnes. On les pique délicatement sur l'hameçon qu'on promène à la surface – la pêche à la trembleuse, ça s'appelle. Mais on ne peut guère se procurer plus de deux ou trois sauterelles à la fois. Les mouches dorées, qu'on se procure aussi très difficilement, sont le meilleur appât pour la vandoise, surtout par temps clair. Il faut les poser vivantes sur l'hameçon, pour qu'elles frétillent. Les chevesnes mordent même aux guêpes, mais fixer une guêpe vivante à l'hameçon, ça, c'est une tâche plus que délicate.

Dieu sait combien d'autres appâts il devait y avoir encore. On fait de la pâte de pain en pressant dans un torchon du pain blanc imbibé d'eau. On peut faire de la pâte de fromage et de la pâte de miel, et une pâte à base d'anis. Le blé cuit n'est pas mauvais pour le gardon. Le goujon préfère les vers rouges qu'on trouve dans

les vieux tas de fumier. La perche adore un autre type de ver rouge, un ver rayé avec une odeur de perce-oreille, mais elle s'accommode des vers de terre communs. Ces bestioles gardent bien leur fraîcheur si on les préserve dans la mousse. Les mouches brunes de la bouse de vache conviennent au gardon. On peut prendre un chevesne avec une cerise, à ce qu'on dit, et j'ai vu un gardon mordre au raisin sec d'un petit pain.

À cette époque-là, du 16 juin, date de l'ouverture de la pêche, jusqu'au milieu de l'hiver, il était rare que je n'aie pas en poche une boîte de vers ou d'asticots. Pour ça, j'ai dû batailler avec mère, mais elle a fini par céder. La pêche fut rayée des activités interdites, et mon père m'offrit même une canne à pêche de deux shillings pour la Noël de 1903. Joe avait à peine quinze ans quand il se mit à courir après les filles, et de ce moment-là il ne pêcha plus guère, disant que la pêche c'est bon pour les gosses. Mais il y avait encore une demi-douzaine d'autres enragés. Ah, ces parties de pêche ! Et ces après-midi étouffantes dans la grande classe, où je suis vautré sur mon pupitre, pendant que le vieux Brewer me fatigue les oreilles avec ses attributs, ses subjonctifs et ses propositions relatives, alors que je n'ai en tête que le filet d'eau à côté du barrage de Burford, et l'étang vert sous les saules où glissent les vandoises ! Et après le thé la ruée sur les vélos, la montée de la côte de Chamford et la descente vers la rivière, pour une heure de pêche avant la tombée de la nuit ! Le calme des soirs d'été, le clapotis du barrage, les cercles que laissent sur l'eau les poissons venant à la surface, les moustiques qui vous dévorent, les bancs de vandoises empressées autour de l'hameçon et ne mordant jamais ! Et la fièvre qui vous prend à observer le dos noir des poissons qui grouillent, à espérer et à prier (oui, prier, à la lettre) pour que l'un d'eux change d'avis et morde à l'appât avant la tombée de la nuit ! C'était toujours : « Encore cinq minutes », et après ça : « Rien que cinq minutes », jusqu'à ce que le moment vienne de rentrer à pied en poussant la bécane, de peur que Towler, l'agent de police, en faisant sa ronde nous surprenne à rouler sans éclairage. Et les jours des vacances d'été où l'on partait pour toute la journée avec des œufs durs, des tartines de beurre et une bouteille de limonade, pour pêcher et se baigner et pêcher encore, et attraper quelque chose de temps à autre ! À la nuit venue on rentrait à la maison, les mains dégoûtantes, avec trois ou quatre vandoises malodorantes enveloppées dans un mouchoir, affamés au point qu'on aurait presque mangé ce qui restait de la mie de pain pour les poissons ! Mère n'aurait, pour rien au monde, fait cuire le poisson que je ramenais à la maison. Elle refusait d'admettre que le poisson de rivière puisse être mangé, à part la truite et le saumon. « De vilaines bêtes qui sentent la vase », disait-elle. Les poissons dont je me souviens le mieux sont ceux que je n'attrapais pas. Surtout les poissons monstrueux qu'on apercevait le long du chemin de halage quand on s'y promenait le dimanche après-midi sans canne à pêche. On ne pêchait pas le dimanche – c'était d'ailleurs interdit par la Commission fluviale. Alors le dimanche il fallait faire ce qu'on appelait « une bonne promenade », en costume sombre avec ce grand col rabattu qui vous décapitait. C'est un dimanche que je vis un brochet d'un mètre de long endormi près de la rive, dans les petites eaux, et ma pierre le

manqua de peu. Et quelquefois, dans la verdure des étangs, on pouvait voir filer une énorme truite venue du fleuve. Dans la Tamise, les truites atteignent des dimensions considérables, mais on ne les prend pratiquement jamais. On dit que n'importe lequel des vrais pêcheurs de la Tamise – un de ces vieux types au nez bourgeonnant qu'on voit emmitouflés à longueur d'année dans leurs manteaux, assis sur un pliant, et tenant en main une canne à pêche interminable – donnerait volontiers une année de sa vie contre une truite de la Tamise. Je ne blâme pas ces gens, je les comprends parfaitement et je les comprenais encore mieux à l'époque.

Naturellement, la vie continuait. Une année je grandis d'au moins sept centimètres et j'eus droit à mon premier pantalon. Je décrochai quelques prix à l'école et me préparai pour la confirmation. Je continuai à raconter des histoires sales, me mis à lire, et me passionnai pour les souris blanches, le découpage et les timbres-poste. Mais c'est surtout de la pêche dont je me souviens. Les jours d'été, les noues et le bleu des collines dans le lointain, les saules se penchant sur les mares et la nappe d'eau telle une épaisse vitre verte ! Et les soirs d'été, le poisson déchirant la surface des eaux, la senteur des fleurs aquatiques, les engoulevents croisant comme des aigles ! N'allez pas vous y tromper. Je ne vais pas vous infliger le refrain sur la poésie de l'enfance et tout ce qui s'ensuit. Je sais que ce ne sont là que des foutaises. Le vieux Porteous (un de mes amis, un professeur en retraite, je vous reparlerai de lui) y va à fond sur la poésie de l'enfance. Des fois il me lit là-dessus des passages de livres. Wordsworth, Lucy Gray. *Il fut un temps où la prairie, le bosquet,* etc. Inutile de dire qu'il n'a pas de gosses à lui. La vérité, c'est que les gosses sont fermés à la poésie, ce sont simplement de petits animaux sauvages, à ceci près que les animaux n'ont pas le quart de leur égoïsme. Un garçon ne s'intéresse pas aux prairies, aux bosquets, etc. Il ne regarde jamais un paysage, se moque éperdument des fleurs, et à moins qu'elles retiennent son attention pour une raison ou une autre, par exemple parce que leurs fruits sont bons à manger, il ne distingue pas les plantes les unes des autres. Tuer ci et ça, c'est le comble de la poésie pour un garçon. Et pourtant, à travers tout cela, il existe une intensité surprenante, une puissance de convoitise qui disparaît à l'âge adulte et il y a cette impression que le temps s'étend devant vous à n'en plus finir et que, quoi que vous fassiez, vous pourrez le faire éternellement.

J'étais un petit garçon assez laid, avec mes cheveux jaunes coupés court et la mèche tombant sur le front. Je n'idéalise pas mon enfance, et à la différence de bien des gens je ne désire pas la revivre. La plupart des choses auxquelles j'étais attaché n'ont plus aucun attrait pour moi. Il m'est bien égal de ne plus jamais revoir une balle de cricket et je ne donnerais pas trois pence pour une tonne de bonbons. Mais ce qui reste bizarre, c'est cette passion de la pêche que j'ai toujours eue, que j'ai encore. Vous allez à coup sûr me prendre pour un imbécile indécrottable, mais aujourd'hui encore – moi, un gros type de quarante-cinq ans avec deux gosses et une maison dans les faubourgs – il me vient des envies de retourner à la pêche. Pourquoi ? Parce que, en un sens, j'ai la nostalgie de mon enfance – pas de mon enfance propre, mais de la civilisation qui m'a vu grandir et

qui touche, ce me semble, à sa fin. Et la pêche est, d'une certaine manière, le symbole de cette civilisation. Dès que vous pensez à la pêche, vous pensez à des choses qui n'ont plus rien à voir avec le monde moderne. La simple idée de rester assis toute une après-midi sous un saule au bord d'un étang tranquille la possibilité même de trouver un tel étang – appartient à l'avant-guerre. C'était avant la radio, avant les avions, avant Hitler. Il y a quelque chose d'apaisant jusque dans les noms des poissons anglais. Ce sont des noms résistants, solides. Les hommes qui les ont forgés n'avaient jamais entendu parler des mitrailleuses, ils ne vivaient pas dans la terreur d'être mis à la porte, ne passaient pas leur vie à avaler de l'aspirine, à aller au cinéma, et à se demander comment échapper au camp de concentration.

Est-ce que quelqu'un va encore à la pêche aujourd'hui ? C'est ce que je me demande. Dans un rayon de cent cinquante kilomètres autour de Londres, il n'y a plus de poisson à attraper. Il y a de lugubres clubs de pêche alignés sur les rives des canaux, et les millionnaires vont pêcher la truite dans les eaux privées des hôtels d'Écosse – un passe-temps pour les snobs qui attrapent avec des mouches artificielles des poissons complaisants. Mais qui pêche encore dans les biefs des moulins, dans les douves, dans les abreuvoirs ? Où est passé le poisson commun aujourd'hui ? Quand j'étais gosse, il y avait du poisson dans chaque étang, dans chaque rivière. Maintenant on a drainé tous les étangs, et quand les rivières ne sont pas contaminées par les produits chimiques des usines, elles sont pleines de boîtes de conserve rouillées et de pneus de motocyclettes.

Mon meilleur souvenir de pêche, je le dois à des poissons que je n'ai jamais pris. C'est, je crois, quelque chose d'assez banal.

Je devais avoir quatorze ans quand père rendit je ne sais plus quel service à Hodges, le gardien de Binfield House. Il avait dû lui donner un produit pour guérir sa volaille qui était en proie aux vers, ou quelque chose comme ça. Hodges était un vieil ours ronchon, mais si on avait fait quelque chose pour lui, il s'en souvenait. Un peu plus tard, étant venu au magasin acheter du grain pour ses poulets, il me trouva devant la porte et m'apostropha à sa façon bourrue. Il avait un visage qu'on aurait dit sculpté dans une racine, et seulement deux dents, d'un brun presque noir, très longues.

« Hé, petiot ! On est pêcheur, à ce qu'il paraît ?

— Oui.

— M'en doutais. Alors, écoute. Si ça te dit et que t'en as envie, amène ta ligne et taquine le poisson de l'étang qu'est derrière le château. C'est pas les brèmes et les brochetons qui manquent. Mais répète à personne ce que je t'ai dit. Et si t'amènes d'autres garnements de ton espèce je les écorche vifs. »

Sur quoi il partit clopin-clopant, son sac de grain sur l'épaule, comme regrettant d'en avoir trop dit. Le samedi suivant, j'enfourchai ma bécane et pédalai jusqu'au château, les poches bourrées de vers et d'asticots, pour retrouver le vieux

Hodges. À l'époque, le château était déjà inhabité depuis une vingtaine d'années. M. Farrel, le propriétaire, n'avait pas les moyens de l'entretenir, et il ne désirait pas le louer, ou n'y était pas parvenu. Il vivait à Londres du produit de ses fermes, laissant à l'abandon la demeure et les terres. Les palissades vermoulues tombaient en morceaux, le parc était envahi par les orties, les bouquets d'arbres avaient l'air d'une jungle, et les jardins eux-mêmes, où seuls quelques vieux rosiers rabougris rappelaient les plates-bandes d'antan, étaient retournés à l'état sauvage. Mais la maison même était très belle, surtout vue d'une certaine distance : une grande demeure blanche à colonnades avec de hautes fenêtres qui avait dû être bâtie, j'imagine, à l'époque de la reine Anne par un voyageur retour d'Italie. J'aurais sans doute un coup au cœur si je me retrouvais aujourd'hui errant à travers ces lieux désolés, rêvant à la vie qui les avait jadis animés et aux gens qui avaient fait bâtir de telles demeures, persuadés que les beaux jours ne finiraient jamais. Mais l'enfant que j'étais se moquait bien de tout ça. Je finis par dénicher le vieux Hodges. Il venait d'avaler son déjeuner et était d'humeur grognonne, mais il m'indiqua le chemin. L'étang, à quelques centaines de mètres derrière le château, et caché complètement par un bois de hêtres, était presque aussi grand qu'un lac. Il avait bien cent cinquante mètres de long sur presque autant de large. C'était stupéfiant, et même à cet âge je demeurai stupéfait qu'à une vingtaine de kilomètres de Reading et moins de quatre-vingts de Londres pût exister pareille solitude. On se sentait seul, aussi seul qu'on l'aurait été sur les rives de l'Amazone. L'étang était totalement entouré de hêtres énormes qui, à un endroit, venaient, juste au bord de la berge, se mirer dans l'eau. De l'autre côté, c'était de l'herbe. Dans un creux, il y avait des bancs de menthe sauvage et tout au bout, un vieux hangar à bateaux pourrissait entre les joncs.

L'étang grouillait de brèmes – des petites, dans les dix à quinze centimètres. De temps à autre, on en voyait une qui se retournait à moitié et montrait des écailles étincelantes, d'un brun rougeâtre. Il y avait aussi des brochets, ils devaient être énormes. On ne les voyait jamais, mais de temps à autre l'un d'eux, en train de se dorer au soleil dans les herbes, plongeait d'un grand plouf – on aurait dit une brique jetée dans l'eau. Il était inutile d'essayer de les attraper, mais naturellement j'essayais chaque fois que je me trouvais là. Je m'efforçais de les prendre avec des vandoises et des vairons que j'avais ramenés de la Tamise et gardés vivants dans un pot à confiture – ou même avec une cuiller bricolée dans un morceau de fer-blanc. Mais les brochets déjà gorgés de poisson ne mordaient pas, et de toute façon ils auraient été plus forts que mon attirail de pêche. Je ne rentrais jamais de l'étang sans au moins une douzaine de brèmes. Au cours des vacances d'été, je passais quelquefois là toute la journée, avec ma ligne et des illustrés, et un solide casse-croûte, pain et fromage, que mère m'avait préparé. Je pêchais des heures durant, puis allais m'étendre dans le creux des herbes pour lire un numéro de l'*Union Jack,* et soudain l'odeur de la mie de pain ou le floc d'un poisson sautant quelque part me mettaient dans tous mes états, je retournais près de l'eau et ma passion me reprenait, et ainsi de suite jusqu'au soir. Et le meilleur de tout était d'être seul, absolument seul, bien que la route ne fût qu'à quelques centaines de

mètres. J'arrivais à l'âge où l'on commence à comprendre qu'il est bon d'être seul de temps à autre. Avec des arbres tout autour, c'était comme si l'étang vous appartenait, et rien ne bougeait si ce n'est, dans l'eau, les ronds des poissons et là-haut les pigeons en vol. Et pourtant, combien de fois suis-je vraiment allé pêcher là, en deux années ? Sans doute pas plus d'une douzaine de fois. L'étang était à cinq kilomètres de la maison – cinq kilomètres à faire à vélo, et l'expédition prenait au moins toute l'après-midi. Des fois d'autres occasions se présentaient, ou alors il commençait à pleuvoir quand j'allais partir. Enfin, vous savez ce que c'est.

Une après-midi que le poisson ne mordait pas, je décidai d'explorer l'extrémité de l'étang la plus éloignée du château. L'eau avait un peu débordé, le sol était marécageux, et il fallait se frayer un chemin à travers les ronces et les branches pourries tombées des arbres. Je m'enfonçai là-dedans pendant une cinquantaine de mètres, et soudain je débouchai dans une clairière et me trouvai devant un autre étang dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. C'était un petit étang d'une vingtaine de mètres de large et pas mal assombri par les branchages. Mais l'eau était transparente – je pouvais la voir à mes pieds, profonde de trois à cinq mètres. Je restai le nez en l'air, comme on fait à cet âge, à me réjouir de cette moiteur marécageuse. Et tout à coup je vis quelque chose qui me fit sursauter.

Un poisson énorme. Je n'exagère pas en disant énorme : il était presque aussi long que mon bras. Il glissait à travers l'étang, en grande profondeur, puis ne fut qu'une ombre, et bientôt il disparut de l'autre côté, dans les eaux sombres. Ce fut comme si une épée m'avait traversé de part en part. C'était de loin le plus gros poisson que j'avais jamais vu, mort ou vivant. Je retins ma respiration, et un moment plus tard une autre forme hallucinante se profila dans l'eau, puis une autre encore, puis deux autres, rapprochées. L'étang en était rempli. C'étaient des carpes, je suppose. Ou peut-être bien des brèmes ou des tanches, mais plus probablement des carpes. Les brèmes et les tanches n'arrivent jamais à une telle taille. Je savais ce qui s'était passé. Cet étang n'avait fait qu'un avec l'autre, dans le temps, puis le ruisseau qui les unissait s'était asséché et les bois s'étaient refermés sur le petit étang. C'est des choses qui se produisent. Un étang glisse dans l'oubli : pendant des années, des dizaines d'années, personne n'y pêche, et les poissons atteignent des proportions monstrueuses. Ceux que je venais de voir avaient peut-être cent ans. Et nul au monde ne le savait, que moi. Sans doute en vingt ans personne n'avait jeté fût-ce un coup d'œil à l'étang, et même le vieux Hodges et le régisseur de M. Farrel avaient dû en oublier l'existence.

Vous pouvez imaginer ce que je ressentais. Au bout d'un moment, je ne pus même plus supporter cette vue, qui m'était un véritable supplice de Tantale. Je me précipitai à l'autre étang pour ranger mon attirail. Avec lui, je n'aurais rien pu contre de pareilles brutes. Elles auraient cassé la canne à pêche comme elles l'auraient fait d'un vulgaire cheveu. Et je n'allais pas continuer à pêcher pour ramener des brèmes minuscules. La vue des grandes carpes m'avait rendu malade, presqu'à en vomir. J'enfourchai ma bécane, dévalai la côte à toute allure et

regagnai la maison. Mais quel merveilleux secret pour un garçon de cet âge ! Il y avait ce sombre étang enfoui dans les bois et ces poissons monstrueux qui le peuplaient – des poissons qui n'avaient jamais vu un pêcheur et qui mordraient au premier hameçon. Il suffisait de trouver une ligne assez robuste et l'affaire était dans le sac. J'avais déjà tout réglé dans ma tête. Je me procurerais l'attirail voulu, quitte à voler l'argent du tiroir-caisse. D'une façon ou d'une autre, Seigneur, je trouverais une demi-couronne pour m'acheter une longueur de ligne à saumon, et du boyau épais et des hameçons n° 5, et je retournerais à l'étang avec du fromage, des asticots et de la bouillie de pain, des vers de farine et des vers rouges et des sauterelles, bref avec tout appât fatal qu'on puisse offrir à une carpe. Et j'y retournerais pas plus tard que le prochain dimanche.

Mais il se fit que je ne retournai jamais sur les lieux. On ne retourne jamais nulle part. Je n'ai jamais volé l'argent du tiroir-caisse, ni acheté la ligne à saumon, ni tenté ma chance avec ces carpes. Presque aussitôt après ma découverte, quelque chose arriva qui me détourna de mes projets, mais si ce n'avait pas été ça, ç'aurait été autre chose. La vie, quoi.

Vous trouvez, bien sûr, que j'exagère la taille de ces poissons. Vous pensez sans doute qu'ils étaient d'une taille ordinaire (trente centimètres, par exemple) et que peu à peu ils auront grossi dans ma mémoire. Mais il n'en est pas ainsi. Les pêcheurs racontent toujours des histoires incroyables sur le poisson qu'ils ont pris un jour, et plus encore sur le poisson qui a mordu avant de filer, mais je n'ai jamais attrapé aucune de ces carpes, je n'ai même pas essayé, et je n'ai aucune raison de mentir. Je vous dis qu'elles étaient énormes.

V

La pêche !

À ce point, il me faut faire un aveu, ou plutôt deux aveux. Le premier, c'est qu'à revoir ma vie je peux honnêtement dire que rien ne m'a donné autant de joies. Tout le reste m'a toujours paru décevant en comparaison, même les femmes. Je ne pose pas à celui qui dédaigne les femmes. J'ai passé beaucoup de temps à leur courir après, et je le ferais encore maintenant si l'occasion se présentait. Pourtant, si vous me laissiez le choix entre avoir n'importe quelle femme – n'importe, vous entendez bien – et attraper une carpe de dix livres, c'est pour la carpe que je me déciderais à tous les coups. Et le second aveu, c'est que depuis l'âge de seize ans je n'ai plus jamais pêché.

Pourquoi ? Parce qu'ainsi vont les choses. Parce que dans la vie qui est la nôtre – pas la vie humaine en général, la vie de ce temps-ci, dans ce pays-ci – nous ne faisons pas les choses que nous voudrions faire. Ce n'est pas que nous soyons perpétuellement pris par le travail ; même un ouvrier agricole ou un tailleur juif n'est pas tout le temps au travail. C'est parce qu'il y a en nous je ne sais quel démon qui sans fin nous pousse à répéter les mêmes inepties. On trouve du temps pour tout, excepté pour ce qui en vaut la peine. Pensez à quelque chose qui vous intéresse vraiment. Ensuite additionnez les heures que vous avez consacrées à cette chose-là, et calculez la fraction de temps que vous lui avez donnée au cours de la vie. Puis calculez le temps que vous passez à vous raser, à vous déplacer en autobus, à attendre la correspondance dans les gares, à raconter des histoires grivoises et à lire les journaux.

Passé l'âge de seize ans, je ne suis plus retourné à la pêche. À croire que je n'en avais jamais le temps. J'étais au boulot, je courais les filles, et je portais mes premières bottines à boutons et mes premiers cols montants (il fallait un cou de girafe pour porter un col de 1908). Je suivais des cours par correspondance sur l'art de la vente et sur la comptabilité et je me « cultivais l'esprit ». Les grands poissons glissaient toujours dans l'étang du château. Personne n'était au courant, que moi. Ils étaient en réserve, dans un recoin de ma tête. Vienne un jour férié, et je retournerais sur place et je les attraperais. Mais je n'y suis jamais retourné. J'avais du temps pour tout, excepté pour ça. Chose curieuse, le seul moment, entre cette époque et l'époque actuelle où je faillis bien retourner à la pêche, ce fut pendant la guerre.

C'était à l'automne 1916, juste avant que je sois blessé. Nous avions quitté les tranchées pour un village de l'arrière. On était à peine en septembre mais nous

étions couverts de boue de la tête aux pieds. Comme d'habitude, nous ne savions pas trop combien de temps nous allions rester là, ni où nous serions expédiés ensuite. Heureusement, l'officier qui nous commandait n'était pas bien vaillant – il souffrait d'une bronchite ou quelque chose comme ça –, de sorte qu'il nous tenait quittes des défilés, revues de détail, matches de football et autres divertissements propres à entretenir le moral des hommes au repos. Nous avons passé le premier jour affalés dans la paille des granges qui nous avaient été attribuées, à gratter la boue des bandes molletières. Le soir venu, certains gars avaient fait la queue pour deux misérables putes épuisées qui s'étaient établies dans une maison du bout du village. Au matin, malgré l'ordre de ne pas quitter le cantonnement, je réussis à m'éclipser et me retrouvai errant dans ces lieux dévastés qui avaient été des champs. C'était une matinée humide et glaciale. Tout autour, bien entendu, s'étalait l'épouvantable bourbier de la guerre, pire encore qu'un champ de bataille couvert de cadavres : troncs d'arbres nus, trous d'obus déjà à moitié comblés, boîtes de conserve, gadoue, étrons, fouillis et rouille des barbelés où des herbes folles repoussaient. Vous savez ce qu'on ressent quand on rentre des premières lignes. Vous avez les articulations raides et une sorte de vide dans la tête, et l'impression que plus jamais vous ne retrouverez goût à quoi que ce soit. Il entre, dans cela, de la peur et de l'épuisement, mais le sentiment d'ennui prédomine. À ce moment, personne ne voyait de raison pour que la guerre ne dure pas indéfiniment. Le jour même, ou le lendemain, ou le surlendemain vous remonteriez au front, et il se pouvait que la semaine suivante un obus vous réduise en charpie – mais même ça n'était pas pire que l'ennui abominable qui vous prenait à l'idée de cette guerre qui n'en finirait jamais.

Flânant le long d'une haie, je me retrouvai tout à coup nez à nez avec un type de la compagnie – j'ai oublié son nom, mais tout le monde l'appelait « le Gandin » : un brun, l'air traînard, le genre gitan, un de ces gars qui même en uniforme donnent toujours l'impression d'avoir volé une paire de lapins. Marchand ambulant de son métier, c'était un vrai cockney, mais un de ces cockneys qui arrondissent leur revenu en faisant la cueillette du houblon, en attrapant les oiseaux, en braconnant et en volant des fruits dans le Kent et l'Essex. Il s'y connaissait fameusement en chiens, furets, oiseaux en cage, coqs de combat et tout le reste. Il me fit signe dès qu'il me vit, et à sa façon en dessous m'interpella :

« Hé, George ! (On m'appelait encore George, je n'étais pas un "Bouboule" à l'époque.) George ! Vise un peu les peupliers, d'l'aut' côté du champ.

— Oui ?

— Bon, y'a un étang dans l'coin, plein de foutus gros poissons.

— Des poissons ? Tu parles !

— J'te dis que ça en grouille. Des perches. Du poisson que j'en ai jamais vu comme ça. Amène-toi. »

On a pataugé ensemble dans la boue. Et de fait, le Gandin avait raison. Derrière les peupliers, c'était un étang d'aspect assez peu engageant, aux bords sablonneux. Il s'agissait sûrement d'une ancienne carrière que les eaux avaient envahie. Et les perches pullulaient. On les voyait glisser partout, juste sous la surface, avec leurs dos rayés de bleu sombre, et certaines d'entre elles devaient bien peser une livre. Je suppose qu'en deux années de guerre personne ne s'était intéressé à elles et qu'elles avaient eu le temps de proliférer. Vous ne pouvez sans doute pas vous imaginer ce que ça m'a fait de voir ces perches. C'était comme si j'avais été soudain ramené à l'existence. Bien entendu, nous n'avions l'un et l'autre qu'une pensée en tête : comment se procurer une canne à pêche et une ligne ?

« Nom de Dieu ! dis-je. On va en attraper, de ces perches.

— Foutre, pour ça oui ! Faut qu'on retourne au village pour avoir l'attirail.

— O.K. Faut faire gaffe quand même. Si le sergent l'apprend, on est bons.

— Oh, merde pour le serpatte ! Y peuvent me prendre et m'écarteler s'y veulent. Je vais en prendre de ces foutus poissons. »

Vous ne pouvez pas savoir à quel point ça nous travaillait, l'idée de ces poissons. Enfin oui, vous le savez peut-être, si vous avez fait la guerre. Vous connaissez cet ennui mortel qui vous ronge et la joie qui vous prend dès que se présente la moindre distraction. J'ai vu dans une tranchée-abri deux gars se tabasser à mort à cause d'un illustré à deux sous. Mais pour nous il s'agissait de plus que cela : d'échapper tout à fait, pour la journée entière peut-être, à l'atmosphère de la guerre. D'être assis sous les peupliers, à pêcher des perches, loin de la compagnie, loin du bruit, de la puanteur des uniformes, des officiers, des saluts et de la voix de l'adjudant ! La pêche est le contraire de la guerre. Mais il n'était pas sûr du tout que nous allions réussir. C'est cette pensée qui nous mettait dans une sorte d'état fébrile. Si le sergent, ou l'un des officiers, s'apercevait de quelque chose, l'affaire était terminée – ça ne faisait pas un pli. Le pire c'était de ne pas savoir combien de temps on allait rester au village. Ce pouvait être une semaine, comme il se pouvait que dans deux heures on reforme les rangs, et en avant. En attendant, nous n'avions aucun attirail de pêche, même pas une épingle ou un bout de ficelle. Fallait partir complètement de zéro. Et l'étang qui regorgeait de poissons ! La première chose, c'était la canne à pêche. Une canne en saule, c'est ce qu'il y a de mieux, mais aucun saule à l'horizon. Le Gandin grimpa à l'un des peupliers et coupa une petite branche : pas grand-chose, mais mieux que rien tout de même. Il tailla la branche avec son couteau de poche jusqu'à ce qu'elle ait à peu près l'air d'une canne à pêche, puis il la cacha dans les herbes des bords de l'étang, et nous avons regagné le cantonnement sans éveiller l'attention.

Maintenant, il nous fallait une aiguille pour en faire un hameçon. L'un des gars avait des aiguilles à repriser, mais trop grosses et trop émoussées. Nous n'osions pas trop dévoiler nos intentions, de peur que la chose revienne aux oreilles du sergent. À la fin, nous avons pensé aux putes du bout du village : elles devaient bien avoir au moins une aiguille. Une fois sur place, on a dû faire le tour en

traversant la cour pleine de gadoue. La maison était fermée et les putes dormaient d'un sommeil sans aucun doute mérité. On a trépigné, hurlé et donné de grands coups dans la porte pendant une dizaine de minutes, jusqu'à ce qu'une grosse femme laide descende, en robe de chambre, et se mette à brailler quelque chose en français. Le Gandin lui cria, en anglais : « Aiguille ! Aiguille ! Z'avez pas une aiguille ? » Mais comme on pouvait s'y attendre, elle ne comprit rien. Alors le Gandin essaya le langage petit nègre, en mimant les gestes de qui est en train de coudre. La femme dut mal comprendre et entrouvrit la porte, assez pour nous laisser le passage. Le Gandin arriva tout de même à lui expliquer ce que nous voulions et nous eûmes notre aiguille. À ce moment-là, c'était l'heure de la soupe.

Après la soupe, le sergent se rendit à la grange, cherchant des hommes pour une corvée. On est arrivé de justesse à y couper en plongeant sous un tas de paille. Après son départ, on a allume une bougie et chauffé l'aiguille à blanc, et on a réussi à la courber pour en faire une sorte d'hameçon. On n'avait pas d'instruments à part nos couteaux de poche, et on s'est salement brûlé les doigts. Restait la ligne. Personne n'avait de ficelle, ou alors bien trop grosse, mais on a finalement trouvé un gars avec une bobine de fil à coudre. Il ne voulait pas s'en séparer et on a dû lui en donner tout un paquet de cigarettes. Le fil était beaucoup trop fin, mais le Gandin le tripla, le fixa au mur avec un clou et le tressa soigneusement. Entre-temps, ayant retourné tout le village, j'avais fini par mettre la main sur un bouchon. Je le fendis au milieu et y enfonçai une allumette pour en faire un flotteur. La nuit commençait à tomber.

On tenait maintenant l'essentiel, mais du boyau nous aurait bien arrangés. On ne voyait pas bien comment s'en procurer jusqu'au moment où on a pensé à l'infirmier. En principe le catgut ne faisait pas partie de son équipement, mais enfin il en aurait peut-être. Et, de fait, il avait dans sa musette tout un écheveau de catgut chapardé dans un quelconque hôpital. On a troqué un autre paquet de sèches contre dix bouts de catgut, d'une quinzaine de centimètres chacun, cassants et en piteux état. À la nuit, le Gandin les a mis à tremper pour les assouplir, puis il en a fait un bout à bout. Maintenant on avait tout : hameçon, canne à pêche, flotteur et boyau. Les vers, on pourrait en déterrer n'importe où. Et l'étang grouillait de poissons ! D'énormes perches rayées ne demandant qu'à mordre ! Nous nous sommes pieutés si contents que nous n'avons même pas retiré nos bottes. Demain ! Que seulement demain vienne ! Si la guerre pouvait nous oublier, juste un jour ! On a décidé qu'aussitôt après l'appel on filerait et resterait là-bas jusqu'au soir, quitte à payer les pots cassés et pire, après ça.

Ma foi, je suppose que vous aurez deviné la suite. À l'appel, ordre fut donné de faire les paquetages pour être prêts à partir sous vingt-minutes. Après une quinzaine de kilomètres de marche, on nous a embarqués dans des camions, vers un nouveau secteur. Quant à l'étang sous les peupliers, jamais plus je ne l'ai revu ni n'en ai entendu parler. J'imagine qu'il aura été empoisonné par l'ypérite.

Depuis, je n'ai plus jamais eu l'occasion de pêcher. La guerre a pris fin et

comme tout le monde j'ai cherché du boulot, j'ai eu un boulot et le boulot m'a eu. J'ai fait figure de jeune homme plein d'avenir dans les bureaux d'une compagnie d'assurances – à l'image de ces garçons au menton énergique et à la réussite assurée que vous présentent les publicités des instituts commerciaux –, puis je suis devenu un de ces pauvres types qui se laissent exploiter pour cinq ou dix livres par semaine et habitent une maison jumelée entre la petite et la grande banlieue. Les gens comme nous ne vont pas à la pêche, pas plus que les agents de change ne vont cueillir les primevères. Ce ne serait pas convenable. D'autres divertissements leur sont réservés.

Bien entendu, j'ai, chaque été, mes quinze jours de vacances. Vous voyez le genre. Margate, Yarmouth, Eastbourne, Hastings, Bournemouth, Brighton. Ça varie selon les années, suivant qu'on est en fonds ou pas. Avec une femme comme Hilda, les vacances, ça se résume surtout à des perpétuels exercices de calcul mental pour savoir de combien nous allons être volés par la pension de famille. Cela, et dire aux gosses : non, vous n'aurez pas un autre seau, vous n'avez qu'à remplir de sable celui que vous avez déjà ! Il y a quelques années, on avait loué à Bournemouth. C'était une belle après-midi et nous flânions sur la jetée qui doit s'étendre sur près d'un kilomètre, et tout du long des gars s'étaient installés avec des cannes à moulinet garnies au bout de petits grelots, avec un fil qui traînait dans la mer sur une cinquantaine de mètres. Une bien triste façon de pêcher et en plus ils ne prenaient rien. Reste qu'ils étaient tout de même en train de pêcher. Les gosses en ont eu bientôt assez et ont réclamé qu'on retourne sur la plage. Hilda a vu un des types enfoncer un ver sur son hameçon et a prétendu que ça lui donnait mal au cœur, mais moi je suis resté à flâner un moment sur la jetée. Soudain un grelot tinta frénétiquement, et un type enroula sa ligne à toute vitesse. Tous les regards se tournèrent vers lui. La ligne fut ramenée, puis le plomb, et tout au bout un grand poisson plat (un carrelet, je crois) qui se débattait furieusement. Le type le balança sur les planches de la jetée, tout mouillé et étincelant, et il se débattit encore, montrant tour à tour son dos gris verruqueux et son ventre blanc, sentant l'odeur fraîche et salée de la mer. Et quelque chose en moi se mit à vibrer.

Comme nous nous éloignions, je dis à tout hasard, histoire de voir comment Hilda allait réagir :

« J'aurais presque envie de me mettre à pêcher moi aussi, pendant qu'on est là.

— Hein ! Toi, George, te mettre à pêcher ? Mais sais-tu seulement comme on fait ?

— Oh, dis-je, j'ai pas mal pêché, dans le temps. »

Elle était comme toujours plutôt contre, mais n'avait guère d'arguments à m'opposer, sauf que si j'allais à la pêche elle ne viendrait pas me regarder enfiler ces dégoûtantes choses molles sur l'hameçon. Puis elle s'avisa soudain que si j'allais pêcher, tout cet attirail – la canne, le moulinet, etc. – coûterait à peu près une livre. Rien que pour la canne à pêche il y en aurait pour dix shillings. Aussitôt la colère la prit. Vous n'avez pas vu Hilda quand il est question de gaspiller dix

shillings. Elle s'emporta :

« Quelle idée, gâcher tout cet argent pour une chose pareille. C'est insensé ! Et comment ont-ils le toupet de demander dix shillings pour une de ces ridicules petites cannes à pêche ? C'est une honte ! Un homme comme toi, dans la force de l'âge, aller pêcher ! George, tu es un bébé, ma parole ! »

Les gosses se sont mis de la partie. Lorna se coula près de moi, et de son petit air effronté : « Est-ce que t'es un bébé, papa ? », et le petit Billy, qui ne parlait pas encore très bien, clama à la face du monde : « P'pa est un bébé. » Et tout à coup voilà qu'ils se mettent à danser autour de moi, agitant leurs seaux et chantonnant :

« P'pa est un bébé ! P'pa est un bébé ! »

Enfants dénaturés !

VI

À côté de la pêche, il y avait la lecture.

J'ai exagéré si j'ai donne l'impression que la pêche était la seule chose à vraiment m'intéresser. Elle tenait certainement la première place, mais la lecture venait bonne seconde. Je devais avoir dix ou onze ans quand je me suis mis à lire de mon plein gré, je veux dire. À cet âge, c'est comme de découvrir un monde nouveau. Et je continue, encore aujourd'hui, à être un passionné de la lecture. De fait, il n'y a guère de semaine où je n'absorbe deux ou trois romans. Je suis pour ainsi dire l'abonné type de la bibliothèque Boots. Je lis systématiquement tous les succès qui paraissent (*Les Bons compagnons, Les Lanciers du Bengale*, etc. – à chaque fois je subis le même envoûtement) et pendant un an ou plus j'ai souscrit au Club du Livre de Gauche. En 1918, à l'âge de vingt-cinq ans, je me suis livré à une débauche de lecture qui m'a fait regarder les choses d'une façon un peu différente. Mais rien ne pourra jamais se comparer aux années où l'on se plonge tout à coup dans un hebdomadaire à deux sous, et on découvre tour à tour les cavernes des voleurs, les repaires où des Chinois fument l'opium, les îles de Polynésie et les forêts du Brésil.

C'est entre onze et seize ans à peu près que j'ai retiré le plus de joie de mes lectures. Tout d'abord il s'agissait d'hebdomadaires pour les garçons de mon âge – piètrement imprimés avec une couverture illustrée en trois couleurs –, et un peu plus tard je me suis mis aux livres : *Sherlock Holmes, Docteur Nikola, Le Pirate d'Airain, Dracula, Raffles*. Et Nat Gould, et Ranger Gull, et un gars dont le nom m'échappe aujourd'hui qui racontait des histoires de boxe aussi vite que Nat Gould ses aventures de courses de chevaux. Je me dis que si mes parents avaient été un peu plus instruits, j'aurais été, dès l'enfance, gavé de « bons » livres, Dickens, Thackeray et tutti quanti. Et de fait à l'école on nous avait fait lire *Quentin Durward,* et l'oncle Ézekiel m'avait parfois incité à lire Ruskin et Carlyle. Mais il n'y avait pratiquement pas de livres à la maison. Père n'avait jamais lu un livre de sa vie, à part la Bible et l'*Aide-toi toi-même* de Samuel Smiles, et ce n'est que bien plus tard que je me suis mis à lire un « bon » livre de ma propre initiative. Je ne regrette pas que ça se soit passé de cette façon. Je lisais les choses que j'avais envie de lire et j'en ai retiré plus que de tout le fatras enseigné à l'école.

Les romans illustrés à deux sous avec suite dans le prochain numéro étaient déjà sur le déclin quand j'étais gosse, et c'est à peine si je me souviens d'eux, mais il y avait pas mal d'hebdomadaires pour les garçons, dont certains paraissent encore. Les récits de Buffalo Bill n'ont plus cours, je crois, et Nat Gould a

probablement perdu sa clientèle, mais Nick Carter et Sexton Blake ont l'air d'être toujours bien là. Le *Gem* et le *Magnet*, si je ne m'abuse, ont dû démarrer vers 1905. Le *B.O.P.* était encore bien timoré à l'époque, mais *Chums,* qui doit dater d'environ 1903, était splendide. Il y avait aussi une encyclopédie qui sortait en fascicules – je ne me rappelle plus le nom exact. On n'avait pas vraiment l'impression que ça valait la peine de s'y abonner, mais à l'école parfois un des garçons nous en donnait de vieux numéros. Si maintenant je sais la longueur du Mississippi, ou la différence entre le poulpe et la seiche, ou la composition exacte du bronze de cloche, c'est là que je l'ai appris.

Joe ne lisait jamais. Il était de ces garçons qui après dix années d'école sont incapables de lire dix lignes de suite. La vue de l'imprimé le rendait malade. Je l'ai vu prendre un de mes numéros de *Chums*, lire un paragraphe ou deux, puis s'en détourner avec le même dégoût qu'un cheval qui a reniflé le vieux foin. Il essayait de me dégoûter de lire, mais les parents, ayant décidé que j'étais celui « qui a des idées », me soutenaient. Ils étaient assez fiers que j'aie du goût pour « apprendre dans les livres », ainsi qu'ils disaient. Mais, chose typique, ils étaient vaguement mal à l'aise de me voir lire des illustrés comme *Chums* et l'*Union Jack* – pensant que je devais lire pour « faire des progrès », mais ne s'y connaissant pas assez pour savoir quels livres « font faire des progrès ». À la fin, mère dénicha un exemplaire d'occasion du *Livre des Martyrs*, de Foxe, que je ne lus pas, malgré l'attrait des gravures.

Pendant tout l'hiver 1905, je dépensai un penny chaque semaine pour me procurer *Chums*. J'y suivais le feuilleton *Donovan l'Intrépide.* Donovan l'intrépide était un explorateur qu'un milliardaire américain expédiait aux quatre coins du monde pour en ramener des choses extraordinaires. Tantôt c'étaient des diamants gros comme des balles de golf qu'il fallait arracher aux cratères des volcans d'Afrique, tantôt des défenses de mammouths pétrifiés dans les forêts glacées de Sibérie, tantôt des trésors incas enfouis dans les cités disparues du Pérou. Donovan accomplissait un nouveau voyage chaque semaine et s'en tirait toujours à son avantage. J'avais pour mes lectures un endroit de prédilection : le grenier au fond de la cour. C'était chez nous l'endroit le plus tranquille, sauf quand père en sortait des sacs de grain. On pouvait s'étendre sur les sacs empilés, et il y avait là une vague odeur de plâtre mêlée à la senteur du sainfoin, et des amas de toiles d'araignée, et juste au-dessus de l'endroit où je me tenais d'habitude il y avait un trou dans le plafond, avec une latte qui se détachait du plâtre. Je revois tout comme si j'y étais. Une journée d'hiver, mais pas encore vraiment froide. Je suis à plat ventre, un numéro de *Chums* ouvert devant moi. Une souris grimpe le long d'un sac, comme un jouet mécanique, puis s'arrête pile et me dévisage de ses petits yeux tels de minuscules perles de jais. J'ai douze ans, mais je suis Donovan l'intrépide. J'ai dressé ma tente près des sources de l'Amazone, et les racines de la mystérieuse orchidée qui ne fleurit qu'une fois tous les cent ans sont à l'abri dans une boîte en fer, sous mon lit de camp. Dans les forêts qui m'encerclent se tiennent les Indiens hopi-hopi qui teignent leurs dents en écarlate et écorchent

vivants les hommes blancs. Ils battent leurs tambours de guerre. Je regarde la souris et la souris me regarde, je peux sentir la poussière et le sainfoin, l'odeur fraîche du plâtre, et je campe sur les rives de l'Amazone, – je suis dans mon Eldorado.

VII

C'est tout, à vrai dire.

J'ai essayé de vous expliquer quelque chose du monde d'avant-guerre, ce monde qui m'est revenu en tête en voyant le nom du roi Zog sur l'affichette du journal, mais il y a fort à parier que je ne vous en ai rien dit du tout. Ou bien vous vous rappelez l'avant-guerre, et vous n'avez pas besoin qu'on vous en parle, ou vous ne vous en souvenez pas, et à quoi bon vous en parler ? Je n'ai encore évoqué que ce qui m'est arrivé avant mes seize ans. Jusque là, tout s'était passé assez bien dans la famille. C'est un peu avant mon seizième anniversaire que j'ai commencé à me faire une idée de ce que les gens appellent la « vie réelle », autrement dit, le mauvais côté de la vie.

À peu près trois jours après ma découverte des grosses carpes du château, à l'heure du thé, père vint à table l'air très préoccupé, le teint encore plus terne que d'habitude. Il se mit à manger solennellement, nous parlant à peine. À cette époque, il mangeait toujours d'un air soucieux. Sa moustache montait et descendait en opérant un mouvement de côté, à cause des dents qui lui manquaient. Au moment où je me levai pour quitter la table, il me rappela.

« Reste assis encore une minute, George, mon garçon. J'ai quelque chose à te dire. Mère sait de quoi il s'agit. »

Derrière la théière imposante, mère croisa les mains sur ses genoux, l'air solennel. Père reprit la parole, s'exprimant avec beaucoup de lenteur et, dans sa gravité, essayant de venir à bout d'une miette nichée dans une molaire qu'il avait encore.

« George, mon garçon, j'ai bien réfléchi. Je crois qu'il est temps que tu quittes les études. Que tu commences à travailler, à gagner ta vie et venir un peu en aide à ta mère. J'ai écrit hier soir à M. Wicksey pour lui dire que j'allais te retirer de l'école. »

Bien entendu, cette façon de procéder était tout à fait conforme à la façon dont on s'y prenait alors. À l'époque, les parents arrangeaient tout sans demander l'avis de leurs enfants. La chose allait de soi.

Père continua en marmonnant des explications embarrassées. Il traversait « une mauvaise passe », et avait eu « pas mal de difficultés » ces derniers temps, en conséquence de quoi Joe et moi allions devoir nous mettre à gagner notre vie. À ce moment-là, je ne savais pas comment allaient les affaires du magasin et c'était d'ailleurs le cadet de mes soucis. Je n'avais même pas assez de jugeote pour me

faire une idée de ces « difficultés ». En fait, père était tout simplement victime de la concurrence. Sarazin, une chaîne de magasins de graineterie au détail avec des succursales dans tous les anciens comtés de la région londonienne, avait poussé un tentacule jusqu'à Binfield-le-Bas. Six mois plus tôt, ils avaient repris le bail d'une boutique sur la place du marché et l'avaient modernisée, grâce à l'éclat de la peinture verte, à de belles lettres dorées annonçant la raison sociale, à des instruments de jardinage en vert et rouge, et à une réclame gigantesque pour leurs pois de senteur qui attirait l'œil à deux cents mètres. Outre les graines de fleurs, ils affirmaient vendre aussi « tout ce qui concerne la volaille et le bétail ». À côté du blé, de l'avoine, etc., on trouvait chez eux des mélanges brevetés pour les poules, des graines pour les oiseaux dans des paquets fantaisie, des biscuits de chiens de toutes formes et couleurs, des remèdes pour les animaux, des embrocations, des poudres fortifiantes. Ils allaient même jusqu'à vendre des souricières, des colliers de chiens, des œufs garantis, des nids d'oiseaux, des bulbes, des insecticides, et même, dans certaines succursales, des lapins et des poulets nouveau-nés. Père, avec son vieux magasin poussiéreux et son refus de diversifier son commerce, ne pouvait pas faire face à ce genre de choses et n'en avait pas l'intention. Les commerçants qui venaient en charrette, et ceux des fermiers qui faisaient affaire avec les détaillants, se détournaient de Sarazin, mais, dans les six mois, la nouvelle boutique fut adoptée par la petite noblesse des environs, qui se déplaçait alors en voiture à cheval et avait donc des chevaux à entretenir. Il s'ensuivit de grosses pertes pour père et pour Winkle, l'autre grainetier. Sur le moment, je ne compris rien à ce qui se passait. Mon point de vue était celui d'un gosse. Je ne mettais à peu près jamais les pieds dans le magasin, et quand, de loin en loin, père me demandait de faire une course pour lui, ou de lui donner un coup de main, par exemple pour porter des sacs au grenier, je me défilais autant que possible. Les garçons issus de notre classe sociale ne sont pas des bébés comme les élèves des écoles de l'élite, ils savent que le travail est le travail et qu'un sou est un sou, mais il leur paraît naturel de ne porter aucun intérêt aux affaires de leur père. Jusque-là, les cannes à pêche, les bicyclettes, la limonade, etc., m'avaient paru autrement réels que tout ce qui pouvait se passer dans le monde des adultes.

Père avait déjà parlé de moi au vieux Grimmett, l'épicier, qui avait besoin d'un commis déluré et était prêt à me prendre sur-le-champ. De son côté, père allait se débarrasser du coursier, et Joe viendrait l'aider au magasin jusqu'à ce qu'il ait trouvé un travail régulier. Joe avait quitté l'école depuis quelque temps et était le plus souvent à fainéanter. Père avait quelquefois parlé de le faire entrer au service comptabilité de la brasserie, et avant cela avait même pensé en faire un commissaire-priseur. Ces deux ambitions étaient parfaitement vaines, étant donné qu'à dix-sept ans Joe écrivait comme un valet de ferme et était incapable de réciter la table de multiplication. À ce moment-là, Joe travaillait dans un grand magasin de cycles de Walton, où il était censé « apprendre le métier ». Bricoler des vélos faisait son affaire, vu que, comme la plupart des faibles d'esprit, il avait certains dons pour la mécanique, mais il était tout à fait incapable d'un travail suivi et traînait dans ses bleus pleins de graisse, fumant des cigarettes bon

marché, se bagarrant, buvant (il en était déjà là), faisant « parler de lui » avec une fille ou l'autre, et réclamant de l'argent à père. Père était inquiet, perplexe et plutôt contrarié. Je le revois encore, avec son crâne chauve couvert de farine, de rares poils gris au-dessus des oreilles, ses lunettes et sa moustache grise. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Pendant des années ses bénéfices avaient été en augmentation, lentement mais sûrement, de dix livres une année, de vingt livres une autre, et voilà que tout d'un coup ils dégringolaient à ne pas croire. Il ne comprenait pas. Il avait hérité le commerce de son père, il avait été honnête et avait travaillé dur, vendant des produits de confiance, ne volant personne – et ses bénéfices diminuaient. Il répétait fréquemment, en traquant une miette du côté des molaires, que les temps étaient durs, que le commerce languissait. Il se demandait ce qui leur prenait, aux gens. Enfin quoi, les chevaux demandaient toujours leur picotin ! C'était peut-être la faute des autos, décréta-t-il à la fin. « Ces affreuses machines qui empestent ! disait mère. » Elle était un peu inquiète et se rendait compte qu'elle aurait dû l'être davantage. Pendant que père parlait, son regard se perdait parfois dans le vague et ses lèvres remuaient. Elle essayait de prendre une décision : est-ce que demain elle ferait un rôti de bœuf aux carottes, ou alors un gigot de mouton ? Sauf quand elle avait à prévoir un achat relevant de son domaine – linge ou casseroles, par exemple –, elle ne voyait guère au-delà du repas du lendemain. Le magasin ne marchait pas très fort et père était préoccupé. Aucun d'entre nous n'avait vraiment idée de ce qui se passait. L'année avait été mauvaise pour père et il avait perdu de l'argent, mais est-ce qu'il avait vraiment peur de l'avenir ? Je ne le crois pas. Souvenez-vous, on était en 1909. Il ne savait pas ce qui lui arrivait, il était incapable de prévoir que les gens de Sarazin allaient systématiquement vendre moins cher que lui, le ruiner et le dévorer. Comment l'aurait-il pu ? Les choses ne s'étaient pas passées comme ça dans sa jeunesse. Tout ce qu'il savait, c'était que les temps étaient « difficiles », que le commerce « languissait » (c'étaient les expressions qui revenaient sans cesse dans sa bouche), mais que tôt ou tard les affaires « allaient reprendre ».

Il me serait agréable de dire que j'ai été d'un grand secours à mon père dans ses déboires, que d'un coup je me suis affirmé comme un homme, enfin qu'il y avait en moi des ressources insoupçonnées – et ainsi de suite, comme dans les récits édifiants d'il y a trente ans. Ou au contraire j'aimerais pouvoir dire que j'étais amèrement déçu d'avoir à arrêter là mes études, et que mon jeune cerveau assoiffé de connaissance et de culture se révoltait contre le travail mécanique et sans âme qu'on allait lui imposer – et ainsi de suite, comme dans les romans bien intentionnés d'aujourd'hui. Ce serait, dans un cas comme dans l'autre, pure foutaise. La vérité est que j'étais tout heureux et excité à l'idée d'avoir un travail, surtout du moment où je sus que le vieux Grimmett allait me payer un vrai salaire, douze shillings par semaine sur lesquels j'en garderais quatre d'argent de poche. Du coup j'oubliai complètement les grandes carpes de l'étang qui m'occupaient l'esprit depuis trois jours. Je ne voyais aucun inconvénient à quitter l'école prématurément. Tel était généralement le cas pour les garçons de notre école. Il y en avait toujours un qui « devait » entrer à l'université de Reading, ou faire des

études d'ingénieur, ou aller à Londres pour « se lancer dans les affaires », ou alors courir les mers, puis il disparaissait de l'école sans crier gare, et quinze jours plus tard on le retrouvait sur un vélo, à livrer des légumes.

Père ne m'avait pas dit depuis cinq minutes que je devrais quitter l'école, et déjà je me demandais quel habit je porterais au travail. J'insistai tout de suite pour avoir un costume « de grande personne », avec une sorte de manteau à la mode en ce temps-là, une queue de pie ça devait s'appeler. Bien entendu mes parents se récrièrent, disant qu'on « n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille ». Pour une raison que je n'ai jamais très bien élucidée, les parents, à cette époque, essayaient toujours de retarder le plus possible le moment où leurs enfants se montreraient en adultes. Dans chaque famille, c'était un combat en règle avant que les garçons aient droit à un col montant et les filles le droit de se relever les cheveux.

Aussi la conversation s'éloigna des soucis de la boutique pour dégénérer en une dispute interminable et chamailleuse, père se mettant de plus en plus en colère, en négligeant sa syntaxe, comme ça lui arrivait toujours dans ces moments-là.

« Non, tu l'auras pas. Mets-toi bien ça dans la tête, tu l'auras pas. »

De sorte que je n'eus pas ma queue de pie, mais je me rendis au travail pour la première fois dans un complet noir de confection, avec un grand col, ce qui me donnait l'air d'un grand dadais trop vite monté en graine. Dans mes nouvelles occupations, c'était mon seul motif de ressentiment.

Joe était encore plus égoïste que moi. Il était furieux d'avoir eu à quitter le magasin de bicyclettes, et pendant le peu de temps qu'il dut rester à la maison il se contenta de traînasser, se rendant insupportable et n'aidant père en rien.

J'ai travaillé pour le vieux Grimmett pendant près de six ans. Grimmett était encore bel homme, il se tenait droit et était fier de ses favoris blancs – on aurait dit une réplique de l'oncle Ézekiel, en plus vigoureux. Comme l'oncle Ézekiel, il était libéral bon teint, mais en moins explosif, et il était respecté dans la ville. Il avait su prendre le vent pendant la guerre des Boers : désormais ennemi féroce des syndicats ouvriers, il avait un jour mis à la porte un commis qui possédait une photo de Keir Hardie, l'apôtre du socialisme. En religion, il était baptiste – il était fort influent parmi ses coreligionnaires –, alors que dans ma famille on appartenait à l'Église d'Angleterre, dont l'oncle Ézekiel était renégat. Le vieux Grimmett était conseiller municipal et occupait des fonctions dans la section locale du parti libéral. Avec ses favoris blancs, ses lieux communs tartufards sur la liberté de conscience, son admiration proclamée pour le grand Gladstone, son compte en banque bien garni et les prières qu'on l'entendait dire impromptu quand on passait devant la chapelle baptiste, il avait quelque chose de légendaire dans son rôle d'épicier non conformiste. Vous pouvez imaginer comment il s'y prenait :

« James !

— Oui, m'sieur.

— Avez-vous mis du sable dans le sucre ?

— Oui, m'sieur.

— Avez-vous mis de l'eau dans la mélasse ?

— Oui, m'sieur.

— Alors venez dire vos prières. »

Dieu sait combien de fois j'ai entendu cette anecdote murmurée dans le magasin. De fait, avant même d'ouvrir la boutique on commençait la journée en récitant une prière. Je ne veux pas laisser croire que le vieux Grimmett mettait du sable dans le sucre. Il savait que ces procédés se seraient retournés contre lui. Mais il s'y entendait fameusement en affaires et comptait parmi sa clientèle le gratin de Binfield-le-Bas et des environs. Il avait trois commis de magasin, en plus du garçon chargé des courses, du cocher qui livrait à domicile, et de sa propre fille (il était veuf) qui tenait la caisse. J'ai été le coursier pendant les six premiers mois. Puis l'un des commis partit pour « s'établir » à Reading et j'ai travaillé dans le magasin et porté mon premier tablier blanc. J'appris à ficeler un paquet, à remplir un sac de raisins de Corinthe, à moudre le café, à découper le jambon, à aiguiser un couteau, à balayer le plancher, à épousseter les œufs sans faire de casse, à faire passer des rogatons pour de la qualité extra, à nettoyer les vitres, à évaluer à l'œil la livre de fromage, à ouvrir une caisse d'emballage, à donner forme à une livre de beurre, et – chose bien plus difficile – à me rappeler la place exacte de chaque article. Je ne me souviens pas de l'épicerie de façon aussi précise que de la pêche, mais je me rappelle pas mal de choses. Ainsi, je sais encore casser un bout de ficelle entre mes doigts et si vous me mettez devant une machine à découper le bacon, je me tirerai mieux d'affaire qu'avec une machine à écrire. Je pourrais vous en raconter un bout sur les différentes qualités de thé de Chine, sur ce qu'on met dans la margarine, sur le poids moyen des œufs et sur le prix au mille des sacs de papier.

Ma foi, pendant plus de cinq années, c'est ce que je fus – un jeune gars alerte, au visage rond et rose, avec un nez retroussé et des cheveux jaunes (désormais pommadés et rejetés en arrière), s'affairant en tablier blanc derrière un comptoir, le crayon sur l'oreille, ficelant des paquets de café à la vitesse de l'éclair et s'empressant auprès de la clientèle : « Oui, madame ! Certainement, madame. Et avec ça, madame ? » d'une voix où ne subsistait plus qu'un soupçon d'accent cockney. Le vieux Grimmett ne nous ménageait pas, on faisait des journées de onze heures, sauf le jeudi et le dimanche, et la semaine de Noël était un vrai cauchemar. Pourtant c'était le bon temps quand j'y repense. N'allez pas croire que je n'avais pas d'ambition. Je savais que je ne serais pas commis d'épicier pour le restant de mes jours, tout simplement « j'apprenais le métier ». Un jour, d'une façon ou d'une autre, j'aurais assez d'argent pour « m'établir à mon compte ». C'est de cette façon-là qu'à l'époque on voyait les choses. C'était avant la guerre,

n'oubliez pas, avant la crise et le chômage. Il y avait dans le monde de la place pour tous. Chacun pouvait « s'établir à son compte », et il était toujours possible d'ouvrir un nouveau magasin. Et le temps filait. 1909, 1910, 1911. Le roi Édouard VII mourut et les journaux parurent bordés de noir. Deux cinémas s'ouvrirent à Walton. On voyait un plus grand nombre d'autos sur les routes et des autobus commençaient à sillonner la campagne. Un jour un aéroplane, précaire et fragile machine, avec un gars assis au milieu sur une sorte de chaise, vola au-dessus de Binfield-le-Bas, et tous les habitants sortirent des maisons pour l'acclamer. Les gens commençaient à murmurer que cet empereur d'Allemagne « la ramenait vraiment un peu trop », et qu'« elle (la guerre) viendrait un de ces jours ». Mon salaire augmentait régulièrement, pour atteindre, juste avant la guerre, vingt-huit shillings par semaine. Je versais au début dix shillings par semaine à mère pour ma pension, et plus tard, quand la situation se fut aggravée, quinze shillings – et malgré cela, je crois que jamais je ne me suis senti aussi riche. Je grandis encore de trois centimètres, ma moustache poussa, je portais des bottines à boutons et des cols de sept centimètres. Le dimanche à l'église, avec mon complet gris foncé, mon chapeau melon et mes gants de peau noire posés à côté de moi sur le banc, j'avais tout l'air d'un monsieur, et mère avait du mal à cacher sa fierté. Entre le travail, les sorties du jeudi, le soin de ma toilette et mon intérêt pour les filles, il me venait des poussées d'ambition, et je me voyais en grand homme d'affaires, comme Lever ou William Whiteley. De seize à dix-huit ans, je fis de sérieux efforts pour me « cultiver l'esprit » et pour me préparer à une carrière commerciale. Je m'employai à prononcer soigneusement mes *h* aspirés et me débarrassai presque complètement de mon accent cockney. (Dans la vallée de la Tamise, le parler campagnard avait pratiquement disparu. À part les garçons de ferme, la quasi-totalité des gens nés après 1890 parlaient cockney.) Je suivis des cours de commerce par correspondance, j'appris la comptabilité et l'anglais commercial, lus de bout en bout un ouvrage de pur bla-bla-bla intitulé *L'Art de la vente*, et j'améliorai mon arithmétique et même mon écriture. À l'âge de dix-sept ans je m'astreignais à calligraphier de mon mieux jusque tard dans la nuit, à la lueur de la petite lampe à huile posée sur ma table de chevet. Parfois je faisais des orgies de lecture, en général c'étaient des romans policiers et des récits d'aventures, et quelquefois de ces livres réputés « salés » qu'on se repassait sous le comptoir au magasin. (En fait, la plupart du temps, des traductions en édition brochée de Maupassant ou Paul de Kock.) À dix-huit ans, je devins un jeune homme cultivé, m'inscrivis à la bibliothèque du comté et m'appliquai à découvrir les romans populaires ambitieux de l'époque, ceux de Marie Corelli, Hall Caine et Anthony Hope. Toujours vers cette époque, je fis partie du cercle de lecture de Binfield-le-Bas que dirigeait le pasteur et qui en hiver se réunissait chaque semaine pour des « discussions littéraires ». Encouragé en cela par le pasteur, je me mis à lire *Sésame et les lys* de Ruskin, et m'attaquai même à la poésie de Browning.

Et le temps filait. 1910, 1911, 1912. Le commerce de père déclinait – pas de façon tragique, mais il déclinait. Les parents ne furent plus jamais les mêmes

après que Joe eut quitté le domicile familial. Cela se produisit peu de temps après le début de mon apprentissage chez Grimmett.

Joe, à dix-huit ans, était devenu un sale voyou. Il était costaud, bien plus fort que le reste de la famille, avec une carrure formidable, une grosse tête, un air maussade et buté, et déjà une moustache, pour la respectabilité. Quand il ne se tenait pas au bar de la taverne, c'était pour traîner devant la porte de la boutique, les mains enfouies dans les poches, dévisageant les gens d'un air féroce (à part les filles, bien entendu), à croire qu'il voulait leur rentrer dedans. Quand quelqu'un se présentait à la porte du magasin, il s'effaçait à peine pour laisser le passage et, les mains toujours dans les poches, lançait par-dessus son épaule : « P'pa ! Magasin ! » Là se bornait toute l'aide dont il était capable. Les parents, au désespoir, disaient « qu'ils ne savaient plus quoi faire de lui », et il leur coûtait affreusement cher, à cause de la boisson et parce qu'il n'arrêtait pas de fumer. Un jour, tard dans la soirée, il fila et on n'eut plus jamais de ses nouvelles. Il avait fracturé la caisse et emporté la recette, peu élevée, par chance : à peu près huit livres. C'était assez pour lui procurer un billet d'entrepont pour gagner l'Amérique. Il avait toujours voulu aller en Amérique, et je pense qu'il s'y sera rendu, mais on n'a jamais eu de certitude. La chose causa un certain émoi dans la ville. La version la plus généralement acceptée fut qu'il avait filé parce qu'il avait mis une fille enceinte. Il existait une fille, Sally Chivers, qui habitait dans la même rue que les Simmons et attendait un bébé, et Joe était certainement allé avec elle, mais une douzaine d'autres en avaient fait autant, et personne ne savait qui était le père. Les parents acceptèrent cette explication, et même, en privé, il leur arrivait d'excuser leur « pauvre garçon » obligé de voler huit livres et de prendre la fuite. Ils étaient incapables de comprendre que Joe était parti faute de se faire une existence paisible et convenable dans une petite ville de province, qu'il lui fallait fainéanter, se bagarrer et courir les filles. On n'entendit plus jamais parler de lui. Peut-être a-t-il très mal tourné, peut-être a-t-il été tué à la guerre, ou peut-être n'a-t-il tout simplement pas jugé bon d'écrire. Par chance, le bébé mourut à la naissance, ce qui évita les complications. Quant aux huit livres volées, les parents en gardèrent le secret jusqu'à leur mort. À leurs yeux, cela était plus infamant que l'histoire du bébé de Sally Chivers.

Les ennuis causés par Joe firent que père prit un coup de vieux. Perdre Joe, c'était réduire les dépenses, seulement il avait de la peine, et il avait honte. De ce moment-là, sa moustache grisonna et il se voûta beaucoup. Il se peut que le souvenir que j'ai de lui – celui d'un petit homme effacé, au visage ridé et anxieux, portant des lunettes poussiéreuses – date en réalité de cette époque. Peu à peu, les ennuis d'argent prirent le pas sur tout le reste. Il s'intéressait moins à la politique et aux hebdomadaires du dimanche, parlant surtout du commerce qui périclite. Mère semblait s'être tassée un peu, elle aussi. Dans mon enfance, je la voyais éclatante, avec sa poitrine énorme, sa chevelure fauve et son visage qui rayonnait – je la voyais en opulente créature, telle la figure de proue d'un vaisseau. Elle était plus petite maintenant, plus anxieuse, et plus vieille que son âge. Elle était moins

imposante à la cuisine, nous servait plus souvent du collet de mouton, s'inquiétait du prix du charbon et se mit à employer la margarine – substance qu'autrefois elle n'aurait pas tolérée à la maison. Après le départ de Joe, père dut à nouveau engager un garçon de courses, mais c'étaient toujours de très jeunes garçons qu'il ne gardait qu'un an ou deux et qui n'étaient pas capables de soulever quoi que ce soit de vraiment lourd. Je l'aidais quelquefois quand j'étais à la maison. J'étais trop égoïste pour le faire régulièrement. Je le vois encore avançant péniblement dans la cour, courbé en deux, disparaissant presque sous un sac énorme, comme un escargot supportant sa coquille. Le sac monstrueux pesait dans les soixante-cinq kilos, je suppose, et le cou et les épaules avaient l'air de succomber, et père, aurait-on dit, frôlait le sol, son visage anxieux barré par les lunettes. En 1911, il eut une hernie et dut passer plusieurs semaines à l'hôpital et faire appel à un gérant, ce qui creusa encore un trou dans le capital. La lente ruine d'un petit commerçant est chose terrible, mais elle n'a pas la soudaineté brutale du travailleur mis à la porte et jeté au chômage. Il s'agit simplement d'un déclin progressif des affaires, avec des hauts et des bas, quelques shillings de perte par ci, quelques pièces de six pence de gain par là. Un client fidèle pendant des années vous lâche tout à coup pour Sarazin. Un autre se procure une demi-douzaine de poules et vous passe une commande de grain chaque semaine. Oh, vous restez à flot. Vous êtes toujours « votre propre maître », mais chaque jour un peu plus préoccupé, un peu plus à l'étroit, tandis que votre capital s'amenuise. Vous pouvez continuer de cette façon jusqu'au terme de votre vie si la chance est avec vous. L'oncle Ézekiel mourut en 1911, laissant cent vingt livres qui, pour père, durent être une véritable planche de salut. C'est seulement en 1913 qu'il hypothéqua son assurance sur la vie. Cela, je ne le sus pas à l'époque, sinon j'aurais compris la gravité de la situation. Dans la réalité, je m'en suis tenu à l'impression que « les affaires n'allaient pas fort », qu'elles étaient « dures », que je devais attendre encore un peu avant de « m'établir à mon compte ». Comme père lui-même, je m'imaginais que le magasin durerait toujours, et j'étais enclin à lui en vouloir de ne pas s'en tirer mieux. Je n'étais pas capable de voir – pas plus que lui, pas plus que tous les autres – qu'il allait lentement à la ruine, que son commerce ne reprendrait pas, et que s'il avait vécu jusqu'à soixante-dix ans il aurait sans aucun doute fini à l'hospice. Souvent je suis passé devant la boutique de Sarazin sur la place du marché, me disant simplement que je préférais de beaucoup son élégante devanture au magasin poussiéreux de père, avec ses sacs de graines pour oiseaux décolorés par le soleil, et l'inscription « S. Bowling » qu'on pouvait à peine lire, à cause des lettres écaillées. Il ne me venait pas à l'esprit que la firme Sarazin était comme un vilain ver solitaire qui le dévorait tout cru. Parfois je lui livrais quelques-uns des tuyaux empruntés à mes manuels de cours par correspondance sur les méthodes de vente modernes. Mais il n'écoutait pas. Il avait hérité d'un commerce à l'ancienne, il avait toujours travaillé dur, faisant honnêtement son travail de commerçant, vendant de la bonne marchandise et les affaires « allaient reprendre ». C'est un fait qu'à l'époque bien peu de boutiquiers finissaient à l'hospice. Il s'agissait d'une course entre la banqueroute et la mort et, Dieu merci,

c'est la mort qui a gagné, emportant père d'abord, mère ensuite.

1911, 1912, 1913. Je vous dis que c'était un bon temps pour ceux qui étaient en vie. C'est à la fin 1912, grâce au cercle de lecture du pasteur, que j'ai fait la connaissance d'Elsie Waters. Jusque-là, bien que j'aie, comme tous les autres garçons de la ville, cherché à connaître des filles, et qu'il me soit arrivé de fréquenter l'une ou l'autre pour « sortir » quelquefois le dimanche, je n'en avais jamais eu une véritablement à moi. C'est une drôle de chose, courir les filles quand vous avez dans les seize ans. Il y a dans toute ville ou village un endroit où les garçons vont et viennent, par deux, regardant les filles, tandis que les filles vont et viennent, par deux elles aussi, faisant mine de ne pas remarquer les garçons, et voici qu'une sorte de contact s'établit, et que se forment des quatuors qui poursuivent la promenade sans échanger une parole. Ce qu'il y avait surtout – et c'était pire la deuxième fois, quand vous vous retrouviez seul avec la fille –, c'était l'incapacité calamiteuse où vous vous trouviez d'engager le moindre bout de conversation. Mais avec Elsie Waters on aurait dit que c'était différent. La vérité, c'est que je devenais adulte.

Je ne vais pas vous raconter notre histoire, à supposer qu'on puisse parler d'une histoire. C'est simplement qu'Elsie fait partie du tableau, du tableau de « l'avant-guerre ». Avant la guerre c'était toujours l'été – pure illusion, je l'ai déjà dit, mais c'est ainsi que je me rappelle ces années. La route poussiéreuse et blanche qui s'étirait entre les marronniers, la senteur des fleurs sauvages, les étangs verts sous les saules, le bruit du barrage de Burford – c'est ce que je revois en fermant les yeux, à la pensée « d'avant la guerre ». Et c'est là qu'Elsie Waters entre dans le tableau.

Je ne sais pas si aujourd'hui on la tiendrait pour jolie. Alors, elle l'était. C'était une grande jeune fille, presque aussi grande que moi, avec une lourde chevelure d'or mat tressée et enroulée autour de la tête, et un visage délicat, d'une douceur étrange. Elle était de ces jeunes filles que le noir avantage, surtout le noir des robes toutes simples qu'on leur faisait porter au magasin. Bien qu'originaire de Londres, elle travaillait chez Lilywhite, le marchand de tissus. Elle devait avoir environ deux ans de plus que moi.

J'ai de la gratitude pour Elsie, qui m'apprit à porter intérêt à une femme. Je ne parle pas des femmes en général, je veux dire à une femme en particulier. Au cercle de lecture où je l'avais vue pour la première fois je l'avais à peine remarquée, mais un jour j'eus à me rendre chez Lilywhite parce que chez Grimmett nous manquions de gaze à envelopper le beurre. Vous connaissez ces marchands de nouveautés et l'atmosphère typiquement féminine qui y règne. Une sorte de silence étouffé, la lumière tamisée, l'odeur fraîche du tissu, le murmure du boulier quand les boules vont et viennent sur les tringles pour fixer le prix. Elsie était penchée sur le comptoir, en train de couper une pièce de tissu avec une grande paire de ciseaux. De la robe noire et de la courbe de la poitrine quelque chose se dégageait que je ne peux pas décrire – mais de curieusement féminin, de

curieusement doux. En la voyant, on se disait qu'on n'avait qu'à l'enlacer pour faire d'elle tout ce qu'on voulait. Elle était profondément féminine, très douce, très soumise, de cette sorte de femme qui fait toujours ce que lui dit un homme, bien qu'elle fût loin d'être petite ou fragile. Et elle n'était pas bête non plus, mais seulement plutôt silencieuse, capable à certains moments d'une grande délicatesse. Il est vrai qu'à l'époque j'étais moi-même relativement délicat.

Nous avons vécu ensemble une année à peu près. Bien entendu, dans un bourg comme Binfield-le-Bas, il ne pouvait être question de vivre ensemble qu'au sens figuré. Officiellement, nous « sortions ensemble », suivant l'expression consacrée à l'époque, ce qui n'était pas tout à fait comme d'être fiancés. Il y avait une route qui partait de celle conduisant à Binfield-le-Haut et longeait le pied des collines. Elle présentait, sur un peu plus d'un kilomètre, une portion toute droite, bordée de marronniers énormes, avec sur les bas-côtés très herbeux un sentier que tout le monde appelait « l'allée des amoureux ». C'est là que nous allions flâner aux soirs de mai, quand les marronniers étaient en fleur. Puis venaient les longues soirées, et il faisait jour des heures encore après la sortie du travail. Vous savez ce qu'on ressent en juin à ces moments-là – le crépuscule qui bleuit à n'en plus finir et l'air qui vous caresse le visage, comme de la soie. Parfois, les dimanches après-midi, nous grimpions la colline de Chamford pour redescendre vers les noues de la Tamise. 1913 ! Mon Dieu ! 1913 ! Le calme et le silence, les eaux vertes, le barrage qui les précipitait ! Cela ne reviendra jamais plus. Je ne veux pas dire que 1913 ne reviendra jamais plus. Je parle de ce qu'on éprouvait alors : le sentiment d'avoir le temps devant soi, l'absence de toute peur – ce sentiment que vous avez vous-même connu, et dans ce cas il est inutile de vous le décrire, ou que vous n'avez pas connu, et que vous ne connaîtrez alors jamais.

L'été était déjà avancé quand nous avons commencé à vivre ensemble, suivant l'expression. Au début, j'étais trop timide et trop maladroit pour me rendre compte qu'il y en avait eu d'autres avant moi. Un dimanche après-midi, nous sommes allés dans les bois de hêtres qui enserrent Binfield-le-Haut. Là-haut, il n'y avait pas à craindre qu'on nous voie. J'avais terriblement envie d'elle, et je savais très bien qu'elle attendait seulement que je prenne l'initiative. Une idée me vint, celle d'aller sur les terres du château. Le vieux Hodges, qui avec ses soixante-dix ans devenait de plus en plus irascible, était bien capable de nous chasser, mais le dimanche après-midi il devait dormir. Nous nous sommes faufilés à travers une brèche de la palissade et avons suivi le sentier qui, entre les hêtres, mène au grand étang. Il y avait quatre ans au moins que je n'avais pris ce chemin. Rien n'avait changé. Toujours la même solitude absolue, la présence discrète des grands arbres alentour et le vieil abri à bateaux qui pourrissait parmi les joncs. Nous nous sommes étendus dans un petit creux d'herbe à côté de la menthe sauvage, et nous étions aussi seuls que nous l'aurions été au cœur de l'Afrique. Je l'ai embrassée je ne sais combien de fois, puis je me suis levé et me suis remis à flâner par-ci par-là. Je la voulais terriblement, mais une appréhension me retenait. Et, chose curieuse, en même temps une autre pensée me venait. Je me disais tout à coup que depuis

des années j'avais voulu revenir là – et n'y étais jamais revenu. Maintenant que j'en étais si près, ç'aurait été vraiment trop bête de ne pas aller jusqu'à l'autre étang pour jeter un coup d'œil aux grandes carpes. Si je ne saisissais pas cette occasion, je me le reprocherais sûrement toute ma vie. Oui, pourquoi est-ce que je n'étais pas revenu plus tôt ? Les carpes, je les avais mises de côté dans un coin de mon esprit, personne d'autre n'en connaissait l'existence, je les attraperais un jour ou l'autre. Elles m'appartenaient, quasiment. Je m'avançai donc vers l'étang, mais je n'avais pas fait dix mètres que je rebroussai chemin. Il aurait fallu que je m'enfonce dans une sorte de jungle de ronces et de broussailles pourries, et j'avais mes vêtements du dimanche. Complet gris foncé, chapeau melon, bottines boutonnées et un col qui me fendait les oreilles, enfin presque. À l'époque, c'est ainsi qu'on s'habillait pour la promenade du dimanche après-midi. Et le désir d'Elsie me tenaillait. Je suis donc revenu sur mes pas et je me suis tenu au-dessus d'elle, un moment. Elle était étendue sur l'herbe, un bras au-dessus du visage et, m'entendant revenir, elle ne bougea pas. Dans sa robe noire elle avait l'air – comment dire ? – douce, et docile en quelque sorte, comme si son corps avait été une substance malléable, qu'on pouvait modeler à sa guise. Elle était à moi et je pouvais la prendre, dans cet instant si j'en avais envie. Soudain je surmontai mon appréhension, je jetai mon chapeau sur l'herbe (où, je me rappelle, il rebondit), je m'agenouillai et la pris. Je sens encore l'odeur de la menthe sauvage. C'était la première fois pour moi, mais pas pour elle, et nous n'avons pas gâché l'occasion autant que vous pourriez être tentés de croire. Voilà comme ce fut. Les grandes carpes me sortirent complètement de l'esprit, et c'est à peine si j'y ai repensé dans les années qui suivirent.

1913. 1914. Le printemps 1914. D'abord les prunelliers, puis les aubépines, puis les marronniers en fleur. Les dimanches après-midi le long du chemin de halage, le vent qui fait onduler les joncs, les rassemble en grandes masses denses, telles des chevelures de femmes. Les soirées de juin qui ne finissent plus, l'allée des amoureux, une chouette qui hulule quelque part, et contre moi le corps d'Elsie. Cette année-là, le mois de juillet fut très chaud. C'étaient au magasin des journées étouffantes, et comme sentaient fort le fromage et le café moulu ! Mais ensuite la fraîcheur du soir, la senteur des fleurs sauvages mêlée à celle du tabac à pipe dans l'allée derrière les lotissements, la douce poussière sous les pas, les engoulevents prêts à fondre sur les hannetons.

Seigneur ! Pourquoi n'aurait-on pas le droit de « faire du sentiment » sur l'avant-guerre ? Moi, j'ai cette sensiblerie-là. Et vous aussi, si vous vous souvenez de ce temps. Il est tout à fait vrai que, lorsqu'on se replonge dans le passé, on en retient surtout les bons moments. Et cela vaut même pour la guerre. Mais il est tout aussi vrai que les gens avaient alors quelque chose qu'ils n'ont pas aujourd'hui.

Quoi ? C'est simplement que l'avenir ne leur apparaissait pas terrifiant. Non qu'ils aient eu la vie plus belle qu'aujourd'hui. En fait, elle était plus rude. Les gens travaillaient plus dur, leur existence était plus précaire et leur fin plus triste. Les

ouvriers agricoles se tuaient à la tâche pour quatorze shillings par semaine et finissaient leur existence au bout du rouleau, accablés d'infirmités, avec cinq shillings de pension de vieillesse et de temps à autre une petite pièce donnée par la paroisse. Et ce qu'on appelait la pauvreté « digne » était encore pire. Quand le petit Watson, un modeste marchand de tissus au bout de la Grande rue, fit faillite après des années de lutte, il lui restait en tout et pour tout deux livres, neuf shillings et six pence, et il mourut presque aussitôt de ce qu'on appelait des « embarras gastriques », mais le docteur ne cacha guère qu'il était mort de faim. Pourtant il porta la redingote jusqu'à son dernier jour. Le vieux Crimp, qui pendant cinquante ans avait travaillé pour l'horloger et connaissait le métier de fond en comble, fut victime de la cataracte et échoua à l'hospice. Ses petits-enfants poussaient des hurlements pendant qu'on l'emmenait. Sa femme fit des ménages, et à force d'efforts désespérés réussit à lui envoyer chaque semaine un shilling d'argent de poche. On voyait parfois des choses à faire dresser les cheveux sur la tête. Des boutiquiers sur la pente funeste, des commerçants bien établis peu à peu acculés à la faillite, des gens qui mouraient à petit feu d'un cancer ou d'une maladie de foie incurable, des maris alcooliques, qui chaque lundi juraient de ne plus boire pour recommencer le samedi suivant, des jeunes filles qui voyaient leur vie gâchée à jamais à cause d'un enfant né hors du mariage. Les maisons n'avaient pas de salle de bains. En hiver, le matin, on brisait la glace dans la cuvette. Par temps de canicule, les ruelles des quartiers pauvres dégageaient une odeur à vous soulever le cœur, le cimetière était planté au beau milieu de la ville, de sorte qu'aucun jour ne se passait sans qu'on vous rappelle où vous finiriez. Mais sur quoi s'appuyaient alors les gens pour continuer à vivre ? Sur un sentiment de sécurité, aussi précaire soit-il. Plus exactement, il s'agissait d'un sentiment de continuité. Ils savaient tous qu'ils mourraient un jour, et certains d'entre eux, je suppose, se doutaient qu'ils allaient faire faillite, mais ce qu'ils ne savaient pas, c'était que l'ordre des choses pouvait changer. Quoi qu'il puisse leur arriver, la vie continuerait, inchangée. Je ne crois pas que ce qu'on appelle la croyance religieuse, encore très répandue à l'époque, y ait été pour beaucoup. Il est vrai que presque tout le monde allait à l'église, du moins à la campagne. Elsie et moi avons continué à nous rendre tout naturellement à l'office alors même que nous vivions, comme aurait dit le pasteur, dans le péché. Si vous demandiez aux gens s'ils croyaient en une vie après la mort, ils répondaient en général que oui, mais je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui m'ait donné l'impression de vraiment croire en une vie future. Pour moi, les gens croient tout au plus à ce genre de chose comme les gosses croient au père Noël. Mais c'est précisément dans une époque tranquille, quand la civilisation semble solide sur ses bases, solide comme un éléphant, que des choses comme la vie future n'ont guère d'importance. Il est assez facile de mourir si l'on sait que doivent survivre les choses auxquelles on donne du prix. J'ai ma vie derrière moi, la lassitude me vient, le moment approche de rejoindre la terre – c'est ainsi que les gens raisonnaient en ces temps-là. En tant qu'individus, c'était leur fin, mais leur mode de vie se perpétuerait. Ils ne sentaient pas le sol se dérober sous leurs pieds.

Père courait lentement à la ruine et ne s'en apercevait pas. Pour lui, le commerce languissait, les temps étaient très durs, les échéances toujours plus difficiles à affronter : c'était tout ce qu'il voyait. Dieu merci, il ne sut jamais qu'il était ruiné et ne connut pas la honte de la faillite, car il mourut au début de 1915, emporté par une mauvaise grippe qui avait dégénéré en pneumonie. Jusqu'à son dernier jour il crut qu'avec une vie de travail, d'économie et d'honnêteté un homme ne peut pas s'égarer. Il dut y avoir de nombreux petits commerçants qui vécurent dans cette conviction, non seulement jusqu'à leur mort après dépôt de bilan, mais qui l'emportèrent bel et bien à l'hospice. Même Lovegrove, le sellier, ne se rendait pas compte qu'avec la venue des autos et des camions il était devenu aussi anachronique que le rhinocéros. Et mère elle-même ne vécut pas assez pour savoir que la vie qu'on lui avait tracée – celle d'une honnête fille d'honnête boutiquier, et d'honnête femme de boutiquier vivant dans la crainte de Dieu sous le règne de la bonne reine Victoria – que cette vie n'aurait plus jamais cours. L'époque était difficile et le commerce n'allait pas fort. Père était préoccupé, et tout ça était « bien contrariant », mais la vie continuait comme à l'accoutumée. Le mode de vie à l'anglaise était à l'abri du changement. Jusqu'à la fin des temps, d'honnêtes femmes élevées dans la crainte de Dieu feraient cuire dans de grands fourneaux à charbon la pâte à crêpe qui accompagne le rôti de bœuf et qu'on appelle *Yorkshire pudding,* porteraient des sous-vêtements de laine et dormiraient sur la plume, feraient en juillet des confitures de prunes et en octobre des conserves au vinaigre, et liraient l'après-midi un illustré familial pendant que les mouches bourdonnent, dans un petit monde douillet de thé fort, de varices et de récits qui finissent bien. Je ne dis pas que mes parents demeurèrent les mêmes jusqu'à la fin. Ils étaient un peu ébranlés, et parfois presque découragés. Mais du moins ils ne vécurent pas assez longtemps pour se rendre compte que tout ce pour quoi ils avaient vécu était bon pour la poubelle. C'était la fin d'une ère, tout se dissolvait dans une sorte d'horrible tourbillon, et eux ne le savaient pas. Ils croyaient vivre dans l'éternité. Comment leur en vouloir ? C'était inscrit dans le climat de l'époque.

Puis vint la fin de juillet, et même à Binfield-le-Bas on comprit qu'il se passait quelque chose. Depuis des jours on vivait dans un état de vague surexcitation et les journaux publiaient des articles de tête interminables. Père les ramenait à la maison pour les lire à mère. Puis tout à coup les affichettes des journaux partout :

ULTIMATUM ALLEMAND
LA FRANCE MOBILISE

Pendant plusieurs jours (quatre, je crois ? Je n'ai pas la mémoire exacte des dates), ce fut une étrange atmosphère suffocante. Les gens se taisaient et attendaient, comme dans le moment qui précède l'orage, comme si l'Angleterre tout entière demeurait en suspens, à l'écoute. Il faisait une chaleur étouffante, je me souviens. À l'épicerie on avait l'impression de ne plus pouvoir travailler, et pourtant tous les voisins qui avaient cinq shillings à dépenser se précipitaient pour faire des provisions de conserves, de farine et de flocons d'avoine. Nous, on suait,

on attendait, à croire qu'on était trop fiévreux pour s'intéresser à la clientèle. Le soir, les gens allaient à la gare et s'arrachaient les journaux du soir apportés par le train de Londres. Puis, une après-midi, un garçon dévala la Grande rue, les bras chargés de journaux, et les gens parurent sur le pas de leurs portes, s'interpellant d'un trottoir à l'autre. Tout le monde criait. « On est en guerre ! On est en guerre ! » Le gars tira une affichette de sa musette et la colla sur le magasin face à l'épicerie Grimmett.

L'ANGLETERRE DÉCLARE
LA GUERRE À L'ALLEMAGNE

Nous nous sommes précipités sur le trottoir, les trois commis, hurlant, applaudissant. Tout le monde hurlait, applaudissait. Oui, applaudissait. Mais le vieux Grimmett, dont le commerce avait pourtant bien profité de la panique des jours précédents, demeurait fidèle à ses principes libéraux. Il n'était pas pour la guerre et déclara que ce serait une sale affaire.

Deux mois plus tard j'étais sous les drapeaux. Sept mois plus tard j'étais en France.

VIII

Je n'ai été blessé qu'à la fin de 1916.

Nous sortions des tranchées, regagnant l'arrière en suivant un bout de route de peut-être un kilomètre et demi, supposé sûr, mais sur lequel les Allemands devaient avoir réglé leur tir quelque temps plus tôt. Sans prévenir, ils ont commencé à nous bombarder – des obus de gros calibre, à charge brisante, mais ils ne tiraient guère qu'un coup par minute. On entendait l'habituel sifflement, suivi d'un boum ! quelque part dans un champ, sur la droite. Je crois que c'est le troisième obus qui fut pour moi. Je sus, dès que je l'entendis siffler, que mon nom était gravé dessus. Mais celui-là ne parlait pas comme les autres obus. Il me disait : « C'est à toi que j'en ai, à toi, salaud, à toi, à TOI ! » – et tout cela en l'espace de peut-être trois secondes. Et au dernier « toi » ce fut l'explosion.

J'eus l'impression d'être balayé par une main gigantesque, une main d'air. Et je m'effondrai dans le fossé, comme explosé moi-même, au beau milieu d'un tas de boîtes de conserve, de branchages, de débris rouillés de fil de fer barbelé, de merde, de douilles et d'autres immondices. Quand ils m'ont tiré de là et décrotté plus ou moins, les autres s'aperçurent que je n'avais pas de blessure grave. J'avais seulement un tas de petits éclats d'obus dans le bas des reins et les mollets. Mais par chance en tombant je m'étais fracturé une côte, ce qui était juste suffisant pour que je sois rapatrié. J'ai passé cet hiver-là dans un camp-hôpital de l'arrière, près d'Eastbourne.

Vous rappelez-vous ce qu'était un camp-hôpital en temps de guerre ? Les longues rangées de huttes dressées tels des clapiers sur ces affreuses collines crayeuses et glaciales – la « côte Sud », disaient les gens – à se demander à quoi peut ressembler la côte Nord, avec ce vent qui souffle en permanence de toutes les directions en même temps. Et des troupeaux de pauvres types en flanelle bleu clair et cravate rouge errant de ci et de là, cherchant à s'abriter du vent, n'y réussissant jamais. De temps à autre les élèves d'une école réputée d'Eastbourne défilaient deux par deux pour offrir aux « Tommies blessés », comme ils disaient, des cigarettes et des bonbons à la menthe. Un gosse dans les huit ans s'approchait d'un groupe de blessés assis sur l'herbe, ouvrait un paquet de Woodbines et tendait solennellement une cigarette à chacun des hommes, tout comme il l'aurait fait avec les singes du zoo. Tous ceux d'entre nous qui se sentaient assez, bien pour ça flânaient sans fin sur les dunes, espérant rencontrer des filles, et il n'y avait jamais assez de filles. Dans le petit bois au-dessous du camp, longtemps avant la tombée de la nuit, il n'y avait pas un arbre qui n'abrite son couple, et parfois deux,

si c'était un gros arbre. De cette époque, je me rappelle surtout les ajoncs contre lesquels j'étais assis, les doigts tellement engourdis que je ne pouvais plus les replier, et aussi le goût de bonbons à la menthe que j'avais dans la bouche. Voilà le genre de souvenir qu'un soldat emporte de la guerre. Mais enfin j'échappais tout de même à la vie du front. Peu de temps avant ma blessure, le colonel m'avait proposé pour devenir officier. À ce moment-là, il leur fallait à toute force des officiers, et tous ceux qui n'étaient pas analphabètes pouvaient être promus. De l'hôpital, j'ai été dépêché à un camp d'instruction près de Colchester.

C'est bien étrange, les effets de la guerre sur les gens. Moins de trois ans plus tôt j'avais été un alerte commis d'épicier, penché sur le comptoir en tablier blanc, disant : « Oui, madame. Certainement, madame. Et avec ça, madame ? » avec devant moi une vie d'épicier et autant envie de devenir officier que d'être anobli par le roi. Et voilà : j'étais là, sous-lieutenant, avec une satanée casquette et un col jaune, tenant plus ou moins mon rang dans une foule d'autres officiers de circonstance, sans parler des autres. Et c'est vraiment à ça que je veux en venir – sans trouver la chose bizarre du tout. Rien n'avait l'air bizarre dans les jours que nous vivions.

On avait l'impression d'être pris en charge par une énorme machine. Vous aviez le sentiment que rien de ce que vous faisiez ne découlait de votre libre arbitre et, en même temps, nulle volonté de résister. Si les gens n'avaient pas un sentiment de ce genre, aucune guerre ne durerait plus de trois mois. Les armées se débanderaient, chacun retournerait à la maison. Pourquoi m'étais-je engagé ? Et pourquoi un million d'autres imbéciles en avaient-ils fait autant ? En partie pour rigoler, pour voir du pays, en partie parce que l'Angleterre est mon pays, que jamais, jamais, les Britanniques ne seront esclaves, etc., etc. Mais tout ça dura combien de temps ? La plupart des gars que je connaissais avaient oublié toutes ces fariboles bien avant de se retrouver en France. Dans les tranchées, les hommes n'étaient pas patriotes, ne vouaient pas le Kaiser aux gémonies, n'en avaient rien à faire de la vaillante petite Belgique et des Allemands à Bruxelles qui violent les bonnes sœurs sur des tables (c'était toujours « sur des tables », comme si ça rendait la chose plus abominable). Mais il ne leur serait jamais venu à l'idée de se tirer des pattes. La machine s'était emparée de vous et pouvait disposer de vous à sa guise. Elle vous soulevait et vous déposait dans des lieux dont vous n'aviez jamais rêvé, et si elle vous avait déposé sur la surface de la Lune ça ne vous aurait pas paru autrement étrange. Le jour où je m'étais engagé, c'en avait été fini de mon ancienne vie. Comme si j'avais rompu toutes les amarres. Je me demande si vous allez le croire, mais de ce jour-là je ne suis retourné qu'une fois à Binfield-le-Bas, et c'était pour les obsèques de mère. La chose paraît incroyable maintenant, mais à l'époque elle avait l'air tout à fait naturel. En partie, je le reconnais, c'était à cause d'Elsie, à qui j'avais cessé d'écrire au bout de deux ou trois mois. Sans nul doute, elle en avait trouvé un autre, mais en tout cas je n'avais pas envie de la rencontrer. Autrement, j'aurais peut-être profité d'une permission pour aller voir mère, qui l'avait très mal pris quand je m'étais engagé, mais qui aurait été fière de

son fils en uniforme.

Père mourut en 1915. J'étais en France à ce moment-là. Je n'exagère pas en disant que sa mort me fait plus de peine maintenant qu'elle ne m'en avait fait à l'époque. À l'époque, je reçus la mauvaise nouvelle sans lui accorder un intérêt particulier, la tête vidée, de cette façon apathique qu'on finit par acquérir en vivant dans une tranchée. Je me rappelle avoir rampé jusqu'à l'entrée de l'abri pour bien lire la lettre, les larmes de maman qui tachaient le papier, mes genoux endoloris et l'odeur de la vase. L'assurance sur la vie de père avait été hypothéquée en grande partie, mais il y avait un peu d'argent à la banque, et ceux de Sarazin allaient racheter le fonds et même verser une petite somme, pour faire bon poids bonne mesure. De toute façon, mère disposait d'un peu plus de deux cents livres, outre le mobilier. Pour le moment, elle allait être hébergée près de Doxley, à quelques kilomètres de Walton, par sa cousine, l'épouse d'un petit propriétaire qui, finalement, ne se sortait pas trop mal de la guerre. C'était seulement « pour le moment ». Tout avait un côté temporaire. Dans l'ancien temps – c'est-à-dire, en fait, il y a seulement un an – ç'aurait été un véritable désastre. Père mort, le magasin vendu, mère survivant avec en tout deux cents livres – vous vous seriez trouvés plongés dans une tragédie en quinze actes, avec épilogue dans la fosse commune. Mais désormais la guerre et cette sensation de ne plus être maître de son propre destin éclipsaient tout. C'est à peine si les gens avaient encore en tête des choses comme la faillite et l'hospice. C'était même le cas de mère qui, Dieu sait, n'avait sur la guerre que des notions vagues. De plus, elle avait déjà un pied dans la tombe, même si ni elle ni moi ne nous en doutions encore.

Elle vint à l'hôpital d'Eastbourne. Il y avait deux ans que je ne l'avais pas revue, et je fus frappé de son changement. Elle avait l'air de s'être fanée et ratatinée. C'était peut-être que moi-même j'avais grandi, j'avais voyagé, de sorte que tout me semblait plus petit, mais sans aucun doute elle avait maigri et elle avait le teint jaune. Elle se mit à parler de façon décousue de la tante Martha (la cousine qui l'hébergeait), des changements survenus à Binfield-le-Bas depuis la guerre, de tous les garçons qui étaient « partis » (elle voulait dire, qui s'étaient engagés), de ses maux d'estomac qui « empiraient », de la tombe de mon pauvre père, et elle me dit qu'il était superbe sur son lit de mort. C'était sa façon de raconter, celle que j'avais entendue des années durant, et pourtant on aurait dit les paroles d'un fantôme. Ça ne me concernait pas. Je l'avais connue en créature somptueuse, en créature protectrice, un peu figure de proue d'un navire, comme je l'ai déjà dit, et un peu poule couveuse, et au bout du compte ce n'était plus qu'une petite femme vieillie en robe noire. Tout se fanait, se flétrissait – changeait. C'est la dernière fois que je la vis en vie. Le télégramme m'annonçant qu'elle était gravement malade m'atteignit au camp d'instruction de Colchester et le jour même je demandai une permission d'une semaine. Mais c'était trop tard. Elle était morte quand j'arrivai à Doxley. Tout le monde avait cru à une dyspepsie alors qu'il s'agissait d'une tumeur, et un refroidissement soudain l'avait emportée. Le docteur essaya de me réconforter en me disant que cette tumeur était « bénéfique », qualificatif qui me

parut bizarre dans la mesure où elle en était morte.

Elle fut inhumée à côté de père, et ce fut ma dernière vision de Binfield-le-Bas. La ville avait beaucoup changé en trois ans. Quelques magasins avaient fermé boutique, d'autres avaient changé de propriétaire. Presque tous mes anciens camarades étaient partis, et certains d'entre eux étaient morts. Sid Lovegrove était mort, tué sur la Somme. Ginger Watson, le garçon de ferme rouquin qui, bien des années avant, avait fait partie de la Main Noire, était mort en Égypte. L'un des deux gars avec qui j'avais travaillé chez Grimmett avait perdu les deux jambes. Le vieux Lovegrove avait fermé sa boutique et vivait de ses petites rentes dans un cottage près de Walton. Grimmett, quant à lui, faisait de bonnes affaires. Il était devenu patriote et faisait partie du comité local qui interrogeait les objecteurs de conscience. Ce qui frappait dans la ville et lui donnait son air morne et abandonné, c'est qu'on n'y voyait pratiquement plus de chevaux. Tous ceux qui valaient encore quelque chose avaient été réquisitionnés de longue date. L'omnibus de la gare était toujours en service, mais la bête qui le tirait n'aurait pas pu mettre une jambe devant l'autre sans le support des brancards. Pendant à peu près une heure avant l'inhumation, j'ai flâné dans la ville, saluant les gens et paradant avec mon uniforme. Heureusement je ne suis pas tombé sur Elsie. Je voyais tout ce qui avait changé, et en même temps je n'en voyais rien. J'avais l'esprit à autre chose, principalement au plaisir d'être vu dans mon uniforme d'officier, avec le brassard de deuil (qui fait un assez bel effet sur le kaki) et mes leggings. Je me souviens nettement que, au bord de la tombe, je pensais toujours à mes leggings. Puis on jeta un peu de terre sur le cercueil et tout d'un coup je pris conscience de ce que cela signifie, avoir sa mère qui repose avec deux mètres de terre par-dessus. Quelque chose en moi se contracta et le nez et les yeux me picotèrent, mais même alors les leggings ne m'étaient pas tout à fait sorties de l'esprit.

N'allez pas croire que je n'avais pas de peine. J'en avais. Je n'étais plus dans les tranchées. Je pouvais être affecté par la mort, mais ce qui m'était parfaitement égal, ce qui m'échappait même tout à fait, c'était la fin de la vie telle que je l'avais connue, la vie autrefois. Après les obsèques, la tante Martha, qui était assez fière d'avoir pour neveu « un vrai officier » et en aurait fait tout un foin si je l'avais laissée faire, retourna à Doxley par le car, et je pris l'omnibus jusqu'à la gare pour attraper le train de Londres et de là gagner Colchester. Nous sommes passés devant le magasin. Personne ne s'y était installé depuis la mort de père. Il était fermé, la vitrine était noire de poussière et on avait décapé au chalumeau l'enseigne « S. Bowling ». Oui, c'était bien là que j'avais vécu mon enfance, puis mon adolescence, que je m'étais traîné à quatre pattes sur le plancher de la cuisine et avais appris l'odeur du sainfoin, que j'avais lu *Donovan l'intrépide*, que j'avais fait mes devoirs d'écolier, malaxé la mie de pain, réparé les crevaisons du vélo et essayé mon premier col montant. Ç'avait été quelque chose d'aussi immuable que les pyramides, et maintenant ce serait bien le diable si j'y remettais un jour les pieds. Père, mère, Joe, les garçons de course, Nailer le vieux terrier, Spot qui lui avait succédé, Jackie le bouvreuil, les chats, les souris du grenier – tous avaient

disparu, ne laissant que poussière. Et ça m'était plus qu'égal. J'étais triste de la mort de ma mère, et même de celle de mon père, mais mon esprit était ailleurs. J'étais pas mal fier d'avoir été vu en fiacre, chose dont je n'avais pas l'habitude, fier de mes leggings et de ma belle tenue d'officier, tellement éloignée de l'accoutrement du vulgaire troupier et je pensais aux autres gens de Colchester, aux soixante livres que mère m'avait laissées et à tout ce qu'on allait faire avec. Et je remerciais le ciel de ne pas être tombé sur Elsie.

À la guerre il arrive aux gens des choses extraordinaires. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire que la façon dont on y trouve la mort, c'est la façon dont celle-ci vous épargne parfois. On aurait dit un flot impétueux vous emportant vers votre dernière heure, et vous abandonnant soudain dans un bras mort, occupé à des tâches invraisemblables et futiles, avec une solde améliorée. Il y avait des bataillons de travailleurs traçant dans le désert des routes ne menant nulle part, des types oubliés dans des îles au milieu de l'océan, avec pour mission de repérer des corsaires allemands coulés depuis déjà des années, des ministères de ci et ça employant des armées de scribes et de dactylos et qui subsistaient longtemps après avoir perdu leur raison d'être, par simple force d'inertie. On fourrait des gens dans des emplois sans objet, et ensuite ils y étaient perdus de vue jusqu'à perpète. C'est ce qui m'arriva, sinon il y a fort à croire que je ne serais plus de ce monde. Mais, à ce point, la suite des épisodes présente un certain intérêt.

Peu de temps après ma nomination au grade de sous-lieutenant, les services de l'intendance firent savoir qu'il leur fallait des officiers. Quand le colonel du camp d'instruction de Rochester apprit que j'avais été dans l'épicerie (je me gardai de préciser que je me tenais derrière le comptoir), il me dit d'en faire état. Ma demande fut transmise, et j'allais partir pour les Midlands, où existait un centre d'entraînement de l'intendance, quand cette fois on demanda un jeune officier ayant des connaissances en épicerie pour servir d'assistant à Sir Joseph Cheam, un grand manitou de l'intendance. Dieu sait pourquoi ils avaient pensé à moi, mais enfin c'était le cas. Depuis, je me suis dit qu'ils avaient dû me confondre avec quelqu'un d'autre. Trois jours plus tard je me présentai au bureau de Sir Joseph et saluai. Je me trouvai en présence d'un homme mince et portant beau, ma foi assez distingué, avec des cheveux grisonnants et un nez important, qui me fit une forte impression. On aurait dit l'archétype de l'officier de carrière bardé de décorations – de fait il ressemblait comme un frère jumeau au digne personnage qui décore la publicité des cigarettes De Reszke – à ceci près que, dans le civil, il régnait sur une société d'alimentation à succursales multiples. Il cessa d'écrire quand j'entrai et me considéra de la tête aux pieds.

Il me demanda si j'étais un « gentleman ».

« Non », lui dis-je, et lui :

« Parfait. Alors on pourra peut-être travailler. »

En moins de trois minutes il m'avait tiré les vers du nez – non, je n'avais aucune expérience du secrétariat, je ne savais pas la sténo, la dactylo non plus, et

j'avais travaillé dans une épicerie pour vingt-huit shillings par semaine. Finalement, il déclara que je ferais l'affaire. Il y avait bien trop de « gentlemen » dans cette fichue armée : tout ce qu'il cherchait c'était quelqu'un qui puisse compter jusqu'à dix. Cet homme me plaisait assez et je me réjouissais déjà d'avoir à travailler avec lui, mais juste à ce moment intervinrent les forces mystérieuses qui semblaient régir la guerre. Il se constituait une force de défense de la côte occidentale, ou du moins il était question de la constituer, ainsi que de créer des dépôts de vivres et autres sur différents points du littoral. On avait confié à Sir Joseph la responsabilité de ces dépôts pour le sud-ouest de l'Angleterre. Le lendemain du jour où j'étais entré à son service, il m'envoya inspecter les approvisionnements d'un certain Dépôt des Douze Milles, au nord des côtes de Cornouailles. À vrai dire, ma mission était de savoir si le dépôt existait réellement. Personne n'avait l'air de savoir ce qu'il en était. Une fois sur place, je découvris qu'il se composait en tout et pour tout de onze boîtes de singe, mais aussitôt me parvint un télégramme du ministère de la Guerre m'intimant de veiller sur ce dépôt jusqu'à nouvel avis. Je câblai aussitôt qu'aucun dépôt n'avait été constitué. Trop tard. Le lendemain je reçus une lettre officielle m'informant que j'étais nommé officier chargé de veiller sur le Dépôt des Douze Milles. Et, à vrai dire, l'histoire s'achève ici. Jusqu'à la fin de la guerre, je devais rester l'officier commandant le Dépôt des Douze Milles.

Dieu sait de quoi il s'agissait ! N'allez pas me demander ce qu'était la force de défense de la côte occidentale ou ce qu'elle était censée être. Même à l'époque personne n'était au courant. De toute façon, elle n'existait pas. L'idée passablement floue en était vraisemblablement venue à quelqu'un à la suite de rumeurs concernant une invasion allemande par l'Irlande, et les dépôts de vivres installés le long de la côte étaient également imaginaires. Tout le projet avait vécu trois jours durant, à la façon d'une bulle, puis avait été oublié, et moi avec lui. Mes onze boîtes de singe avaient dû être abandonnées là par des officiers venus accomplir quelque autre mission mystérieuse. Ils avaient aussi laissé derrière eux un vieux soldat très sourd, un nommé Lidgebird. Ce qu'il faisait là, je ne l'ai jamais su. Je me demande si vous croirez que je suis resté à garder onze boîtes de bœuf en conserve de juillet 1917 au début 1919 ? Probablement pas, et pourtant c'est la vérité. Et à l'époque on n'aurait rien trouvé là de bien extraordinaire. À partir de 1918, on avait tout simplement perdu l'habitude du cours normal des choses.

Une fois par mois, on m'adressait un énorme questionnaire sur lequel j'avais à porter le nombre et l'état d'entretien des pelles-bêches, rouleaux de fil de fer barbelé, couvertures, bâches de campement imperméables, trousses de premier secours, feuilles de tôle ondulée, ainsi que des boîtes de confitures de prunes et de pommes confiées à ma garde. J'inscrivais « néant » sous chaque rubrique de cet état et retournais le questionnaire. Il n'arriva jamais rien. À Londres, il faut croire que quelqu'un classait tranquillement les questionnaires, en expédiait d'autres qu'il classait à leur tour, et ainsi de suite. Les choses se passaient de cette façon-là. Les mystérieux manitous qui avaient la responsabilité de la guerre avaient oublié

mon existence. Je ne leur ai pas rafraîchi la mémoire. J'avais échoué dans un bras mort qui ne menait nulle part et, mon patriotisme ayant perdu de son élan après deux années en France, je ne tenais pas à sortir de là.

Sur cette partie désolée de la côte on ne voyait âme qui vive, à l'exception de quelques paysans qui savaient à peine qu'on était en guerre. À quatre cents mètres à peu près, au pied d'une petite colline, le grondement de la mer venait mourir sur la grève immense. Il pleuvait pendant neuf mois de l'année, et pendant les trois autres le vent de l'Atlantique soufflait en tempête. Il n'y avait rien sur les lieux, à part moi, le soldat Lidgebird, deux baraquements militaires – celui où je logeais, de deux pièces, assez convenable – et les onze boîtes de singe. Lidgebird était un vieux type renfrogné, dont je n'ai jamais pu tirer grand-chose, sinon qu'il était maraîcher dans le civil. Le naturel revient toujours au galop : déjà avant mon arrivée il s'était mis à planter des pommes de terre autour d'un des baraquements, et à l'automne il se remit au boulot jusqu'à mettre en valeur près d'un demi-hectare. Au début 1918, il entreprit d'élever des poules, et à la fin de l'été leur nombre s'était considérablement accru. Vers la fin de l'année, il ramena un cochon de Dieu sait où. Je ne pense pas qu'il lui soit venu à l'esprit de se demander ce que diable nous faisions là, ni ce qu'il en était de la force de défense de la côte occidentale, ni même si elle existait vraiment. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il est toujours sur les lieux, à élever des cochons et cultiver des pommes de terre. Je l'espère pour lui et lui fais tous mes vœux.

Quant à moi, je m'étais mis à lire à plein temps, chose dont jusque-là je n'avais jamais eu le loisir.

Les officiers qui s'étaient trouvés là avant moi avaient abandonné quelques livres – pour la plupart des âneries dans des éditions bon marché, écrites par des gens comme Ian Hay, Sapper ou Craig Kennedy. Mais à un moment ou à un autre, quelqu'un avait occupé les lieux, qui savait quels livres méritent d'être lus et quels livres ne le méritent pas. C'est le genre de choses que j'ignorais complètement à l'époque. Les seuls livres que je lisais de moi-même étaient des romans policiers, avec de loin en loin un récit « épicé ». Dieu sait que même aujourd'hui je ne pose pas à l'intellectuel, mais à ce moment-là si l'on m'avait demandé le titre d'un « bon » livre j'aurais répondu, par exemple, *Sésame et les lys* (en souvenir du pasteur). De toute façon, un « bon » livre était un livre qu'on n'avait aucune envie de lire. Mais voilà, j'avais une sinécure qui me laissait libre de tout mon temps, avec la mer qui mugissait sur la plage et la pluie qui ruisselait sur les carreaux – et face à moi une rangée de livres disposés sur une étagère. Je me mis à les lire dans l'ordre où ils se trouvaient, du premier au dernier, sans plus de discernement, au début tout au moins, qu'un cochon qui se fraie un chemin à travers un tas d'ordures.

Parmi eux, il s'en trouvait trois ou quatre différents des autres. Mais n'allez pas vous imaginer que j'avais découvert Marcel Proust ou Henry James ou un autre auteur de la sorte ! Je ne les aurais pas lus, même s'ils s'étaient trouvés là. Les

livres dont je parle n'étaient pas pour intellectuels. Seulement il arrive que de temps en temps on tombe sur un livre qui correspond à l'état mental du lecteur, au point qu'il a l'air d'avoir été écrit exprès pour lui. C'est ce qui m'est arrivé avec *L'Histoire de M^r^ Polly,* de H.G. Wells, dans une édition bon marché qui tombait en lambeaux. Je me demande si vous pouvez vous représenter l'effet que fit sur moi, fils de boutiquier d'une petite ville, ce récit des apprentissages d'un jeune homme ? Il y eut aussi *L'Impasse* de Compton Mackenzie, qui avait fait scandale quelques années plus tôt au point qu'on en avait même entendu parler à Binfield. Et aussi *Une Victoire* de Joseph Conrad, dont certains passages m'ont assommé. Mais ce sont des livres qui donnent à penser. Et il y avait encore un vieux numéro d'une revue à couverture bleue où se trouvait une nouvelle de D.H. Lawrence. J'en ai oublié le titre. Il s'agissait d'un conscrit de l'armée allemande qui précipite son adjudant du haut d'un fortin, puis met les voiles et finit par être arrêté dans la chambre de sa petite amie. Ce récit me laissa perplexe. Je ne voyais pas très bien où l'auteur avait voulu en venir, mais, en même temps, ça me donnait envie de lire d'autres histoires du même genre…

Toujours est-il que plusieurs mois durant je fus pris d'une fringale de lecture. C'était la première fois que je m'y mettais vraiment depuis *Donovan l'intrépide*. Au début, je ne savais pas comment on fait pour se procurer des livres. Je croyais que la seule façon, c'était de les acheter. Voilà qui est intéressant, si l'on y réfléchit, car on voit la le fossé que peut creuser l'éducation. Je me dis que les enfants de la classe moyenne, ceux qui sont nés dans les familles dont le revenu tourne autour de cinq cents livres par an, apprennent au berceau l'existence de clubs tels que le *Times Book Club*. Un peu plus tard, je m'avisai de l'existence des bibliothèques de prêt et je pris un abonnement à *Mudie's* et un autre à une bibliothèque de Bristol. Et que n'ai-je pas lu au cours de l'année suivante. Wells, Conrad, Kipling, Galsworthy, Barry Pain, W.W. Jacobs, Pett Ridge, Oliver Onions, Compton Mackenzie, H. Seton Merriman, Maurice Baring, Stephen McKenna, May Sinclair, Arnold Bennett, Anthony Hope, Elinor Glyn, O. Henry, Stephen Leacock, et même Silas Hocking et Jean Stratton Porter. Combien d'auteurs de cette liste vous sont connus, ça je me le demande. La moitié des livres dont on faisait cas à l'époque sont oubliés aujourd'hui. Mais, dans les premiers temps je les avalais aussi voracement qu'une baleine un banc de crevettes. Tout simplement, je m'en délectais. Après un certain temps, je me fis plus exigeant et commençai à distinguer entre la camelote et le reste. Je me procurai *Amants et fils* de Lawrence, qui me plut à moitié, mais *Dorian Gray,* d'Oscar Wilde, me combla, ainsi que les *Nouvelles Mille et Une Nuits* de Stevenson. C'est Wells qui de tous m'a le plus marqué. J'ai pris un certain plaisir à lire *Esther Waters* de George Moore, et me lançai dans les romans de Thomas Hardy, pour les abandonner chaque fois à mi-chemin. Je me suis même mis à Ibsen, qui me laissa sur la vague impression que la Norvège est un pays où il pleut toujours.

Tout ça est drôle, à vrai dire. Même à l'époque ça me faisait drôle, de me trouver dans la peau d'un sous-lieutenant, à peu près débarrassé de toute trace

d'accent cockney, capable de faire la différence entre Arnold Bennett et Elinor Glyn – moi qui, quatre années plus tôt, découpais le fromage derrière un comptoir, en espérant m'établir un jour. Tout compte fait, je dois m'avouer que si la guerre m'a fait du mal, elle m'a fait du bien aussi. En tout cas, cette année passée à lire des romans est la seule éducation, au sens d'apprendre dans les livres, que j'aie jamais reçue. Ça m'a, d'une certaine façon, changé. Ça m'a donné un certain tour d'esprit, une aptitude à me poser des questions qui n'aurait pas été la mienne si j'avais vécu ma vie de façon normale et sensée. Mais – et je me demande si cela vous pouvez le comprendre – ce qui m'a vraiment transformé, ce qui m'a laissé une empreinte, ce n'est pas tant d'avoir lu des livres, c'est l'insanité incroyable de la vie que je menais à ce moment-là.

C'était abominable de bêtise, vraiment, cette vie en 1918. Je me tenais là, assis à côté d'un poêle, dans un baraquement de l'armée, à lire des romans, pendant qu'en France, à quelques centaines de kilomètres, les canons tonnaient, et que des tas de jeunots affolés étaient précipités vers les tirs de barrage, comme autant de boulets alimentant la fournaise. Et j'étais parmi les planqués. Là-haut, on m'avait oublié, et je me tenais douillettement dans mon trou, à toucher ma solde pour un emploi imaginaire. Parfois, pris de panique, je me disais qu'on allait se souvenir de moi et me tirer de mon trou. Mais non. Les formulaires officiels sur papier gris et rêche me parvenaient chaque mois, je les remplissais et les retournais, et d'autres arrivaient, que je remplissais et retournais, et ça continuait comme ça. La chose avait autant de sens que dans le rêve d'un fou. Ça et les livres que je lisais me laissait dans un état de scepticisme proche de l'écœurement.

Je n'étais pas le seul. Pendant cette guerre, il y avait des tas de gens dont on ne savait pas quoi faire, oubliés dans des coins bizarres. À ce moment là, des millions de gens, à la lettre, s'enlisaient dans des bras morts. Des armées entières croupissaient sur des fronts dont les gens avaient oublié jusqu'au nom. Il existait des administrations ministérielles gigantesques avec des hordes d'employés et de dactylos, payés deux livres par semaine et plus pour amonceler des piles de papier. Personne ne croyait plus aux « atrocités allemandes » à la « vaillante petite Belgique », etc. Les soldats trouvaient que les Allemands étaient somme toute des braves types et vomissaient les Français à l'égal du poison. Tout officier subalterne voyait dans l'état-major un ramassis d'arriérés mentaux. Une vague de désabusement déferlait sur l'Angleterre, gagnant jusqu'au Dépôt des Douze Milles. Il serait exagéré de dire que la guerre transforma les gens en intellectuels, mais à l'époque elle les transforma bel et bien en nihilistes. Des types qui normalement auraient passé leur vie avec autant de propension au raisonnement qu'un pudding farineux devenaient bolcheviques, à cause de la guerre. Où en serais-je aujourd'hui si elle n'avait pas eu lieu ? Je n'en sais rien, mais je ne serais pas le même. Quand la guerre ne vous tuait pas, elle ne pouvait que vous donner à réfléchir. Après ce gâchis innommable, il n'était plus possible de voir dans la société quelque chose d'immuable et d'éternel – comme les pyramides. On savait que ce n'était qu'un foutoir.

IX

La guerre m'avait brusquement arraché à l'ancienne vie, mais dans la période étrange qui suivit j'en vins à en oublier à peu près tout.

Je sais qu'on n'oublie jamais rien, en un sens. On se souvient de la pelure d'orange vue trente ans plus tôt dans le ruisseau, et de l'affiche en couleurs de Torquay aperçue un jour dans une salle d'attente de gare. Et, en un sens, je me souvenais de l'ancienne vie à Binfield-le-Bas. Je me souvenais de ma canne à pêche et de la senteur du sainfoin, de ma mère derrière la théière brune, de Jackie le bouvreuil et de l'abreuvoir de la place du marché. Mais rien de tout cela ne vivait plus en moi. C'était loin, très loin, fini et bien fini. Il ne me serait jamais venu à l'esprit qu'un jour je pourrais avoir envie de le retrouver.

Curieuse époque que ces années qui suivirent la guerre, plus curieuse presque que la guerre elle-même, bien que les gens n'en aient pas gardé une impression aussi forte. D'une façon assez différente, le sentiment de désabusement était plus fort que jamais. Des millions d'hommes étaient soudain rejetés de l'armée et découvraient que le pays pour lequel ils avaient combattu n'avait plus besoin d'eux. Lloyd George et sa bande se chargeaient de mettre les choses au point pour ceux qui auraient encore gardé quelque illusion. Des groupes d'anciens combattants défilaient sébile à la main, des femmes masquées chantaient dans les rues, des types en tunique d'officier tournaient la manivelle d'un orgue de Barbarie. Tout le monde en Angleterre cherchait désespérément un travail, y compris moi-même. Mais je m'en tirai mieux que la plupart. Je touchai une petite indemnité pour blessure reçue au combat, et en l'additionnant à l'argent que j'avais mis de côté pendant la dernière année de la guerre (n'ayant guère eu l'occasion de le dépenser), je quittai l'armée avec trois cent cinquante livres, un vrai petit magot. Il me semble assez intéressant de vous dire ce que fut ma réaction. J'avais de quoi réaliser mon rêve, le rêve auquel toute mon éducation m'avait préparé : ouvrir un magasin à moi. À condition d'y mettre le temps et de garder les yeux ouverts, on pouvait trouver, pour trois cent cinquante livres, pas mal de petits fonds de commerce bien placés. Et pourtant, si vous voulez bien m'en croire, l'idée ne m'en est jamais venue. Non seulement je ne fis aucun effort dans ce sens, mais ce ne fut que des années plus tard – en fait, vers 1925 – qu'il me vint à l'esprit que j'aurais pu choisir cette voie. En réalité, la perspective du petit commerce m'était devenue tout à fait étrangère. Voilà ce que l'armée fait de vous. Vous devenez un pseudo-gentleman avec, ancrée dans la tête, l'idée qu'un peu d'argent vous tombera bien dans l'escarcelle, de façon ou d'autre. Si vous m'aviez suggéré, à ce moment-là, en 1919, de m'établir à mon compte – et

d'ouvrir, disons, une épicerie-tabac, ou un bazar dans un coin perdu – je vous aurais ri au nez. J'avais eu du galon, et donc je devais m'élever dans la société. En même temps, je ne vivais pas dans l'illusion, assez répandue parmi les officiers démobilisés, que j'allais passer le reste de ma vie à me tourner les pouces devant un bon petit verre de gin. Je savais qu'il me fallait trouver du travail. Et ce travail, bien entendu, serait « dans les affaires » – dans quel genre d'affaires, ça je n'en savais encore rien, mais ce serait un travail qui me donnerait de l'importance, où j'aurais une voiture et un téléphone, et si possible une secrétaire avec une permanente. Vers la fin de la guerre, nous étions nombreux à nourrir des rêves de ce genre. Celui qui avait été commis de magasin se voyait en voyageur de commerce, et le voyageur de commerce à la tête d'une entreprise. Que voulez-vous, l'armée était passée par là – on y avait gagné des épaulettes, un carnet de chèques, et l'habitude d'appeler dîner le repas du soir. L'idée s'était répandue – aussi bien chez les simples soldats que chez les officiers – qu'une fois de retour dans le civil, il y aurait du travail à la pelle, des boulots qui rapporteraient autant que notre solde. Bien sûr, si de telles idées ne prenaient pas corps, il n'y aurait jamais de guerre.

Ma foi, tout boulot de ce type me fut refusé. Personne, apparemment, ne brûlait d'envie de m'offrir deux mille livres par an pour m'asseoir dans un bureau meublé ultra-chic, dictant des lettres à une blonde platinée. Je faisais la même découverte que les trois-quarts des types qui avaient été officiers pendant la guerre – à savoir qu'à ce moment-là nous étions plus riches que nous ne le serions jamais par la suite. De l'état de « gentlemen », officiers de par le roi, nous étions précipités dans la situation de zèbres dont personne n'a rien à faire. Je retombai vite, de l'ambition de toucher deux mille livres par an, à l'espoir de me faire trois à quatre livres par semaine. Mais même les emplois à trois ou quatre livres par semaine n'avaient pas l'air d'exister. À croire qu'ils avaient déjà été attribués, soit à des hommes qui, lors de la mobilisation, étaient déjà trop vieux pour combattre, soit à des jeunes à qui il manquait quelques mois pour être incorporables. Pour les pauvres crétins nés entre 1890 et 1910, c'était peau de bique. Et cependant il ne me vint jamais à l'idée de retourner dans l'épicerie. J'aurais certainement pu trouver un emploi de commis d'épicier : le vieux Grimmett, s'il était toujours en vie et dans les affaires (j'ignorais ce qu'il en était puisque j'avais perdu le contact avec Binfield-le-Bas), m'aurait donné de bonnes références. Mais j'étais passé dans un autre monde. Même si je ne m'étais pas fait une plus haute idée de ma place dans la société, je n'aurais jamais imaginé, après ce que j'avais vu et appris, de retourner derrière le comptoir et de mener une bonne petite vie tranquille. J'avais envie de voyager, envie de toucher le paquet. Voyageur de commerce, voilà le genre de travail qui me convenait, le travail pour lequel j'étais taillé.

Mais il n'y avait pas de boulot pour les voyageurs de commerce – pas de boulot à fixe garanti. Ce qu'il y avait, c'était du travail à la commission. Cette arnaque commençait juste à démarrer sur grande échelle. La méthode est d'une admirable simplicité. Vous développez vos ventes et faites connaître vos produits sans courir

aucun risque. Et quand les temps sont durs, cette pratique resurgit régulièrement. On vous monte le coup en vous laissant entendre que dans les trois mois il y aura peut-être pour vous un boulot salarié, et quand vous déclarez forfait il se trouve toujours un pauvre diable pour vous remplacer. Bien entendu, je trouvai rapidement un travail à la commission – j'en eus, en fait, plusieurs à la suite. Dieu merci, je ne suis pas tombé jusqu'aux aspirateurs et aux dictionnaires. Mais j'ai été représentant en coutellerie, savon en poudre, tire-bouchons brevetés, ouvre-boîtes et autres accessoires ménagers, et finalement en articles de bureau – trombones, papier carbone, rubans de machine à écrire, etc. Je ne m'en tirais pas si mal. J'ai le tempérament et j'ai la manière. Mais je ne serais jamais parvenu à gagner ma vie convenablement. C'est impossible, dans des boulots pareils – et, bien entendu, vos employeurs le savent.

Ça a duré en tout un peu plus d'un an. Drôle d'époque. Voyages à travers le pays, endroits sans nom, faubourgs de villes des Midlands dont en une centaine de vies on n'entendrait jamais parler. Sinistres bed-and-breakfast, où les draps sentent l'eau de vaisselle et où le jaune de l'œuf sur le plat est plus pâle qu'un citron. Et les autres pauvres diables de voyageurs de commerce qu'on croise et recroise sans cesse. Pères de famille d'un certain âge en gibus et pardessus mité sincèrement persuadés qu'un jour ou l'autre ça s'arrangera et qu'ils parviendront un jour à se faire dans les cinq livres par semaine. Et le porte-à-porte, et les discussions avec les boutiquiers qui ne veulent pas vous écouter – et si un client se présente on se tient à l'écart en se faisant tout petit. N'allez pas croire que moi, ça m'affectait tellement, mais d'autres étaient au supplice avec ce genre de vie. Ceux qui ne peuvent pas entrer dans un magasin et montrer leurs échantillons sans se dire qu'ils partent au casse-pipe. Mais je ne suis pas comme ça. Je suis de ceux à qui on ne la fait pas, j'arrive à persuader les gens d'acheter des choses dont ils n'ont aucun besoin, et même s'ils me claquent la porte au nez, ça ne me dérange pas. Vendre à la commission, c'est finalement ce qui me plaît, du moment que ça me rapporte à peu près de quoi vivre. Je ne sais pas si j'ai appris beaucoup au cours de cette année-là, mais j'ai désappris bien des choses, à commencer par les bêtises de la vie militaire. Et les idées que je m'étais faites à lire des romans pendant mon temps d'oisiveté passaient à l'arrière-plan. Je ne crois pas avoir lu un seul livre, à part des romans policiers, pendant que je courais les routes. Fini de jouer les intellectuels. J'étais aux prises avec les réalités de la vie moderne. Et quelles sont ces réalités ? Avant tout un perpétuel et frénétique besoin de vendre. Pour la plupart des gens, il s'agit de se vendre eux-mêmes – autrement dit, de trouver un emploi et de le garder. Je me dis qu'il n'a pas dû s'écouler un seul mois depuis la guerre, dans n'importe quel métier qui vous vienne à l'idée, où il n'y ait pas eu plus d'hommes que de boulots. C'est comme de se trouver à bord d'un navire qui coule avec dix-neuf survivants et quatorze bouées de sauvetage. Mais y a-t-il là quelque chose de particulièrement neuf, me demanderez-vous ? Est-ce que ça a quelque chose à voir avec la guerre ? Ma foi, on le dirait bien. Ce sentiment que vous avez d'être perpétuellement à lutter et à jouer des coudes, et de ne jamais arriver à rien sans que ce soit au détriment d'un autre – et

réciproquement qu'il y a toujours quelqu'un d'autre qui en a après votre emploi –, que le mois suivant ou celui d'après, on s'apercevra qu'il y a du personnel en surnombre et on vous montrera la porte – cela, je suis prêt à en jurer, n'existait pas dans la vie d'avant-guerre.

Mais en attendant, je ne m'en tirais pas trop mal. Je gagnais un peu et j'avais toujours un bon petit matelas à la banque, près de deux cents livres. Je n'avais donc pas peur de l'avenir. Je savais que tôt ou tard je trouverais un emploi stable. Et, ma foi, après cette année-là, un coup de chance fit que j'en trouvai un. Je dis un coup de chance, mais en fait j'étais convaincu que je retomberais un jour sur mes pieds. Je ne suis pas du genre crève-la-faim. Je ne me vois pas plus finir à l'hospice qu'à la Chambre des Lords. Je suis dans la moyenne des gens, de ces gens qu'une sorte de loi de la nature fait graviter autour des cinq livres par semaine. Aussi longtemps qu'il y aura des emplois, je suis prêt à parier que je m'en procurerai un.

L'événement se produisit alors que je proposais mes trombones et rubans de machine à écrire. Je venais de m'introduire subrepticement dans un vaste immeuble de bureaux de Fleet Street – « interdit aux démarcheurs » évidemment, mais j'étais entré d'un air si naturel que le liftier avait pris ma sacoche d'échantillons pour un simple attaché-case. J'arpentais un couloir, à la recherche des bureaux d'une firme de dentifrice dont on m'avait parlé, quand je vis un gros bonnet avancer en sens contraire. Je sus tout de suite qu'il s'agissait d'un gros bonnet. Vous savez ce qu'il en est de ces grands hommes d'affaires, ils ont l'air de prendre plus de place et de déplacer plus d'air que le commun des mortels, et ils diffusent tout autour d'eux des ondes d'opulence. Quand il fut presque à ma hauteur, je réalisai qu'il s'agissait de Sir Joseph Cheam. Il était en civil, bien sûr, mais je n'eus aucun mal à le reconnaître. Je suppose qu'il était là pour une quelconque réunion d'affaires. Il était escorté de deux assistants ou secrétaires ou je ne sais pas quoi, appelez ça comme vous voudrez. Je ne peux pas dire qu'ils lui tenaient la traîne : il n'avait pas de traîne. Mais c'est l'impression qu'ils donnaient. Je m'écartai sur-le-champ. Mais curieusement il me reconnut, bien que ne m'ayant pas vu depuis plusieurs années. À ma surprise, il s'arrêta et m'adressa la parole.

« Salut, vous ! Je vous ai déjà vu quelque part. Rappelez-moi votre nom. Je l'ai sur le bout de la langue.

— Bowling, Monsieur. J'étais dans l'auxiliaire.

— Ah, oui. Le garçon qui disait qu'il n'était pas un "gentleman". Que faites-vous donc par ici ? »

J'aurais pu lui dire que je vendais des carbones pour machines à écrire et les choses en seraient peut-être restées là. Mais soudain il me vint une inspiration, ainsi qu'il arrive parfois – avec le sentiment que je pourrais peut-être tirer quelque chose de cette rencontre si je savais m'y prendre. Et je lui dis :

« Ma foi, Monsieur, en fait je cherche un travail.

— Un travail, hein ? Pas si facile, par les temps qui courent. »

Il me contempla de haut en bas, quelques instants. Les deux porte-traîne se tenaient à distance respectueuse. Je le voyais avec ses traits vieillis et assez distingués, les sourcils gris et broussailleux, le nez intelligent, en train de me dévisager – et subitement je compris qu'il avait décidé de m'aider. C'est drôle le pouvoir de ces hommes riches. Il allait me croiser sans se retourner, auréolé de sa gloire et suivi de ses sous-fifres – et, tout d'un coup, il s'était tourné vers moi, comme un empereur qui, par caprice, décide de jeter une pièce à un mendiant.

« Ainsi vous cherchez du travail. Qu'est-ce que vous savez faire ? »

De nouveau une inspiration. Inutile, avec un type comme lui, de chercher à gonfler ses mérites. S'en tenir à la vérité. Je dis :

« Rien, Monsieur. Mais je voudrais être voyageur de commerce.

— Voyageur de commerce ? Hum ! Je ne suis pas sûr d'avoir quelque chose pour vous en ce moment. Voyons voir. »

Il pinça les lèvres. Pendant un long moment, peut-être une demi-minute, il eut l'air de réfléchir profondément. C'était curieux. Même sur le moment je me rendis compte que c'était curieux. Ce vieux type important, qui valait probablement au moins un demi-million de livres, était bel et bien en train de se pencher sur mon cas. Je l'avais détourné de sa route, il avait perdu au moins trois minutes de son temps, et tout ça à cause d'une parole que j'avais proférée par hasard quelques années plus tôt. Je lui étais resté en mémoire, et à cause de cela il voulait bien se donner un peu de mal pour m'aider à trouver du boulot. Je ne doute pas que le même jour il ait mis une vingtaine d'employés à la porte. Il finit par dire :

« Qu'est-ce que vous diriez de travailler dans les assurances ? Il y a toujours de quoi faire, là-dedans, vous savez. Les gens ont besoin d'être assurés comme ils ont besoin de manger. »

Naturellement je sautai sur l'idée d'entrer dans les assurances. Sir Joseph « s'intéressait » à la Salamandre Volante. Dieu sait à combien de sociétés il « s'intéressait ». L'un des sous-fifres s'était précipité avec un bloc de papier, et là, sur-le-champ, Sir Joseph sortit son stylo en or de la poche de son gilet et griffonna un mot à l'intention de quelque personnage haut placé de la Salamandre Volante. Je le remerciai, il reprit son chemin, moi le mien, et depuis nous ne nous sommes jamais revus.

J'eus cet emploi, et, comme je l'ai dit déjà, c'est lui qui m'a eu. Cela fait maintenant près de dix-huit ans que je travaille pour la Salamandre Volante. J'ai débuté dans les bureaux, mais maintenant je suis ce qu'on appelle un inspecteur, ou, quand on tient à faire impression, un représentant de la direction. Deux jours par semaine, je travaille au siège et le reste de la semaine je reprends la route : m'entretenant avec les clients dont les noms nous ont été communiqués par les

agents locaux, procédant à des estimations de fonds de commerce, etc., et de temps à autre faisant des affaires à mon compte. Je gagne dans les sept livres par semaine. Et, à bien dire, ici s'achève mon histoire.

À revoir mon passé, je me rends compte que ma vie active, si j'en ai jamais eu une, a pris fin à l'âge de seize ans. Tout ce qui a vraiment compté dans ma vie a eu lieu avant mes seize ans. À vrai dire, il se produisit tout de même certaines choses – la guerre, par exemple – entre cette époque et le moment où je trouvai un emploi à la Salamandre Volante. Après… enfin, on dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire, et ce doit être aussi le cas pour ceux qui travaillent dans les bureaux d'une compagnie d'assurances. De ce jour-là, il n'y eut rien dans ma vie qui mérite d'être appelé un événement, si ce n'est qu'à peu près deux ans et demi plus tard, au début 1923, je me suis marié.

X

J'avais pris pension à Ealing. Les années passaient, ou se traînaient. Binfield-le-Bas m'était à peu près complètement sorti de l'esprit. J'étais le type même de l'employé qui saute dans le train de 8 heures 15 et lorgne la place du voisin. J'étais assez bien vu à la boîte, et plutôt satisfait de ma condition. J'étais en proie, plus ou moins, à la griserie de l'arrivisme de ces années. Vous vous rappelez ce qui se disait ? Du cran et du punch ! Aller de l'avant ou vider les lieux ! Il y a de la place au sommet. Le mérite est toujours récompensé. Et ce qui se disait dans les annonces et la publicité ? Le zèbre à qui le patron donne une bonne tape sur l'épaule, d'encouragement. Le cadre au menton impérieux à qui le fric ne fait pas peur, et qui attribue son succès aux cours par correspondance. C'est étrange comme tous nous avalions ces bobards – même les types qui, comme moi, n'étaient pas dans la course. N'étant ni dévoré d'ambition ni réduit à tirer le diable par la queue, j'étais par nature incapable de me situer dans cette affaire. Mais c'était l'esprit du temps. Avancez ! Réussissez ! Si vous voyez un homme terrassé, sautez-lui dessus, qu'il ne se relève pas ! Naturellement, ces choses se passaient au début des années vingt, certains effets de la guerre s'étaient effacés, et la crise n'était pas encore là pour pulvériser tout ce fatras.

J'étais abonné à la bibliothèque Boots pour l'ensemble des livres, je fréquentais les soirées dansantes à une demi-couronne et j'appartenais au club de tennis local. Vous connaissez les clubs de tennis de ces faubourgs semi-résidentiels – leurs petits pavillons de bois, leurs grillages montants, et ces jeunes gens en flanelle blanche de confection qui caracolent en clamant : « Quarante-quinze ! » ou « Égalité ! », d'une voix qui imite à peu près l'accent du gratin. J'avais appris à jouer au tennis, je ne dansais pas mal et avec les femmes je n'avais pas trop à me plaindre. À l'approche de la trentaine, j'avais assez bonne tournure, avec mon teint coloré et mes cheveux blond pâle – et à ce moment-là c'était encore un atout d'avoir fait la guerre. Je n'ai jamais réussi, ni alors ni plus tard, à ressembler à un « gentleman », mais d'un autre côté vous ne m'auriez probablement pas pris pour le fils d'un boutiquier de la campagne. Je pouvais tenir mon rang dans la société assez composite d'Ealing où la classe des employés de bureau côtoie celle des professions libérales. C'est au club de tennis que j'ai rencontré Hilda pour la première fois.

À l'époque, Hilda avait vingt-quatre ans. C'était une jeune fille petite et mince, plutôt timide, avec des cheveux noirs et des gestes gracieux. En voyant ses yeux immenses, on pensait tout de suite à un lièvre. Elle était de ces gens qui ne disent jamais grand-chose et, restant en marge de la conversation, donnent l'impression

qu'ils écoutent. Ouvrait-elle la bouche, c'était en général pour dire : « Oh oui, je trouve aussi », en écho à celui qui avait parlé le dernier. Au tennis, elle sautillait agréablement, et ne jouait pas mal d'ailleurs, mais avec un air enfantin et démuni. De son nom de famille, elle s'appelait Vincent.

Si vous êtes marié, il y a certainement des moments où vous vous êtes demandé : « Mais bon sang, qu'est-ce qui m'a pris ? » et Dieu m'est témoin que c'est une question que je me suis bien souvent posée à propos d'Hilda. Une fois de plus, à revoir ces quinze dernières années, je me redemande *pourquoi* je l'ai épousée.

En partie, bien entendu, parce qu'elle était jeune, et à sa façon très jolie. À part cela, je peux seulement dire qu'en raison d'origines tout à fait différentes des miennes il m'était très difficile de vraiment me faire une idée d'elle. Il me fallait l'épouser d'abord pour savoir ce qu'il en était, tandis que si j'avais épousé Elsie Waters, par exemple, j'aurais su d'emblée à quoi m'en tenir. Hilda appartenait à un milieu que je ne connaissais que par ouï-dire, celui des classes libérales désargentées. Depuis des générations, les siens avaient été dans l'armée ou la marine, dans le clergé ou dans l'administration en Inde. Ils n'avaient jamais eu d'argent, mais d'un autre côté ils n'avaient jamais exercé aucune activité qui ressemble à l'idée que je me fais du travail. Vous aurez beau dire, l'attrait du snobisme joue dans un cas pareil, si vous appartenez comme moi à la classe des boutiquiers élevés dans la crainte de Dieu, observant le rite de la basse Église anglicane et du thé à six heures tenant lieu de dîner. Ces choses-là me laisseraient froid aujourd'hui, mais alors elles me faisaient une certaine impression. Je ne veux pas dire que j'ai épousé Hilda parce qu'elle appartenait à une classe que j'avais servie dans le temps de l'autre côté du comptoir, avec l'intention de m'élever dans l'échelle sociale. C'est simplement que, ne pouvant la comprendre, je m'étais toqué d'elle. Et une chose qui m'avait entièrement échappé, c'est que les filles impécunieuses des classes moyennes sont prêtes au mariage avec n'importe qui porte pantalon, simplement pour quitter la famille.

Hilda ne tarda pas à me présenter à sa famille. J'avais jusque-là ignoré l'existence à Ealing d'une importante colonie d'Anglais des Indes. Vous parlez de découvrir un monde nouveau ! Pour moi, ce fut une révélation.

Connaissez-vous ces familles d'Anglais des Indes ? Il est presque impossible, une fois chez eux, de se rappeler que, dehors, dans la rue, c'est l'Angleterre et le vingtième siècle. Dès que vous avez franchi le seuil, vous vous trouvez dans les Indes des années 1880. Imaginez cette atmosphère ! Meubles sculptés en bois de teck, plateaux de cuivre, crânes de tigre poussiéreux accrochés aux murs, cigares de Madras, mots d'hindoustani que vous êtes censé comprendre, sempiternelles histoires de chasse au tigre et de ce que Smith avait dit à Jones à Poona en 1887. C'est un petit monde qu'ils se sont créé, une sorte de vésicule protectrice. Pour moi, bien entendu, c'était entièrement nouveau, et à certains égards tout à fait intéressant. Le vieux Vincent, le père d'Hilda, n'était pas seulement allé en Inde,

mais dans des endroits encore plus incroyables, Bornéo ou Sarawak, je ne sais plus. Il était tout à fait conforme à l'archétype du fonctionnaire colonial – complètement chauve, le visage presque caché par sa moustache, et plein d'histoires de cobras, de ceintures turbans et de ce qu'avait dit l'administrateur du district en 1893. La mère d'Hilda était insipide au point de ressembler aux photos jaunies accrochées au mur. Il y avait aussi leur fils, Harold, qui occupait à Ceylan un quelconque poste officiel, et était en congé métropolitain à l'époque où je fis la connaissance d'Hilda. La famille habitait une maison petite et sombre située dans un fouillis de rues peu fréquentées. On y respirait une perpétuelle odeur de cigare de Madras, et elle était si encombrée de lances, sarbacanes, ornements de cuivre et têtes d'animaux sauvages qu'on pouvait à peine s'y mouvoir.

Vincent père avait pris sa retraite en 1910, et depuis lors lui et sa femme avaient déployé autant d'activité, physique et mentale, que deux mollusques. Mais à cette époque-là, une famille qui avait compté parmi ses membres des commandants et des colonels, et même un amiral, me faisait tout de même une certaine impression. Mon attitude envers les Vincent et leur attitude envers moi montrent bien le degré de bêtise auquel on peut atteindre quand on sort de son milieu. Mettez-moi parmi des gens dans les affaires qu'ils soient à la tête d'une société ou simples voyageurs de commerce – et je me ferai une idée à peu près juste de ce qu'ils valent. Mais je n'avais pas la moindre connaissance de cette classe d'officiers, rentiers et hommes d'Église, et j'étais porté à courber l'échine devant ces déchets en voie de décomposition. Je voyais en eux mes supérieurs, intellectuellement et dans l'échelle sociale, et eux voyaient en moi le jeune homme d'affaires sur le chemin de la réussite et de la richesse. Pour des gens de cette espèce, « les affaires », qu'il s'agisse d'assurances maritimes ou de vendre des cacahuètes, constituent une énigme impénétrable. Tout ce qu'ils en savent, c'est qu'il s'agit d'une chose passablement vulgaire grâce à laquelle on fait de l'argent. Vincent père me présentait assez pompeusement comme étant « dans les affaires » – une fois, je m'en souviens, il fit un lapsus et me casa « dans le commerce ». De toute évidence, la différence qu'il y a entre un employé et celui qui est à son compte lui échappait. Il pensait confusément qu'étant « dans » la Salamandre Volante je grimperais dans la hiérarchie jusqu'à me retrouver, un jour ou l'autre, au sommet. Peut-être bien se disait-il que le moment viendrait où il me taperait d'un billet de cinq livres de temps en temps. Pour Harold, en tout cas, cela ne faisait pas de doute. Je pouvais le lire dans ses yeux. De fait, même avec ce que je gagne aujourd'hui, je devrais sans doute lui prêter de l'argent s'il était encore en vie. Par chance, il mourut quelques années après que j'eus épousé Hilda, de la fièvre typhoïde ou de je ne sais plus quoi, et les parents sont morts aussi.

Bref, nous nous sommes mariés, Hilda et moi, et dès le début ç'a été un fiasco. Pourquoi l'avoir épousée ? direz-vous. Mais pourquoi avez-vous, vous, épousé votre femme ? Ce sont des choses qui arrivent. Je ne sais pas si vous me croirez, mais dans les deux ou trois premières années j'ai envisagé sérieusement de la tuer. Bien entendu, en réalité, ce sont des choses qu'on ne fait jamais, il s'agit seulement

d'une vague idée dont on se berce à l'occasion. D'ailleurs, les types qui assassinent leurs femmes sont toujours pris. Vous avez beau vous forger le plus inattaquable des alibis, la police sait parfaitement à quoi s'en tenir et finit par vous mettre la main au collet. Quand une femme est liquidée, le mari est toujours le suspect numéro un – ce qui vous donne du coup une petite idée de ce que les gens pensent en fait du mariage.

On s'habitue à tout, à la longue. Au bout d'un an ou deux, je renonçai à mes idées de meurtre et me mis à réfléchir à Hilda. Réfléchir, simplement réfléchir. Des heures durant, les dimanches après-midi ou le soir en rentrant du boulot, je m'étendais sur le lit tout habillé, en retirant juste mes chaussures, et je pensais aux femmes en général. Pourquoi sont-elles comme ça, pourquoi deviennent-elles comme ça – est-ce qu'elles le font exprès. Ça me semble quelque chose d'horrible, la soudaineté avec laquelle certaines femmes s'écroulent une fois mariées. À croire qu'elles étaient tout entières tendues vers un seul but et que, ce but atteint, elles se fanent comme une fleur qui a produit sa graine. Ce qui me mine le moral, c'est la désolante attitude devant la vie que tout cela implique. Si le mariage était une filouterie reconnue – si la femme vous attirait dans ses filets pour vous dire ensuite : « Maintenant que je te tiens, mon cochon, tu vas travailler et moi je vais me donner du bon temps ! » – je comprendrais encore. Mais pas du tout. Elles ne veulent pas s'amuser, elles veulent seulement s'enfoncer au plus vite dans l'âge mûr. Après la bataille sans merci pour mener l'homme à l'autel, la femme se laisse aller, et toute sa jeunesse, son charme, son énergie et sa joie de vivre s'éteignent du jour au lendemain. C'est exactement ce qui s'est produit avec Hilda. La jeune fille jolie et délicate qu'elle avait l'air d'être – et qu'elle était en effet quand je l'ai connue, bref ce type d'animal plus fin que mon propre type –, voici qu'en moins de trois ans il se transforme en une créature geignarde et amorphe, et la délicate donzelle est changée en rombière. Je ne nie pas ma part de responsabilité. Mais avec n'importe quel mari ç'aurait été à peu près la même chose.

Ce qui fait défaut à Hilda – je m'en rendis compte dans la semaine qui suivit le mariage –, c'est la joie de vivre, c'est tout intérêt pour ce qui se passe. L'idée de faire quelque chose parce qu'on y trouve plaisir lui est étrangère. C'est Hilda qui commença à me faire comprendre ce qu'est la vie de ces familles de la classe moyenne peu à peu tombées dans la débine. Le fait essentiel, dans leur cas, c'est que toute vitalité les a abandonnées, faute d'argent. Dans les familles de cette espèce, qui subsistent grâce à de petites pensions et rentes – donc de revenus qui ne croissent jamais et en général s'amenuisent –, le sentiment de pauvreté, ce sentiment qui vous pousse à y regarder à deux fois avant d'engager la moindre dépense, est bien plus vif que dans une famille d'ouvriers agricoles, pour ne rien dire d'une famille comme la mienne. Hilda m'a souvent répété que dans ses tout premiers souvenirs revenait l'impression épouvantable de n'avoir jamais assez d'argent pour quoi que ce soit. Naturellement, dans ce genre de famille le dénuement est toujours à son comble quand les gosses atteignent l'âge scolaire. Il s'ensuit qu'ils grandissent – les filles surtout – avec cette idée que non seulement

on vivra toujours dans la gêne, mais qu'en plus on aura éternellement à se le reprocher.

Au début, nous habitions une toute petite bicoque et avec mes rentrées nous avions du mal à joindre les deux bouts. Plus tard, quand je fus muté à la succursale de West Bletchley, les choses se sont améliorées, mais l'attitude d'Hilda ne changea pas. Toujours ces mêmes tracas pour les questions d'argent. La note du lait ! La note du charbon ! Le loyer ! L'école ! À l'entendre, on aurait pu croire que nous étions perpétuellement sur le point d'échouer à l'armée du Salut. Ce n'est pas qu'Hilda soit pingre au sens habituel du mot, et encore moins qu'elle soit égoïste. Même quand on a un peu d'argent devant nous, j'ai le plus grand mal à la persuader de s'acheter des vêtements convenables. Non, c'est qu'elle a l'impression qu'on doit perpétuellement se mettre dans tous ses états à cause du manque d'argent. Se mettre dans tous ses états par devoir. Je ne suis pas comme ça. Mon attitude devant l'argent est plus proche de celle des prolos. La vie est là pour qu'on la vive, et si on doit être la semaine prochaine à la soupe populaire – eh bien, on verra à ce moment-là. Ce qui la choque vraiment, c'est que je refuse de me faire du souci. Là-dessus, elle est intarissable. « Mais, George ! Tu n'as pas l'air de te rendre compte ! Il n'y a plus d'argent du tout ! C'est extrêmement sérieux ! » Ça lui plaît beaucoup de s'affoler parce que ceci ou cela n'est pas « sérieux ». Et depuis quelque temps, quand quelque chose la turlupine, voilà qu'elle hausse les épaules et se croise les bras sur la poitrine. Si vous dressiez la liste des récriminations journalières d'Hilda, il vous faudrait inscrire tout en haut et en grosses lettres : « On n'en a pas les moyens ! », « Ça fera une fameuse économie ! », « Je me demande où on va trouver l'argent ! » Tout ce qu'elle fait, elle le fait pour des raisons négatives. Quand elle fait un gâteau, elle ne pense pas au gâteau, mais uniquement à la façon d'économiser le beurre et les œufs. Quand je suis au lit avec elle, elle rumine sur les moyens de ne pas avoir de bébé. Si elle va au cinéma, elle se ronge les sangs à l'idée du prix des places. Ses idées sur la manière de tenir le ménage – « utiliser les restes », « faire avec ce qu'on a » – feraient retourner maman dans sa tombe. D'un autre côté, il n'y a pas ombre de snobisme chez Hilda. Elle ne m'a jamais regardé de haut sous prétexte que je ne suis pas un « gentleman ». Au contraire, de son point de vue j'aurais quasiment des façons de grand seigneur. Nous ne prenons jamais le thé dehors sans qu'elle me fasse à voix basse une scène horrible parce que j'ai donné trop de pourboire à la serveuse. Et la chose curieuse, c'est qu'au cours de ces dernières années elle s'est complètement alignée sur la petite bourgeoisie – bien plus que moi. Bien entendu, toutes ces histoires d'« économies » ne mènent jamais à rien. Jamais. Nous vivons ni mieux ni moins bien que la plupart des gens d'Ellesmere Road. Mais Hilda n'en continue pas moins à ronchonner sur la note du gaz et la note du lait, le prix exorbitant du beurre et les chaussures des gosses et ce qu'on doit à l'école, et ainsi de suite, sans fin. C'est pour elle une sorte de jeu.

Nous nous sommes fixés à West Bletchley en 1929 et avons commencé à acheter la maison l'année suivante, un peu avant la naissance de Billy. Une fois

promu inspecteur, j'ai eu à passer plus de temps loin de la maison, et fus ainsi conduit à rencontrer davantage de femmes. Évidemment, je trompais Hilda – je ne dirai pas systématiquement, mais à chaque fois que l'occasion s'en présentait. Étrangement, Hilda était jalouse. En un sens, et à considérer le peu d'importance qu'elle accorde à ce genre de choses, je ne m'y serais pas attendu. Et comme toutes les femmes jalouses, elle avait des ressources de ruse dont je ne l'aurais pas crue capable. Quelquefois, la façon dont elle me perçait à jour m'aurait fait croire à la télépathie – si ce n'est qu'elle me soupçonnait tout autant alors que je n'avais rien à me reprocher. Je fais en quelque sorte figure d'éternel suspect et Dieu sait pourtant qu'au cours de ces dernières années – les cinq dernières en tout cas – j'ai été passablement innocent. Il le faut bien, avec ma corpulence.

Finalement, je me dis qu'Hilda et moi ne nous en tirons pas plus mal que la moitié des couples d'Ellesmere Road. À certains moments, j'ai pensé à la séparation ou au divorce, mais ce ne sont pas des choses qui se font dans notre milieu. On n'a pas les moyens de se les permettre. Le temps passe et on finit par baisser les bras. Quand vous avez vécu avec une femme pendant quinze ans, il est difficile d'imaginer la vie sans elle. Elle fait partie de l'ordre des choses. Il se peut que vous trouviez quelque chose à redire au soleil et à la lune – avez-vous pour autant envie de les changer ? En outre, il y a les gosses. Les gosses, on dit qu'ils sont un « lien ». Ou une « attache ». Pour ne pas dire un boulet ou une chaîne.

Au cours de ces dernières années, Hilda s'est fait deux grandes amies, M^me^ Wheeler et M^lle^ Minns. M^me^ Wheeler est veuve et m'a tout l'air de nourrir des pensées fort amères sur le sexe masculin. Je sens chez elle une sorte de frémissement hostile à chaque fois que je m'aventure dans la pièce où elles se tiennent. C'est une petite femme fanée qui donne l'impression étrange d'avoir tout le corps pris dans la même peau cendrée et grisâtre, mais elle déborde d'énergie. Elle exerce sur Hilda une influence néfaste parce que toutes les deux ont en commun la passion « d'utiliser les restes » et de « faire avec ce qu'on a » – quoique pas tout à fait de la même manière. Son idée, c'est qu'on peut très bien se distraire à l'œil. Elle n'en finit plus de rechercher les bonnes occasions et les divertissements gratuits. Pour des gens de cette sorte il ne s'agit pas de savoir si on a envie d'une chose ou l'autre, mais seulement de se la procurer au rabais. La saison venue des soldes dans les grands magasins, M^me^ Wheeler est toujours dans les premières à faire la queue et rien ne la réjouit tant, après une journée à se bagarrer entre les comptoirs, que de revenir sans avoir rien acheté. M^lle^ Minns, c'est tout à fait autre chose. Triste cas, en réalité, que le sien. Une grande bringue de trente-huit ans à peu près, des cheveux noirs laqués (on dirait du cuir verni), et un visage ouvert et confiant. M^lle^ Minns dispose d'un petit revenu fixe, sans doute une pension viagère, et je la vois un peu comme un vestige de l'ancienne société de West Bletchley, quand la localité était encore une petite ville campagnarde. On lit en clair dans toute sa personne que son père était un clergyman qui l'avait élevée dans les bons principes. Ces femmes changées en vieilles taupes avant même d'avoir fui la maison sont un sous-produit particulier de la classe moyenne. La

pauvre M^lle^ Minns, ridée comme elle est, a tout d'une enfant. Le fait pour elle de ne plus mettre les pieds à l'église est une aventure prodigieuse. Elle ne cesse de s'extasier sur le « progrès moderne » et le « mouvement féministe », et elle aspire vaguement à se « cultiver l'esprit », seulement elle ne sait pas trop par où commencer. Je crois qu'au début elle a vu dans la fréquentation d'Hilda et de M^me^ Wheeler un remède contre la solitude, mais le fait est que désormais elles l'emmènent partout où elles vont.

Ce qu'elles ont pu s'en donner, ces trois-là ! Des fois j'en viens presque à les envier. C'est M^me^ Wheeler qui prend les choses en main. Il n'y a pas un attrape-nigaud auquel elles ne se soient un jour laissées prendre. N'importe quoi – de la théosophie au jeu de la ficelle entre les doigts – pourvu que ce soit au rabais. Des mois durant, elles se sont passionnées pour l'« alimentation naturelle ». M^me^ Wheeler s'était procuré, d'occasion, un livre intitulé *L'Énergie radieuse,* où l'on prouvait qu'on peut vivre de salades et autres nourritures à bon marché. L'idée ne pouvait que séduire Hilda qui sur-le-champ se mit à jeûner. Elle m'aurait infligé ce régime ainsi qu'aux gosses si je n'y avais mis le holà. Après ça, ce fut la guérison par la foi. Ensuite, elles avaient bien pensé au système d'exercice de la mémoire du docteur Pelman, mais avaient renoncé, au terme d'une longue correspondance, en découvrant qu'elles ne pouvaient pas, comme M^me^ Wheeler l'avait escompté, se procurer les brochures gratis. Après ça, ce fut la marmite norvégienne. Puis une infâme saleté appelée « vin d'abeille », une sorte d'hydromel, mais qui ne devait en principe rien coûter, étant à base d'eau. Elles y renoncèrent, ayant lu dans un journal que le vin d'abeille donne le cancer. Puis elles s'inscrivirent à un de ces clubs féminins qui font visiter des usines. Elles y renoncèrent aussi parce qu'au terme de savants calculs M^me^ Wheeler décréta que les thés gratuits offerts par les usines ne remboursaient pas le prix de la cotisation. Sur quoi M^me^ Wheeler fit la connaissance de quelqu'un qui procurait des billets de faveur pour des spectacles montés par telle ou telle obscure compagnie dramatique. J'ai su qu'il leur était arrivé de rester des heures assises à suivre une pièce d'avant-garde dont elles ne comprenaient pas un traître mot (elles étaient même incapables de citer le nom de la pièce). N'importe, puisque c'était pour rien. Elles ont même tâté du spiritisme. M^me^ Wheeler avait rencontré un médium tellement dans la dèche qu'il donnait des séances pour dix-huit pence, de sorte qu'en déboursant chacune six pence, elles avaient droit à un petit aperçu de l'avenir en gestation. J'ai vu cet homme un jour qu'il opérait à la maison. Un pauvre diable aux abois, visiblement guetté par le delirium tremens. Il tremblait au point qu'en ôtant son pardessus dans l'entrée il fut pris d'un spasme et qu'un bout de gaze tomba de sa poche de pantalon. Je réussis à le lui rendre avant que les femmes s'en aperçoivent. C'est avec la gaze qu'ils font apparaître l'ectoplasme, d'après ce qu'on m'a dit. Je suppose qu'il avait une autre séance qui l'attendait tout de suite après. On ne convoque pas les esprits pour dix-huit pence. Mais la plus grande découverte de M^me^ Wheeler, ce fut le Club du Livre de Gauche. Je crois bien que c'est en 1936 qu'on eut vent à West Bletchley de son existence. Je m'y inscrivis bientôt – ce dut probablement être la seule fois où Hilda ne me

reprocha pas de gaspiller l'argent. Acheter un livre au tiers de son prix, c'était quelque chose qu'elle pouvait encore comprendre. L'attitude de ces femmes est tout de même curieuse. M^lle^ Minns s'efforça certainement de lire un ou deux livres, mais c'est une idée qui ne serait pas venue aux deux autres. Elles n'ont jamais vraiment participé aux activités du Club ni d'ailleurs su ce qu'il représentait au juste – je crois même qu'au début M^me^ Wheeler s'imaginait que c'étaient des livres qu'on avait mis à gauche… puis ressortis après coup pour les vendre meilleur marché. Mais ce qu'elles comprenaient, c'était la différence de prix, de sorte qu'elles allaient répétant que « c'était une tellement bonne idée ».

De temps à autre, la section locale du Club du Livre de Gauche tient une réunion et fait venir des orateurs qui se déplacent tout exprès, et M^me^ Wheeler y entraîne les deux autres femmes. Elle a une véritable passion pour tout ce qui ressemble à une réunion publique, du moment que ça se passe à l'intérieur et qu'il n'y a rien à payer à l'entrée. Toutes trois se tiennent là, comme trois bouts de bois. Elles ignorent l'objet de la réunion, et c'est le cadet de leurs soucis, mais elles ont le sentiment vague, M^lle^ Minns surtout, de se cultiver l'esprit sans devoir mettre la main au porte-monnaie.

Voilà Hilda. Vous voyez comme elle est. Tout bien pesé, elle n'est peut-être pas pire que moi. Aux premiers temps de notre mariage, l'envie me venait parfois de l'étrangler, mais bien vite l'indifférence l'a emporté. Puis j'ai pris du ventre et je me suis rangé. C'est, je crois, vers 1930 que ça s'est passé. C'est arrivé d'un seul coup – comme un boulet de canon qui vous rentre dans le bide et qui y reste. Vous connaissez l'histoire. Vous allez vous coucher, un soir, vous sentant jeune, ou encore jeune, l'œil ouvert sur les filles – et le lendemain matin, vous vous réveillez dans la peau d'un « bouboule » sans autre avenir que de suer sang et eau jusqu'à la tombe pour acheter des godasses à la marmaille.

Et maintenant, 1938. Dans les chantiers navals du monde entier on rive les blindages des cuirassés pour une nouvelle guerre, et un nom aperçu par hasard sur une affiche a réveillé des choses qui auraient dû être enterrées depuis je ne sais plus combien d'années.

TROISIÈME PARTIE

I

En rentrant à la maison ce soir-là, je me demandais encore ce que j'allais faire avec ces dix-sept livres.

Hilda déclara qu'elle se rendait à la réunion du Club du Livre de Gauche. Apparemment, un type de Londres allait venir parler – bien entendu, Hilda n'avait pas la moindre idée de ce dont il allait parler. Je lui dis que je l'accompagnerais. D'une façon générale, je ne suis pas fou de conférences, mais les visions de guerre qui m'avaient étreint dans la matinée, alors que l'avion de bombardement survolait le train, m'avaient jeté dans une humeur pensive. Après les récriminations habituelles, on a envoyé les gosses se coucher de bonne heure et on s'est mis en route à temps pour la conférence, qui était prévue pour huit heures.

C'était un de ces soirs de brume, et il faisait frisquet dans la salle qui, de plus, était assez chichement éclairée. Une petite salle de réunion construite en bois, avec un toit en tôle ondulée, appartenant à une secte non conformiste, et qu'on loue pour dix shillings. Il devait y avoir l'assistance habituelle, disons quinze ou seize personnes. Devant l'estrade se déployait un calicot annonçant que la conférence avait pour sujet « La menace du fascisme ». Je ne peux pas dire que j'en aie été follement surpris. M. Witchett, qui préside à ces réunions et qui dans le privé travaille dans un bureau d'architectes, présentait le conférencier aux personnes venues l'entendre, disant : « M. Smith (ou M. Jones, peu importe) l'antifasciste bien connu », tout comme il aurait dit « le concertiste bien connu ». Le conférencier était un petit type chauve dans la quarantaine, vêtu d'un complet foncé, qui s'efforçait sans grand succès de masquer sa calvitie sous des mèches folles.

Les réunions de ce genre ne commencent jamais à l'heure. Il y a toujours un délai d'attente, sous prétexte que d'autres personnes pourraient encore arriver. Il devait être huit heures vingt-cinq quand Witchett frappa un coup sur la table pour annoncer qu'il allait se donner la parole. Witchett est un gars à l'air affable. Représentez-vous un visage rose pareil à un derrière de bébé, tout émaillé de sourires. Je crois qu'il est secrétaire de la section locale du parti libéral, il appartient aussi au conseil municipal et fait office de maître des cérémonies aux projections de lanterne magique données à l'Union des Mères. Il est ce qu'on appelle un président-né. Quand il vous dit « le plaisir que nous avons tous d'accueillir ce soir M. Smith (ou M. Jones) », on sent qu'il y croit. À chaque fois que je le vois, je me dis qu'il est certainement puceau. Ensuite, le petit type disposa devant lui différentes notes, surtout des coupures de presse, qu'il glissa

sous son verre d'eau. Puis, s'étant passé la langue sur les lèvres, il y alla.

Ça vous arrive de vous rendre à des conférences, des réunions publiques, tous ces machins-là ?

Quand je m'y trouve, le moment vient toujours où une même pensée s'empare de moi. Que diable sommes-nous venus faire ici ? Qu'est-ce qui pousse les gens à sortir de chez eux, un soir d'hiver, pour entendre ce genre de choses ? Je regardai autour de moi. Je me tenais dans les dernières rangées. Je n'ai pas souvenir d'avoir assisté à une réunion publique quelconque sans m'être assis au dernier rang, si la chose était possible. Hilda et les deux autres s'étaient fourrées au premier rang, comme d'habitude. Le décor était plutôt sinistre. Vous connaissez le genre. Les murs de pitchpin, le toit, comme je disais, en tôle ondulée, et assez de courants d'air pour qu'on garde son pardessus. Nous formions un peut noyau autour de l'estrade éclairée, avec derrière nous une trentaine de rangs de chaises vides, toutes couvertes d'une épaisse couche de poussière. Derrière le conférencier reposait un objet massif, voilé de draperies mornes, qui aurait pu être un cercueil sous le drap mortuaire. En fait, il s'agissait d'un piano.

Au début, je n'écoutais pas vraiment. Le petit type, en dépit de son air étriqué, savait s'exprimer. Visage blême, bouche mobile et cette voix grinçante qu'on acquiert à force de parler en public. Naturellement, c'est à Hitler et aux nazis qu'il s'en prenait. Je n'avais pas une envie folle d'écouter tout ça – j'en lis autant tous les matins dans le *News Chronicle* –, mais sa voix me parvenait comme une sorte de ronronnement, avec de temps à autre une phrase qui se détachait et forçait mon attention.

« Atrocités bestiales… hideuses explosions de sadisme… matraques… camps de concentration… inique persécution des juifs… retour à l'obscurantisme… civilisation européenne… agir pendant qu'il en est temps… indignation de tous les peuples qui se respectent… alliance des nations démocratiques… résister fermement… défense de la démocratie… démocratie… fascisme… démocratie… fascisme… démocratie… »

Vous connaissez le refrain. Ces types-là peuvent vous le moudre pendant des heures, comme un gramophone. Tournez la manivelle, pressez le bouton, et ça y est. Démocratie, fascisme, démocratie. Je trouvais quand même un certain intérêt à l'observer. Un petit type assez minable, chauve et blanc comme un linge, debout sur l'estrade, à lâcher des slogans. Qu'est-ce qu'il fait là ? Ouvertement, d'une façon délibérée, il attise la haine. Il y va de son foutu mieux pour vous faire haïr certains étrangers qu'il appelle fascistes. Drôle de chose, je me disais, être « Untel, l'antifasciste bien connu ». Drôle de truc, l'antifascisme. Ce type, je suppose qu'il gagne sa croûte en écrivant des livres contre Hitler. Qu'est-ce qu'il faisait avant Hitler ? Et qu'est-ce qu'il fera quand Hitler aura disparu ? La même question s'applique aux docteurs, aux détectives, aux dératisateurs et ainsi de suite, bien sûr. Mais la voix grinçante ne tarissait pas, et une autre pensée me vint : il pense ce qu'il dit. Il ne fait pas semblant – il croit à chacun des mots qu'il prononce. Il

essaie d'attiser la haine chez ceux qui l'écoutent, mais ce n'est rien à côté de la haine qu'il éprouve personnellement. Chaque slogan est vérité d'Évangile à ses yeux. Si vous le mettiez en morceaux pour voir ce qu'il y a à l'intérieur, vous trouveriez démocratie – fascisme – démocratie. Ça serait intéressant de connaître la vie privée d'un zèbre pareil. Mais a-t-il seulement une vie privée ? Ou se répand-il d'estrade en estrade, attisant la haine ? Peut-être rêve-t-il aussi en slogans ?

Autant que possible, du dernier rang où je me tenais, j'essayais de voir l'auditoire. À y repenser, nous tous, qui nous pointons un soir d'hiver dans une salle de réunion balayée de courants d'air pour écouter les conférences du Club du Livre de Gauche (et je m'inclus dans ce « nous », puisque je me trouvais là en la circonstance), présentons une certaine signification. Nous sommes les révolutionnaires de West Bletchley. À première vue, ce n'est pas bien encourageant. J'eus l'impression, en regardant autour de moi, que guère plus d'une demi-douzaine de personnes avaient vraiment compris où voulait en venir l'orateur, bien qu'il n'ait pas arrêté depuis plus d'une demi-heure de taper sur Hitler et les nazis. Il en est toujours ainsi dans les réunions de ce genre. Invariablement, la moitié des gens repartent sans la moindre notion de ce qui était en cause. Assis juste à côté de l'orateur, Witchett le fixait d'un air béat, et son visage avait quelque chose d'un géranium gorge-de-pigeon. On entendait d'avance son allocution terminale – la même qu'il prononce à la fin des séances de lanterne magique au profit des Mélanésiens qui souffrent d'aller sans pantalon : « … Exprime nos remerciements… de notre part à tous… des plus intéressants… donne beaucoup à penser… une soirée des plus stimulantes… » Au premier rang, M^lle^ Minns se tenait très droite sur sa chaise, la tête légèrement penchée de côté, comme un oiseau. Le conférencier avait pris une feuille de papier sous son verre d'eau et il énumérait des statistiques sur les suicides en Allemagne. Vous pouviez deviner, à voir son long cou décharné, que M^lle^ Minns se sentait toute malheureuse. Est-ce qu'elle était ou non en train de se cultiver l'esprit ? Si seulement elle avait pu se faire une idée sur tout ça ! Les deux autres restaient là assises comme des soliveaux. À côté d'elles, une petite femme à la chevelure flamboyante tricotait un chandail. Une à l'endroit, deux à l'envers, passez une maille, rassemblez les deux. Le conférencier expliquait que les nazis décapitent les gens pour trahison, mais que parfois le bourreau manque son coup. Il y avait encore une femme dans l'assistance, une fille aux cheveux foncés, une enseignante. À la différence des autres, elle écoutait vraiment, penchée en avant, ses grands yeux ronds braqués sur le conférencier, la bouche entrouverte, buvant ses paroles.

Juste derrière, deux vieux types de la section locale du parti travailliste, l'un avec des cheveux gris coupés ras, l'autre un chauve à moustache tombante, tous les deux en pardessus. Vous voyez le genre. Au parti dès qu'en âge d'adhérer. Une vie consacrée au mouvement. Depuis vingt ans sur la liste noire des employeurs. Une autre dizaine d'années à harceler la municipalité au sujet des taudis. Et d'un coup, tout bascule. Au rancart les vieux thèmes du Labour, maintenant ce qui

compte c'est la politique étrangère – Hitler, Lénine, bombes, mitrailleuses, matraques, l'axe Rome-Berlin, le front populaire, le pacte antikomintern. Allez vous y retrouver ! Juste devant moi étaient assis les membres de la section locale du parti communiste. Très jeunes tous les trois. Le premier est plutôt aisé, et a quelque chose à voir avec la société immobilière des Hespérides – en fait, je crois qu'il est le neveu de Crum. Le second est employé de banque. C'est lui quelquefois qui prend mes chèques. Un gentil garçon, le visage rond, l'air ardent, les yeux bleus d'un bébé, et des cheveux si clairs qu'on les croirait décolorés. Il a l'air d'avoir dix-sept ans, j'imagine qu'il en a vingt. Il portait ce soir-là un costume bleu bon marché avec une cravate d'un bleu éclatant qui s'accordait tout à fait avec la teinte de ses cheveux. À côté du trio se tenait un autre communiste. Mais celui-là, apparemment, d'une autre espèce, pas bon teint-bon teint, vu qu'il est ce qu'ils appellent un trotskyste. C'est pour ça que les autres le regardent d'un sale œil. Il est encore plus jeune qu'eux, très maigre, le teint bistre, un garçon d'apparence nerveuse. Juif, bien entendu. Ces quatre-là n'écoutaient pas du tout comme le reste de l'assistance. On devinait qu'ils allaient se lever d'un bond dès que viendrait le moment de poser des questions à l'orateur. On sentait que ça les démangeait déjà. Et le petit trotskyste se tortillait sur sa chaise, dans son impatience d'être le premier à prendre la parole.

J'avais depuis un moment cessé d'écouter les paroles du conférencier. Mais il y a différentes façons d'écouter. Je fermai les yeux un instant. L'effet était curieux. J'avais l'impression de voir ce gars-là beaucoup mieux en entendant seulement le son de sa voix. Cette voix donnait à croire qu'elle pourrait continuer comme ça quinze jours durant. C'est vraiment épouvantable, un homme changé en orgue de Barbarie qui vous moud de la propagande, inlassablement. Le même refrain, repris sans cesse. La haine, la haine, la haine. Rassemblons-nous tous pour une bonne séance de haine. La haine encore et toujours. Vous avez l'impression que quelque chose s'insinue dans votre crâne, et vous martèle le cerveau. Mais un instant, les yeux clos, j'ai renversé les rôles. C'était moi qui étais à l'intérieur de son crâne. Drôle de sensation. L'espace d'une seconde, je fus en lui. On pourrait presque dire que *j'étais* lui. En tout cas, je ressentais ce qu'il ressentait.

Je vis la vision qui était la sienne. Et ce n'était pas du tout le genre de vision sur lequel on peut s'étendre. Ce qu'il *disait*, c'était seulement qu'Hitler en a après nous et que nous devons nous rassembler, et avoir une bonne séance de haine. Glissons sur les détails, restons entre gens de bonne compagnie. Mais ce qu'il *voyait*, c'était tout à fait autre chose. C'était une image de lui-même armé d'une clé anglaise, frappant les visages des gens. Des visages fascistes, bien entendu. Je *sais* que c'est ce qu'il était en train de voir. C'était ce que je vis moi-même, le bref instant où je fus à l'intérieur de lui. Vas-y ! Frappe ! Au beau milieu ! Les os se brisent comme coquille d'œuf, et le visage de tout à l'heure n'est plus que gelée rouge. Frappe ! Pan ! prends encore celui-là ! C'est ce qu'il a en tête, qu'il dorme ou qu'il veille, et plus il y pense, plus ça le tente. Et tout est très bien, du moment que les visages écrabouillés sont des visages fascistes. C'est ce que vous pouviez

entendre dans le son même de sa voix.

Mais pourquoi ? L'explication la plus vraisemblable, c'est qu'il est effrayé. Aujourd'hui, tout être qui réfléchit tant soit peu a peur. Ce type a seulement assez de prescience pour être un peu plus effrayé que les autres. Hitler est après nous ! Vite ! Prenons la clé anglaise, serrons les rangs, et si on leur casse la gueule les premiers, peut-être qu'on s'en tirera. Groupez-vous, trouvez-vous un Chef. Hitler est noir et Staline est blanc. Mais ça pourrait aussi bien être le contraire, parce que dans l'esprit du petit type Hitler et Staline ne font qu'un. L'un et l'autre se raisonnent en clefs anglaises et gueules cassées.

La guerre ! Je me remis à y penser. Elle arrive, c'est sûr. Mais qui a peur de la guerre ? C'est-à-dire, qui a peur des bombes et des mitrailleuses ? Vous, dites-vous. Oui, j'en ai peur, comme en ont peur tous ceux qui les ont connues. Mais ce n'est pas la guerre qui compte, c'est l'après-guerre. Le monde vers lequel nous glissons, monde de la haine, monde des slogans. Chemises de couleur uniforme, fer barbelé, matraques. Cellules où l'ampoule électrique se consume jour et nuit, policiers guettant votre sommeil. Et les défilés et les affiches montrant des visages gigantesques, et les foules, millions de gens, acclamant le Chef, s'assourdissant jusqu'à croire qu'elles le vénèrent, et tout ce temps, au fond d'elles-mêmes, le haïssant à en vomir. Tout cela va arriver. À moins que… ? Certains jours je pense que c'est impossible, d'autres, que c'est inéluctable. Ce soir-là, en tout cas, je savais que ça allait arriver. C'était inscrit dans la voix du petit conférencier.

Aussi pouvait-on peut-être, après tout, attacher vraiment une signification à cette petite assemblée misérable venue écouter une conférence de ce genre, un soir d'hiver. Ou du moins, aux cinq ou six qui comprenaient ce qui était en cause. Ceux-là sont simplement l'avant-garde d'une armée immense. Ceux qui voient loin, les premiers rats à savoir que le navire coule. Vite ! Vite ! Les fascistes arrivent ! Préparez vos clés anglaises ! Mettez-les en bouillie, si vous ne voulez pas être mis en bouillie. Nous voici tellement terrifiés de l'avenir que nous nous y précipitons comme le lapin qui se jette dans la gueule du boa constrictor.

Qu'adviendra-t-il de gens comme moi si nous devons avoir le fascisme en Angleterre ? La vérité est que ça ne fera probablement pas la moindre différence. Quant au conférencier et aux quatre communistes de l'assistance, oui, pour eux ça fera une sacrée différence. Ils se feront défoncer la gueule ou défonceront celle des autres ça dépendra. Mais le type ordinaire comme moi, celui qui passe inaperçu, suivra son train-train habituel. Et pourtant ça me terrifie – je vous dis que ça me terrifie. J'en étais à me demander pourquoi au moment où le conférencier, son discours terminé, se rassit.

Il y eut le son creux des applaudissements qu'on entend quand il n'y a dans la salle qu'une quinzaine de personnes, puis Witchett débita son boniment, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire les quatre communistes furent debout. Ils se bagarrèrent pendant une dizaine de minutes, à coup d'arguments auxquels personne ne comprit goutte – le matérialisme dialectique, la destinée du

prolétariat et ce que Lénine avait dit en 1918. Puis le conférencier, ayant bu une rasade d'eau, se leva pour apporter une conclusion qui donna au trotskyste de nouvelles convulsions, mais qui plut aux trois autres, et l'empoignade verbale se prolongea, hors séance pour ainsi dire, encore un bout de temps. Personne d'autre ne demanda la parole. Hilda et les autres s'étaient discrètement éclipsées dès la fin de la conférence. Elles devaient craindre qu'on fasse la quête pour la location de la salle. La petite femme à chevelure flamboyante finissait son rang de tricot. Vous pouviez l'entendre marmonner le compte des mailles pendant que les autres discutaient. Witchett, s'étant rassis, écoutait, l'air épanoui, et vous compreniez qu'il trouvait tout très intéressant et mentalement prenait note de ci et ça, tandis que la fille aux cheveux noirs, la bouche entrouverte, buvait des yeux chaque orateur, et que le vieux travailliste, assez semblable à un phoque avec sa moustache tombante et son pardessus jusqu'aux oreilles, suivait la scène d'un air parfaitement ahuri. Enfin je me suis levé et j'ai commencé à enfiler mon pardessus.

La discussion confuse de tout à l'heure s'était transformée en implacable polémique entre le petit trotskyste et le garçon aux cheveux clairs : fallait-il ou non s'engager en cas de guerre ? Comme je me frayais un passage entre les chaises pour gagner la sortie, le blondinet m'interpella :

« M. Bowling ! Écoutez. Si la guerre éclatait et qu'on ait une chance d'écraser le fascisme une fois pour toutes, est-ce que vous ne vous battriez pas ? Si vous étiez jeune, je veux dire. »

Il doit croire que j'ai dans les soixante ans.

« Pour sûr que non ! La dernière m'a suffi.

— Mais pour écraser le fascisme !

— Non, bordel ! Il y a eu déjà bien assez de gâchis comme ça, si vous voulez mon avis. »

Le petit trotskyste place son mot sur le patriotisme de classe et les travailleurs trahis, mais l'autre lui coupe la parole :

« Mais vous pensez à 1914. C'était une guerre impérialiste parmi d'autres. Cette fois c'est différent. Écoutez. Quand vous entendez ce qui se passe en Allemagne, avec les camps de concentration et les nazis qui matraquent les gens, et qui obligent les juifs à se cracher à la figure les uns les autres – ça ne vous fait pas bouillir le sang ? »

Toujours ce « sang qui bout ». On disait déjà ça pendant la guerre, je me souviens.

« J'ai suffisamment bouilli jusqu'en 1916. Et vous serez moins bouillant quand vous aurez senti l'odeur des tranchées. »

Et tout d'un coup j'ai eu l'impression de le voir pour la première fois. Comme si je ne l'avais pas vraiment vu jusqu'à ce moment-là.

Un visage très jeune, plein de feu, qui aurait pu être celui d'un écolier bien sage, avec ses yeux bleus et ses cheveux clairs. Il me dévisageait, et un instant les larmes lui sont venues aux yeux. Ému à ce point par les juifs allemands ! Mais je savais très exactement ce qu'il ressentait. C'était un costaud qui devait jouer au rugby dans l'équipe de sa banque. Et de la cervelle, en plus. Et le voilà, employé de banque dans une banlieue anonyme, assis derrière une glace dépolie, à aligner des chiffres dans un registre, à compter des liasses de billets, à lécher les bottes de son directeur. Il sent que sa vie se pourrit avec chaque jour qui passe. Et pendant ce temps, à travers l'Europe, le grand chambard qui s'annonce. Obus éclatant au-dessus des tranchées, vagues de fantassins chargeant à travers des nuages de fumée. Probablement il a des copains qui combattent en Espagne. Bien entendu, la guerre l'attire. Comment lui en vouloir ? Un instant, j'eus le sentiment étrange d'être devant mon fils – ce qu'il aurait pu être au regard de nos âges respectifs. Et je repensai à cette brûlante journée d'août où le vendeur de journaux avait placardé l'affichette : L'ANGLETERRE DÉCLARE LA GUERRE À l'ALLEMAGNE, et que nous nous étions tous précipités sur le trottoir, en tablier blanc, des vivats à la bouche.

« Écoute, fiston, lui dis-je, tu n'y es pas. En 1914, nous avons cru à la gloire. Eh bien, ce n'était pas ça. Ça n'a été qu'un foutu bordel. Si ça recommence, ne t'en mêle pas. Pourquoi te ferais-tu trouer la paillasse ? Garde-toi pour une fille. Tu t'imagines que la guerre c'est de l'héroïsme, des charges glorieuses – mais non, ce n'est pas ça. Il n'y a plus de charges à la baïonnette, et quand il y en a ce n'est pas ce que tu imagines. Tu n'as pas l'impression d'être un héros. Tout ce que tu vois, c'est que tu n'as pas dormi de trois jours, que tu empestes comme un putois, que tu pisses de trouille dans ton froc et que tu as si froid aux mains que tu ne peux pas tenir ton flingot. Mais tout ça, c'est encore rien. Ce qui compte, c'est ce qui se passe ensuite. »

Ça ne lui fait ni chaud ni froid, bien sûr. Paroles d'un vieux schnock. Autant distribuer des tracts à l'entrée d'un bordel.

L'assistance commençait à se disperser. Witchett emmena le conférencier chez lui. Les trois communistes et le petit juif remontaient la route ensemble, et ça recommençait – la solidarité des prolétaires et la dialectique de la dialectique et ce que Trotsky a dit en 1917. Tous les mêmes en réalité. C'était une nuit humide, sans vent, très noire. Les réverbères semblaient suspendus dans l'obscurité comme des étoiles, et n'éclairaient pas la route. Dans le lointain on entendait les tramways ferraillant sur le boulevard. J'avais envie de boire un verre, mais on allait sur les dix heures, et la taverne la plus proche était à près d'un kilomètre de là. En plus, je voulais quelqu'un avec qui parler, mais pas comme on le fait au bistro. C'est drôle, ce que j'avais pu m'activer la cervelle pendant toute cette journée. En partie du fait de ne pas travailler, naturellement, et en partie à cause de mon dentier qui avait, pour ainsi dire, fait de moi un homme neuf. Je n'avais pas cessé de ruminer sur le passé et l'avenir. J'avais envie de parler de la sale période qui se prépare, ou ne se prépare pas, des slogans, des chemises noires ou brunes et des forces mécanisées

de l'Europe de l'Est qui allaient fondre sur la vieille Angleterre. Pas la peine d'entreprendre Hilda là-dessus. Tout à coup il me vint à l'idée de passer chez le vieux Porteous, qui est un copain à moi et un couche-tard.

Porteous avait enseigné dans une école de l'élite, et il est maintenant à la retraite. Il habite le rez-de-chaussée d'une maison située dans la vieille ville, du côté de l'église. Il est célibataire, bien entendu. On n'imagine pas un homme comme lui marié. Il vit tout seul avec ses livres et sa pipe, et une femme vient faire le ménage. C'est une sorte d'érudit – le grec et le latin, la poésie et tout le bastringue. Je suppose que si la section locale du Club du Livre de Gauche incarne le Progrès, Porteous c'est la Culture. À West Bletchley on n'est pas très gâté, que ce soit pour le progrès ou pour la culture.

Il y avait de la lumière dans la petite pièce où Porteous lit jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je frappai à la porte d'entrée, et il vint m'ouvrir, comme à son habitude, la pipe entre les dents et les doigts entre les pages du livre en cours. Son allure est assez saisissante : un très grand type avec des cheveux gris bouclés, un visage songeur et émacié – à croire un adolescent au teint à peine terni, et pourtant il doit approcher la soixantaine. C'est curieux comme ces types des écoles de l'élite et des universités gardent un air de jeunesse autant dire jusqu'à leur dernier jour. Ça tient à leurs mouvements. Ce vieux Porteous, avec sa tête distinguée rejetée un peu en arrière et ses boucles grises, a une façon d'arpenter la pièce qui donne l'impression qu'il est tout le temps en train de se réciter tel ou tel poème, indifférent à ce qui se passe autour de lui. Un seul regard vous dit tout sur son passé : une école de l'élite puis Oxford, et retour à son ancienne école comme professeur. Une vie entière vécue dans une atmosphère de latin, de grec et de cricket. Il en a acquis tous les tics. Il porte toujours une veste de Harris tweed usée jusqu'à la trame et un vieux pantalon de flanelle grise, vêtements dont il se plaît à dire qu'ils sont « une honte ». Fume la pipe et affiche un mépris souverain pour les cigarettes, et, bien qu'il passe la moitié de la nuit à veiller, je parierais qu'il prend un bain froid tous les matins. Je me dis qu'il doit, tout au fond de lui-même, me prendre pour une espèce de butor. Je n'ai pas fréquenté les écoles de l'élite, n'ai pas la moindre notion de latin et aucune intention de m'y mettre. Il me dit parfois qu'il est vraiment dommage d'être « insensible à la beauté », ce qui doit être sa façon polie de laisser entendre que je n'ai pas d'éducation. Malgré tout j'aime bien Porteous. Il est très hospitalier, dans le meilleur sens du terme, toujours prêt à vous accueillir et à parler des heures durant, et il y a toujours ce qu'il faut à boire pour l'invité. Quand vous habitez dans une maison comme la mienne, où vous ne pouvez pas faire un pas sans buter sur une femme ou sur des gosses, ça fait du bien de se retremper de temps à autre dans une ambiance de célibataire, une ambiance faite de fumée de pipe et de bons livres au coin du feu. Et le luxe oxfordien de penser que rien n'existe, à part les livres, la poésie et les statues grecques, et qu'aucun événement digne de ce nom ne s'est produit depuis le sac de Rome par les Goths – cela aussi vous aide parfois à vivre.

Il me poussa dans le vieux fauteuil de cuir près du feu et me versa un whisky-

soda. Je n'ai jamais vu la pièce autrement que dans le brouillard de la fumée de pipe. Le plafond est presque noir. Cette petite pièce est un vrai capharnaüm. À part la porte, la fenêtre et le dégagement au-dessus de la cheminée, les murs sont couverts de livres, du parquet au plafond. Sur le dessus de cheminée se trouve le bric-à-brac auquel vous vous attendez. Un râtelier de pipes de bruyère, dans un état calamiteux, quelques pièces grecques en argent, un pot à tabac aux armes du collège de Porteous, et une petite lampe d'argile qu'il déterra dans une montagne de Sicile, d'après ce qu'il m'en a dit un jour. Au-dessus, ce sont des photos de statues grecques. La plus grande, au milieu, représente une femme avec des ailes, sans tête, qui a l'air de vouloir monter dans l'autobus. Je me rappelle à quel point j'avais choqué Porteous en la voyant pour la première fois quand, dans ma candeur, je lui avais demandé pourquoi on ne lui avait pas mis de tête.

Il se mit à recharger sa pipe en puisant dans le pot à tabac placé sur le dessus de cheminée.

« Il y a à l'étage, dit-il, une femme qui s'est procuré un poste de radio. Insupportable ! J'espérais vivre le temps qui me reste sans subir le son de ces choses-là. Mais je suppose qu'il n'y a rien à faire ? Connaissez-vous l'état du droit en la matière ? »

Je lui dis qu'il n'y avait aucun recours. J'aime bien sa façon très Oxford de prononcer le mot « insupportable », et ça m'amuse assez qu'il y ait encore, en 1938, quelqu'un pour pester contre la radio dans une maison. Porteous allait de long en large, reparti dans ses mirages, les mains dans les poches et la pipe entre les dents, et presque aussitôt il se mit à me parler d'une loi promulguée à Athènes contre les instruments de musique, au temps de Périclès. C'est toujours comme ça avec lui. Toute sa conversation porte sur le passé, dans les siècles des siècles. Vous pouvez aborder n'importe quel sujet, on revient toujours aux statues, à la poésie, aux Grecs et aux Romains. Si vous dites le *Queen Mary*, il vous répond les trirèmes phéniciennes. Il ne lit jamais de livres récents, refuse d'en connaître les titres, n'ouvre jamais un journal à part le *Times*, et se flatte de n'avoir jamais mis les pieds dans une salle de cinéma. À part quelques poètes comme Keats et Wordsworth, il trouve que le monde moderne – autrement dit, en ce qui le concerne, les deux mille dernières années – n'aurait simplement pas dû exister.

Je fais quant à moi partie du monde moderne, mais j'aime bien écouter Porteous parler. Il avance entre les rayonnages, pêchant un livre çà et là pour vous en lire un passage qu'il traduit au fur et à mesure du latin ou d'une autre langue de ce genre, le tout sans cesser de déambuler en tirant sur sa bouffarde. On pense un peu à un maître d'école, mais d'une certaine façon cela vous apaise. Pendant que vous écoutez, vous n'êtes plus dans le monde des tramways, des notes du gaz et des compagnies d'assurance. Tout devient temples et oliviers, cacahuètes et éléphants, bonshommes s'agitant dans l'arène avec des filets et des tridents, lions ailés, eunuques, galères, catapultes et généraux en armures de bronze poussant leurs montures au galop sur les boucliers ennemis. C'est drôle qu'il puisse frayer

avec un type comme moi. Mais l'un des avantages d'être un bon gros, c'est qu'on se trouve à l'aise à peu près partout. En outre, nous trouvons un terrain d'entente quand on en vient aux histoires salées. C'est la seule chose moderne qui l'intéresse, encore que ces histoires ne datent pas d'aujourd'hui, comme il ne manque jamais de me le faire remarquer. Il a quelque chose de la vieille fille sur ce terrain-là, et s'exprime toujours en termes passablement voilés. Il lui arrive d'exhumer un poète latin pour me traduire deux ou trois vers graveleux, histoire de faire travailler mon imagination, ou alors de glisser quelque chose sur la vie privée des empereurs romains ou sur ce qui se passait dans le temple d'Astarté. Ils n'ont pas l'air d'avoir été bien recommandables, ces Grecs et ces Romains. Porteous a des photos de peintures murales prises quelque part en Italie qui réveilleraient un mort.

Quand j'en ai par-dessus la tête du travail et de la vie à la maison, ça me fait du bien de venir parler avec Porteous. Mais ce soir-là, ça ne marchait pas comme d'habitude. J'en revenais toujours à ce qui m'avait turlupiné pendant toute cette journée. Comme avec le conférencier du Club du Livre de Gauche, je n'écoutais pas vraiment Porteous, j'écoutais uniquement le son de sa voix. Mais, si la voix du conférencier m'avait tapé sur les nerfs, celle de Porteous me faisait un effet tout différent. Une voix trop paisible, trop « Oxford ». Finalement, alors qu'il était au beau milieu d'un développement, je lui coupai la parole :

« Dites-moi, Porteous, qu'est-ce que vous pensez d'Hitler ? »

À sa façon élégante, Porteous se tenait accoudé au dessus de cheminée, un pied posé sur un chenet. Ma question le laissa sidéré, au point qu'il faillit ôter la pipe de sa bouche.

« Hitler ? Cet Allemand ? Mais, cher ami, je ne pense pas à Hitler !

— Mais l'ennui c'est qu'il va fichtrement nous faire penser à lui avant qu'on en ait vu la fin. »

Porteous tiqua un peu sur le mot « fichtrement » qu'il n'apprécie pas – bien qu'il pose, comme il va de soi, à celui qui ne se choque de rien. Voici qu'il se remet à arpenter la pièce, en lâchant des nuages de fumée.

« Je ne vois aucune raison de lui accorder une attention quelconque. Un vulgaire aventurier. Ces gens apparaissent et disparaissent comme ils sont venus. Une réalité purement éphémère. »

Je ne suis pas très sûr du sens exact du mot « éphémère », mais je revins à la charge :

« Je crois que vous n'y êtes pas. Ce fichu Hitler, c'est autre chose. Et pareil pour Staline. Ils ne sont pas comme les types d'autrefois qui crucifiaient les gens, les décapitaient et ainsi de suite, juste pour s'amuser. Ils ont en tête quelque chose de nouveau… quelque chose qui ne s'est encore jamais vu.

— Mon cher ami ! Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

C'est là un de ses dictons préférés, bien entendu. Il refuse mordicus d'admettre qu'il puisse y avoir quoi que ce soit de nouveau. Dès que vous lui parlez d'un fait contemporain, il vous répond que c'est exactement ce qui est arrivé sous le règne du roi Untel. Même si vous faites état de l'existence des aéroplanes, il vous dit qu'il y en avait sans doute déjà en Crète, à Mycènes, ou ailleurs. J'essayai de lui dire ce que j'avais ressenti pendant la conférence du petit type, et le genre de vision qui m'était venue des temps mauvais qui nous attendent. Mais peine perdue. Il allait et venait répétant simplement qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. À la fin, il se saisit d'un livre sur les rayonnages et me lut un passage concernant un tyran grec qui avait vécu plusieurs siècles avant Jésus-Christ et qui aurait certainement pu être le frère jumeau d'Hitler.

La discussion s'est prolongée encore un certain temps. Depuis le matin, j'avais eu envie de parler de ces choses avec quelqu'un. C'est drôle. Je ne suis pas un minus habens, mais je ne suis pas non plus ce qu'on appelle un intellectuel. En temps normal mon horizon ne dépasse pas celui du type moyen, de mon âge, qui se fait sept livres par semaine et qui a deux gosses à élever. Et pourtant j'ai assez de bon sens pour voir que l'ancienne vie à laquelle nous sommes accoutumés est en voie d'être détruite jusque dans ses racines. Je sens que ça vient. Je vois la guerre qui approche et l'après-guerre, les queues devant les magasins d'alimentation, la police secrète et les haut-parleurs qui vous disent ce qu'il faut penser. Et je ne suis pas le seul dans ce cas. Il y en a des millions comme moi. Des gens ordinaires que je côtoie quotidiennement, des types rencontrés dans les tavernes, des conducteurs d'autobus, des représentants en quincaillerie – tous se rendent compte que le monde va mal. Ils sentent que ça craque de partout, ils ont l'impression que le sol se dérobe sous leurs pieds. Et voilà que cet érudit, qui a passé toute sa vie dans les livres et s'est imbibé d'histoire au point qu'elle lui ressort par tous les pores de sa peau, lui, ne voit pas que tout est en train de chavirer. Ne croit pas qu'Hitler ait une quelconque importance. Refuse de voir qu'une autre guerre est là. De toute façon, comme il n'a pas combattu dans la précédente, ça n'occupe pas grand place dans ses pensées – pour lui, cette guerre ç'a été de la petite bière, comparée au siège de Troie. Ne voit pas pourquoi on devrait se faire du mouron à cause des slogans, des haut-parleurs et des chemises noires ou vertes. Quelle personne intelligente s'arrêterait à des choses pareilles ? C'est ce qu'il dit. Hitler et Staline passeront, mais les « vérités éternelles », elles, demeureront. C'est une autre façon de dire que tout continuera exactement comme dans le passé. Dans l'infinité des temps, ces types cultivés d'Oxford arpenteront leurs cabinets de travail pleins de livres, à citer leurs devises latines, et à garnir leurs pipes avec du bon tabac puisé dans des pots aux armes de leur collège. Ça ne servait vraiment à rien de lui parler. Le jeune gars aux cheveux de lin m'en aurait dit davantage. Peu à peu la conversation en revenait, comme toujours, à ce qui était arrivé avant Jésus-Christ. Puis à la poésie. À la fin, Porteous tira un dernier livre des rayonnages et se mit à lire l'*Ode à un rossignol* de Keats (ou bien l'*Ode à l'alouette,* j'ai oublié).

En ce qui me concerne, la poésie j'en ai vite soupé. Seulement, chose curieuse, j'aime bien entendre ce vieux Porteous lire à haute voix. Il lit bien, pas de doute là-dessus. Il a l'habitude des cours magistraux. Allant à sa façon nonchalante, il prend appui sur ceci ou cela et, la bouffarde entre les dents, il lâche de petites volutes de fumée, il a sa voix solennelle, si vous me suivez, qui s'élève et s'abaisse au rythme du vers. On voit bien qu'il est ému, en un sens. Je n'ai jamais très bien su ce qu'était la poésie ni ce que c'était censé être. J'imagine que ça agit sur les nerfs de certaines personnes, comme la musique sur d'autres. Quand Porteous lit, je n'écoute pas vraiment, je veux dire que je glisse sur les mots, mais des fois leur son m'apaise l'esprit, en quelque sorte. Dans l'ensemble, ça me plaît assez. Mais ce soir-là, ça n'avait pas l'air de marcher. C'était comme s'il y avait eu un mauvais courant d'air dans la pièce. Je me disais que tout ça, c'est de la foutaise. La poésie ! Qu'est-ce que c'est ? Rien qu'une voix, un remous d'air. Et, nom d'un chien, à quoi ça sert contre les mitrailleuses ?

Je le regardais adossé aux rayonnages. Sont drôles, ces gars des écoles de l'élite. Des écoliers toute leur vie. Toute leur vie à ressasser leurs bouts de latin, grec et poésie. Et tout à coup il me revint que la première fois que j'étais venu chez lui, Porteous m'avait lu exactement la même poésie. Lu juste de la même manière, et sa voix avait tremblé au même passage – celui où il est question de croisées magiques, enfin quelque chose comme ça. Et une étrange pensée me vint. *Il est mort*. C'est un fantôme. Tous les gens de son espèce sont morts.

Et cette pensée me poursuivait : peut-être bien que la plupart des gens que nous voyons marcher sont morts. Nous disons qu'un homme est mort quand son cœur cesse de battre, pas avant. Ça semble un peu arbitraire. Après tout, il y a des parties de votre corps qui continuent à fonctionner – le poil, par exemple, pousse encore pendant des années. Peut-être un homme meurt-il vraiment quand son cerveau s'arrête – quand il a perdu l'aptitude à enregistrer une idée neuve. Ce cher Porteous est comme ça. Une merveille d'érudition, une merveille de bon goût – mais incapable de changer. Dit les mêmes choses, remâche les mêmes pensées, jour après jour, année après année. Il y a des tas de gens comme ça. Morts dans leur tête, bloqués de l'intérieur. Avançant et reculant sur la même voie exiguë, et perdant sans cesse de leur consistance, comme des spectres.

Le cerveau de Porteous, je me disais, a dû cesser de fonctionner à peu près au moment de la guerre russo-japonaise. Et c'est une chose horrible que la quasi-totalité des gens bien, ceux qui ne veulent pas casser la gueule aux autres, soient comme ça. Des gens bien, mais leur esprit est arrêté. Ils ne pourront pas se défendre contre ce qui les attend, parce qu'ils sont incapables de le voir, même en l'ayant sous le nez. Ils se disent que l'Angleterre ne changera jamais, et que l'Angleterre est le monde entier. Ne se rendent pas compte que l'Angleterre n'est qu'une survivance, un tout petit bout de terre encore négligé par les bombes. Et pendant ce temps, la nouvelle espèce d'hommes de l'Europe là-bas, les hommes mécanisés, qui pensent par slogans et parlent par balles, arrivent sur nous. Des hommes qui ignorent totalement les règles du noble art. Avant longtemps ils nous

auront rattrapés. Tous les honnêtes gens sont paralysés. Des hommes morts et des brutes bien en vie. À croire qu'il n'y a rien entre les deux.

Je pris congé une demi-heure plus tard, sans avoir réussi à convaincre le vieux Porteous de l'importance d'Hitler. Je ruminais toujours les mêmes pensées en regagnant la maison par les rues glaciales. Il n'y avait plus de tramways. Dans la maison tout était sombre et Hilda dormait. Je déposai mon dentier dans le verre à eau de la salle de bains, enfilai mon pyjama et repoussai Hilda à l'autre bout du lit. Elle ne se réveilla pas et me présenta la bosse de son dos. C'est drôle, ces idées noires qui quelquefois s'emparent de vous tard dans la nuit. À ce moment-là, la destinée de l'Europe me semblait plus importante que le loyer et le dû à l'école et mon travail du lendemain. Quand on doit gagner sa vie, il faut être complètement fou pour ruminer des pensées pareilles. Mais je n'arrivais pas à les chasser. Toujours la vision des chemises de couleur et du crépitement des mitrailleuses. La dernière chose que je me rappelle, c'est qu'avant de m'endormir je me suis demandé ce que tout ça pouvait bien faire à un type comme moi.

II

Les primevères étaient sorties de terre. On devait être dans le courant du mois de mars.

J'avais traversé Westerham et je roulais vers Pudley. Je devais faire une évaluation chez un quincaillier, puis m'entretenir avec un client qui hésitait encore à prendre une assurance sur la vie. Son nom m'avait été communiqué par notre agent local, mais au dernier moment il avait fait machine arrière, se demandant si c'était dans ses moyens. Je me tire assez bien d'affaire dans ces cas-là. C'est ma corpulence. Elle met les gens de bonne humeur, leur donne l'impression que signer un chèque, c'est comme une partie de plaisir. Bien entendu, il y a différentes manières de s'y prendre, selon à qui on a affaire. Avec certains, on gagne à mettre l'accent sur les primes, avec d'autres on peut leur faire peur d'une façon subtile, en évoquant la triste situation de leur veuve s'ils mouraient sans avoir contracté une assurance.

La petite auto grignotait les montagnes russes des collines. Et, bon Dieu, quelle journée c'était ! De celles qu'on voit souvent en mars, quand l'hiver renonce brusquement à lutter. Depuis plusieurs jours, il avait fait ce que les gens appellent un « bon froid vif » – un ciel d'un bleu glacé et un vent qui vous écorche le visage comme une lame de rasoir émoussée. Puis tout d'un coup le vent était tombé et le soleil avait pu enfin s'installer. Vous avez connu des journées comme ça. Un soleil diffus, pas une feuille qui bouge, un soupçon de brume dans le lointain où l'on aperçoit les moutons éparpillés sur les collines, pareils à des taches crayeuses. Et dans les vallées on fait du feu, et des panaches de fumée s'élèvent et se mêlent à la brume. J'avais la route pour moi seul. Il faisait si chaud qu'on avait presque envie de se déshabiller.

Je repérai un coin où l'herbe du bord de la route étouffait sous les primevères. Peut-être une parcelle de sol crayeux. Je ralentis et m'arrêtai vingt mètres plus loin. Le temps valait bien ça. Je me disais que je devais mettre pied à terre et respirer l'air du printemps, et peut-être même cueillir quelques primevères s'il n'y avait personne dans les parages. J'avais même vaguement en tête d'en ramasser tout un bouquet pour le rapporter à Hilda.

Je retirai la clé de contact et descendis. Je n'aime pas laisser le moteur tourner au point mort, j'ai toujours un peu peur que le vieux tacot perde un garde-boue, ou deux, ou autre chose. C'est un modèle 1927 qui a pas mal roulé. Quand on soulève le capot pour regarder le moteur, on pense à l'ancien empire d'Autriche-Hongrie – tout tient avec des bouts de ficelle, et tout continue de marcher, on se demande

bien comment. Vous ne croiriez jamais qu'une mécanique puisse se trémousser dans autant de directions à la fois. C'est comme la terre qui, en tournant, brimbale de vingt-deux façons différentes, enfin je crois avoir lu ça quelque part. Si vous regardez cette auto de l'arrière pendant que le moteur tourne au point mort, vous avez l'impression de voir une Hawaïenne danser le hula-hula.

Il y avait une barrière au bord de la route. Je m'approchai et me penchai par-dessus. Pas une âme en vue. Je rejetai un peu mon chapeau en arrière pour sentir le bon air frais sur mon front. L'herbe au pied de la haie était pleine de primevères. Quelqu'un avait allumé un feu, peut-être un chemineau. Il y avait encore les cendres, et des braises blanchies d'où s'échappait un peu de fumée. Plus loin un petit étang couvert de lentilles d'eau. Le champ avait été planté de blé d'hiver. Il s'élevait en pente brusque jusqu'à un éboulement crayeux surplombé par un petit bosquet de hêtres, avec comme un duvet de jeunes feuilles sur les branches. Partout une immobilité absolue. Aucun vent pour souffler sur les cendres du feu. Une alouette chantait quelque part, sinon pas un son – pas même un avion.

Je suis resté là un certain temps accoté a la barrière. J'étais seul, tout à fait seul. Je regardais le champ et le champ me regardait. Je ressentais…, mais je me demande si vous me comprendrez…

Ce que j'éprouvais est chose si inhabituelle aujourd'hui que l'avouer a l'air un peu bête. J'étais *heureux*. Je me sentais prêt, quoique sachant la chose impossible, oui, prêt à vivre éternellement. On peut dire que c'était l'effet du premier jour de printemps, et rien de plus. Un effet de la saison sur les glandes sexuelles, si vous voulez. Mais c'était plus que ça. Curieusement, ce qui m'avait convaincu que la vie vaut d'être vécue, plus que les primevères ou les jeunes pousses sur la haie, c'était ce petit feu à côté de la barrière. Vous savez à quoi ressemble un feu de bois par temps calme. Les brindilles changées en poussière blanche, et ayant cependant gardé forme de brindilles, et sous la cendre cette sorte de rouge vivace qui s'obstine. C'est étrange, des braises rougies ont l'air plus vivantes, donnent une impression de vie plus forte que toute autre chose au monde. Il s'y attache… quoi ? … une intensité, une vibration – les mots justes ne me viennent pas. Mais ces cendres vous disent que vous êtes en vie. C'est le petit détail du tableau qui vous renseigne sur tout le reste.

Je me penchai pour cueillir une primevère. Impossible – trop de ventre. Je m'accroupis et en ramassai de quoi faire un petit bouquet. Encore une chance qu'il n'y ait eu personne pour me voir. Les feuilles étaient toutes froissées, en forme d'oreilles de lapin. Je me redressai et déposai mon bouquet sur la barrière. Puis, obéissant à une impulsion soudaine, je retirai mon dentier pour l'examiner.

Si j'avais eu une glace, je me serais regardé de la tête aux pieds, quoique, en fait, je sache déjà à quoi m'en tenir. Un gros type de quarante-cinq ans, en complet gris à chevrons pas mal défraîchi et chapeau melon. Une femme, deux gosses, une maison dans les faubourgs – je porte ça inscrit sur ma personne. Un visage

rubicond et des yeux bleu délavé. Je sais, vous n'avez pas besoin de me le rappeler. Mais ce qui m'a frappé, au moment où je regardais une dernière fois le dentier avant de le remettre en place, c'est que *ça n'avait pas d'importance*. Même les fausses dents n'ont pas d'importance. Je suis gros – d'accord. J'ai l'air d'un bookmaker qui ne fait pas ses affaires – d'accord. Aucune femme n'acceptera de coucher avec moi si je ne la paie pas pour ça. Tout cela, je le sais. Mais, croyez-moi, ça m'est éperdument égal. Je ne veux pas les femmes, je ne veux même pas retrouver ma jeunesse : tout ce qui m'intéresse, c'est d'être en vie. Et j'étais en vie à ce moment-là, regardant les primevères et les braises rougies sous la haie. C'est un sentiment qu'on a en soi, une sorte d'apaisement, et en même temps pareil à une flamme.

Plus loin, le long de la haie, l'étang couvert de lentilles d'eau, à croire un tapis, et si vous n'aviez pas su ce que c'étaient des lentilles d'eau vous vous seriez avancé sur ce tapis, le croyant ferme sous les pieds. Je me demandai comment il se fait que nous soyons tous de pareils imbéciles. Pourquoi les gens, au lieu de passer leur temps à des idioties, ne se contentent-ils pas de se promener, de *regarder* autour d'eux ? Cet étang, par exemple – tout ce qui s'y trouve. Tritons, tourniquets, scarabées, sangsues et Dieu sait combien d'autres créatures qu'on n'aperçoit qu'au microscope. Le mystère de ces existences, là-bas sous les eaux. Vous pourriez passer une vie à les observer, y consacrer dix vies, et vous ne viendriez pas à bout de cet unique étang. Et tout ce temps, quelle sensation d'émerveillement, et quel étrange feu en vous ! Il n'y a que cela qui vaille, et nous n'en voulons pas.

Mais moi, si. Du moins, c'est ce que je pensais à ce moment-là. Et ne vous méprenez pas sur ce que je veux dire. Tout d'abord, à la différence de la plupart des cockneys, il ne me vient pas la larme à l'œil dès qu'on parle de « la campagne ». J'ai été élevé bigrement bien trop près d'elle pour ça. Je ne vais pas non plus faire croisade pour que les gens cessent d'habiter dans les villes, ou dans les faubourgs, puisqu'on en est là. Qu'ils vivent où ça leur chante. Et je ne suggère pas que toute l'humanité occupe son temps à se balader en cueillant des primevères et tout ce qui s'ensuit. Je me rends parfaitement compte qu'il nous faut travailler. C'est seulement parce que des gars crachent leurs poumons au fond des mines et que des filles martèlent le clavier d'une machine à écrire que l'on peut s'offrir le luxe de cueillir une fleur à l'occasion : si vous n'aviez pas le ventre plein et un logis bien chauffé, vous n'auriez pas envie de cueillir des fleurs. Mais ce n'est pas ça l'important. L'important, c'est cette sensation que j'ai parfois – pas toujours, je le reconnais, mais de temps en temps. Je sais que c'est une sensation bonne. Et tout le monde, ou presque, le sait. Elle est là juste au coin, ne demandant qu'à se faire reconnaître, et nous le savons tous. Cessez de tirer à la mitrailleuse ! Cessez de prendre en chasse ceux-ci ou ceux-là ! Calmez-vous, reprenez votre souffle, qu'un peu de paix entre dans vos poumons. Mais non. Nous nous obstinons dans les mêmes stupides âneries.

Et la prochaine guerre pointe à l'horizon. 1941, à ce qu'on dit. Encore trois

petits tours autour du soleil, et nous y sommes. Les bombes qui s'abattent sur vous comme des cigares fuligineux, et les balles qui giclent aux bouches des mitrailleuses. Non que ça m'inquiète personnellement. Je ne suis plus en âge de combattre. Il y aura les raids aériens, bien sûr, mais tout le monde ne sera pas touché. D'ailleurs, si ce genre de danger existe, on n'y pense pas vraiment tant que le moment n'est pas venu. Comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, je n'ai pas peur de la guerre, seulement de l'après-guerre. Mais même l'après-guerre ne me toucherait guère personnellement. Car qui s'intéresserait à un type comme moi ? Je suis trop gros pour faire figure de suspect politique. Personne n'aurait envie de me supprimer ou de me matraquer. Je suis le citoyen moyen, le brave type qui circule quand l'agent lui dit de circuler. Quant à Hilda et aux gosses, ils ne s'apercevraient probablement de rien. Et pourtant cette perspective m'effraie. Le fer barbelé ! Les slogans ! Les têtes immenses des affiches, des bannières ! Les cellules tapissées de liège, le bourreau qui vous loge une balle dans la nuque ! Soit dit entre nous, cette perspective terrifie aussi des gens qui sont, intellectuellement encore moins développés que moi. Pourquoi ? Parce que c'est dire adieu à ce que je vous disais, à cette sensation que vous avez en vous. La paix, on peut lui donner ce nom-là. Mais quand je dis la paix, je ne dis pas l'absence de guerre, je veux dire la paix, quelque chose qu'on éprouve dans ses tripes. Et ça, on ne le connaîtra plus jamais si les matraqueurs prennent le dessus.

J'approchai de mon nez le bouquet de primevères. Je pensais à Binfield-le-Bas. C'est drôle, comme depuis deux mois Binfield-le-Bas me revenait à l'esprit de temps à autre, après vingt années pendant lesquelles j'avais pour ainsi dire oublié son existence. Et juste à cet instant, j'entendis une auto qui arrivait à toute allure sur la route.

Ce bruit me ramena brutalement à la réalité. Je me rendis compte tout à coup que j'étais en train de folâtrer à cueillir des fleurs au lieu de procéder à une évaluation chez le quincaillier de Pudley. Qui plus est, je me vis comme m'auraient vu les passagers de cette voiture. Un gros type en chapeau melon un bouquet de primevères à la main ! Ça ferait vraiment déplacé. Les gros types ne cueillent pas des primevères, du moins pas à la vue du monde. J'ai tout juste eu le temps de les balancer par-dessus la haie avant le passage de la voiture. L'auto était pleine de jeunes fous dans les vingt ans. Ce qu'ils auraient pu se payer ma tête, s'ils m'avaient vu ! Tous ils me dévisagèrent – de cette façon propre aux gens qui s'approchent de vous en auto –, et la pensée me vint qu'après tout ils avaient peut-être deviné ce que j'étais en train de faire. Autant leur donner à croire qu'il s'agissait d'autre chose. Pourquoi un type descendrait-il de sa voiture au bord d'une petite route de campagne ? Évident ! Comme la voiture passait devant moi, je fis semblant de reboutonner ma braguette.

Je fis repartir le moteur à la manivelle (le démarreur ne marche plus) et m'installai au volant. Bizarrement, au moment même où je m'affairais sur mes boutons de braguette en pensant aux petits rigolos qui se seraient gaussés de moi en me voyant avec mes primevères, il m'était venu une idée merveilleuse.

J'allais retourner à Binfield-le-Bas !

Pourquoi pas ? me demandai-je en passant les vitesses. Pourquoi pas ? Qu'est-ce qui m'en empêchait ? Et comment diable n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Quelques jours de vacances tranquilles à Binfield-le-Bas – voilà exactement ce qui me fallait.

N'allez pas vous imaginer que j'avais la moindre intention d'y retourner pour y vivre. Je ne formais pas le projet d'abandonner Hilda et les gosses à leur sort pour recommencer ma vie sous un autre nom. Ça, c'est bon pour les livres. Mais qu'est-ce qui m'empêchait de faire une escapade à Binfield-le-Bas pour une semaine de vacances, tout seul, bien tranquille ?

La chose me parut déjà arrêtée dans le détail. Question argent, ça ne posait pas de problème. Il me restait douze livres dans ma cagnotte secrète, et avec douze livres un homme seul peut vivre confortablement une semaine. J'ai droit à quinze jours de vacances par an, en août ou en septembre en général. Mais en leur sortant une histoire de derrière les fagots – genre proche parent se mourant d'un mal incurable – j'arriverais certainement à obtenir que mon congé soit réparti en deux moitiés. De sorte que j'aurais une semaine entière à moi tout seul, sans qu'Hilda n'en sache rien. En mai, par exemple, quand les aubépines sont en fleur. Une semaine à Binfield-le-Bas, loin d'Hilda, des gosses, de la Salamandre Volante, d'Ellesmere Road, du boucan de la circulation, des traites à payer – une semaine à jouir de la paix retrouvée !

Mais, direz-vous, qu'est-ce qui me prenait de vouloir retourner à Binfield-le-Bas ? Pourquoi Binfield-le-Bas en particulier ? Et qu'y ferais-je une fois arrivé ?

Eh bien, justement rien. C'était en grande partie ça l'idée. Je voulais la paix et le calme. La paix ! Nous l'avions connue, à Binfield, dans le temps. Je vous ai déjà donné un aperçu de la vie qu'on y menait, avant la guerre. Je ne prétends pas que c'était parfait. Je dirais même que c'était une vie triste, morne, enlisée. Oui vous pouvez le dire, nous étions comme des espèces de légumes. Mais les légumes ne vivent pas dans la terreur du patron. Ils ne se réveillent pas au milieu de la nuit pour penser à la prochaine crise, à la prochaine guerre. La paix était en nous. Bien entendu, je savais que même à Binfield-le-Bas la vie devait avoir changé. Mais pas l'endroit lui-même. Il y aurait toujours les hêtres entourant le « château », le chemin de halage qui mène au barrage de Burford et l'abreuvoir sur la place du marché. Je voulais retourner sur les lieux, juste une semaine, et me laisser imprégner par ces choses-là. Un peu comme ces sages d'Orient qui se recueillent dans le désert. Et à mon avis, du train où vont les choses, il se trouvera pas mal de gens pour se retirer dans le désert au cours des années qui viennent. Ce sera comme cette époque de la Rome antique, dont me parlait Porteous, où il y avait tellement d'ermites qu'il fallait, pour chaque grotte, constituer des listes d'attente.

Mais moi, ce n'était pas tellement l'envie de me regarder le nombril qui me poussait. Je voulais seulement retrouver un peu de sang-froid avant la venue des temps mauvais. Car se trouve-t-il un être ayant encore un peu de sang dans les

veines pour ne pas voir qu'ils arrivent ? On ne sait pas encore au juste ce que ce sera, mais on sait que ça se prépare. Peut-être la guerre, peut-être la crise – allez savoir, mais ce sera du vilain. Où que nous allions, c'est en pente descendante. Dans la tombe, dans le cloaque – allez savoir. Et c'est ce genre de choses auquel on ne peut pas faire face si l'on n'a pas en soi la note juste. Elle nous a échappé dans les vingt années qui ont suivi la guerre. Comme un suc que nous aurions totalement épuisé. Toutes ces bousculades à n'en plus finir ! Tout ça pour quelques pièces. Ce vacarme perpétuel des autobus, des bombes, des radios, du téléphone. Les nerfs à vif, les os vidés de leur moelle.

J'écrasai l'accélérateur. Le seul fait de penser à Binfield-le-Bas m'avait fait du bien. Vous imaginez le sentiment qui me prenait. Un peu d'air frais ! Comme les grosses tortues marines qui barbotent vers la surface, mettent le nez dehors et s'emplissent les poumons, un bon coup, avant de replonger parmi les algues et les pieuvres. Tous nous suffoquons au fond d'une poubelle, mais j'ai trouvé le moyen de faire surface. Retour à Binfield-le-Bas ! J'appuyai sur l'accélérateur jusqu'à ce que le vieux tacot atteigne sa vitesse de pointe, dans les soixante kilomètres à l'heure. La vieille caisse ferraillait comme un chargement de vaisselle et, protégé par le vacarme, je faillis bien me mettre à chanter.

Le hic, la grosse affaire, c'était Hilda. C'est une pensée qui donne à réfléchir. Je ralentis jusqu'à trente à l'heure pour me concentrer.

Il ne faisait guère de doute que tôt ou tard Hilda saurait à quoi s'en tenir. Question de n'avoir qu'une semaine de vacances en août, ça, je pourrais le lui faire avaler. Je pourrais lui dire que la compagnie ne m'accordait qu'une semaine cette année. Elle ne me poserait sans doute pas trop de questions, trop heureuse de pouvoir gagner sur le budget des vacances. Les gosses, de toute façon, passent toujours un mois au bord de la mer. La difficulté, ce serait de trouver une explication pour la semaine de mai. Je ne pouvais pas tout simplement décamper sans avertir. Le mieux serait de lui faire savoir, suffisamment tôt, que j'étais appelé à me rendre en mission à Nottingham, Derby, Bristol, ou toute autre ville distante à souhait. En m'y prenant quelque chose comme deux mois à l'avance, ça pourrait paraître tout à fait vraisemblable.

Mais naturellement elle finirait par découvrir le pot aux roses. Pour ça, fiez-vous à Hilda ! Elle aurait d'abord l'air d'y croire, puis à sa façon rusée et opiniâtre, elle finirait par s'apercevoir que je n'avais jamais mis les pieds à Nottingham, Derby, ou Bristol. C'est surprenant comme elle s'y prend. Avec quelle persévérance ! Elle se tient coite jusqu'à ce qu'elle ait repéré des failles dans l'alibi, puis tout à trac, quand vous vous êtes trahi par quelque remarque d'apparence anodine, voilà qu'elle déclenche la mécanique et qu'elle reconstitue tout le dossier. « Où as-tu passé la nuit du samedi ? Tu mens ! Tu étais avec une femme ! Regarde les cheveux que j'ai trouvés en brossant ton gilet ! Tiens, regarde ! Est-ce que j'ai les cheveux de cette couleur-là ? » Et alors tout y passe. Dieu sait combien de fois c'est arrivé ! Des fois elle a raison et des fois elle a tort, mais les conséquences sont

toujours les mêmes. Récriminations, criailleries, des semaines d'affilée. Pas un seul repas sans qu'elle fasse une scène – et les gosses qui n'y pigent rien. La dernière des choses à faire serait de lui dire où j'aurais passé cette semaine-là, et pourquoi. Quand bien même je lui fournirais des explications jusqu'au Jugement dernier, elle ne me croirait pas.

Mais, fichtre, après tout, pourquoi me faire tant de tracas ? J'avais encore du temps devant moi. Vous savez comme ces choses-là prennent un air différent, avant et après. J'appuyai de nouveau sur l'accélérateur. Une autre idée m'était venue, bien meilleure que la première. Je n'irais pas à Binfield en mai. Ce serait pour la seconde quinzaine de juin, à la saison de la pêche, et j'irais pêcher !

Pourquoi pas ? Je voulais la paix – et pêcher, c'était la paix. Et la plus belle idée de toutes s'empara de moi au point que je faillis quitter la route.

J'irais attraper les grosses carpes de l'étang du « château » !

Encore une fois, pourquoi pas ? Ne trouvez-vous pas bizarre que nous passions notre vie à nous dire que les choses que nous avons envie de faire sont des choses précisément irréalisables ? Qu'est-ce qui m'empêchait d'attraper ces carpes ? Et pourtant, dès que l'idée s'est formée en vous, est-ce qu'elle ne vous semble pas chimérique, inaccessible ? C'est l'impression que j'eus, même à cet instant-là. Comme dans l'un de ces rêves enfiévrés, où l'on se voit coucher avec une star d'Hollywood, ou remporter le championnat du monde des poids lourds. Et néanmoins la chose n'avait rien d'impossible, elle n'était même pas invraisemblable. On peut louer son emplacement. Quel que soit l'actuel propriétaire du château on devait pouvoir louer l'étang en y mettant le prix. Et, nom d'un chien ! cinq livres ne m'auraient pas paru trop cher payé pour une journée à pêcher dans cet étang-là. Sans compter que le « château » devait toujours être inoccupé et que personne ne devait soupçonner l'existence de mon étang.

Oh ! la pensée de ce lieu sombre entre les arbres, qui m'attendait depuis toutes ces années ! Et les énormes poissons noirs qui glissent toujours à sa surface ! Seigneur ! S'ils avaient cette taille voici trente ans, que devait-il en être aujourd'hui ?

III

C'était le vendredi 17 juin, deuxième jour de l'ouverture de la pêche.

Je n'avais pas eu de difficulté à arranger les choses avec la boîte. Et côté Hilda, je m'étais fabriqué un alibi absolument indestructible. Je partais pour Birmingham, et au dernier instant, je lui avais même donné le nom de l'hôtel où je descendais : le *Rowbottom* – un hôtel pour familles et voyageurs de commerce. Je le connaissais pour y être descendu quelques années plus tôt. Mais je ne voulais pas qu'elle m'écrive à Birmingham, ce qu'elle était capable de faire si je restais une semaine. Ayant bien réfléchi, je mis dans la confidence le jeune Saunders – jusqu'à un certain point. Saunders voyage pour Glisso, la cire à parquets. Il m'avait dit qu'il passerait par Birmingham le 18 juin, et je lui avais fait promettre de s'arrêter en chemin pour poster une lettre de moi à Hilda, adressée de l'hôtel. C'était pour lui faire savoir que je pourrais avoir à quitter la ville et qu'il était donc inutile qu'elle m'écrive. Saunders comprit, ou s'imagina qu'il comprenait. Il me fit un clin d'œil et me dit que j'étais encore bien vaillant pour mon âge. L'affaire Hilda était réglée. Elle ne me posa pas de questions, et même si ensuite elle devait avoir des soupçons, un alibi pareil ne serait pas si facile à démolir.

Je traversais Westerham. C'était une merveilleuse matinée de juin. Une légère brise, la cime des ormes se balançant au soleil. De petits nuages blancs traversaient le ciel – on aurait dit un troupeau de moutons – et leurs ombres se pourchassaient à travers les prés. À la sortie de Westerham, le garçon de courses d'une maison de glaces, un gars aux joues rondes comme des pommes, déboucha à fond de train, en sifflant à vous crever le tympan. Ça me rappela brusquement que moi aussi j'avais été garçon de courses (même si en ce temps-là on n'avait pas de vélos à roue libre), et j'ai failli l'arrêter pour lui demander une glace. À certains endroits, ils avaient coupé le foin, mais ne l'avaient pas encore rentré. Il était à sécher, en longues rangées brillantes, et l'odeur s'en mêlait aux vapeurs d'essence.

J'allais doucement, du trente à l'heure tout au plus. La matinée avait quelque chose de doux et d'apaisant qui tenait du rêve. Les canards glissaient sur les étangs, comme trop contents pour s'occuper de se nourrir. À Nettlefield, le village après Westerham, un petit homme en tablier blanc, les cheveux gris et une énorme moustache grise, se précipita à travers champs, se planta au milieu de la route et se mit à faire de grands gestes pour attirer mon attention. Tout le monde connaît ma voiture sur cette route-là, bien entendu. Je freinai immédiatement. C'était seulement M. Weaver, qui tient le bazar. Non, il ne voulait pas contracter une assurance sur la vie, ni assurer son magasin d'ailleurs. C'était juste qu'il

n'avait pas de monnaie. Est-ce que je pouvais lui changer un billet d'une livre contre des « pièces d'argent » ? Ils n'ont jamais de monnaie à Nettlefield, même pas à la taverne.

Je repris la route. Les blés devaient bien arriver à la taille d'un homme. Ils ondulaient sur les collines à peine touchés du vent, comme un grand tapis vert, à la fois dense et soyeux. Comme une femme, pensais-je. On a envie de s'y étendre. Et bientôt, au carrefour, j'aperçus la flèche indicatrice. À droite pour Pudley, à gauche pour Oxford.

J'étais toujours dans mon coin habituel – mon « secteur », comme ils l'appellent à la compagnie. La chose à faire, dans ce périple vers l'ouest, aurait été de m'éloigner de Londres par la route d'Uxbridge. Mais mû par une sorte d'instinct j'avais suivi mon itinéraire habituel. Je voulais mettre une bonne distance derrière moi avant de me diriger vers l'Oxfordshire. Le fait est que je me sentais coupable d'avoir entrepris toute cette satanée expédition. Oui, j'avais beau m'être si bien débrouillé avec Hilda et avec la Compagnie, avoir douze livres dans mon portefeuille et ma valise à l'arrière de la voiture, à l'approche du carrefour je ressentis bel et bien la tentation – sachant que je n'y succomberais pas, mais c'était tout de même une tentation – de tout envoyer promener. J'avais vaguement l'impression que tant que je ne m'éloignerais pas de ma tournée coutumière, j'aurais le droit pour moi. Il n'était pas trop tard. Il était temps encore pour moi de me comporter en homme respectable. Je pouvais gagner Pudley, par exemple, et passer chez le directeur de la Barclay's Bank pour voir s'il n'avait rien à me communiquer. Ou, aussi bien, j'aurais pu rebrousser chemin, retourner auprès d'Hilda, et lui faire des aveux complets.

Je ralentis à l'approche du tournant. J'y vais – ou j'y vais pas ? Une seconde environ, je fus vraiment tenté de laisser tomber. Et puis non ! Je klaxonnai avec vigueur, virai à main gauche, direction Oxford.

Voilà, c'était fait. J'étais en territoire interdit. Il est vrai que, à moins de dix kilomètres de là, je pouvais encore prendre à gauche et regagner Westerham. Mais pour le moment je faisais route vers l'ouest. À parler vrai, j'étais en fuite. Et la chose étrange, c'est qu'à peine sur la route d'Oxford j'eus la conviction absolue qu'*ils* étaient au courant, qu'*ils* savaient tout sur mes intentions. Quand je dis « ils », je veux dire tous ceux qui n'auraient pas approuvé une pareille escapade, et m'auraient arrêté s'ils l'avaient pu – ce qui, j'imagine, inclut à peu près tout le monde.

Qui plus est, j'avais le sentiment qu'ils étaient déjà à mes trousses. Eux tous ! Tous les gens qui ne peuvent pas comprendre qu'un homme mûr affligé d'un dentier se tire en douce pour passer une semaine sur les lieux de son enfance. Et tous ces salopards bornés qui ne l'auraient que trop bien compris, et qui malgré tout auraient remué ciel et terre pour m'en empêcher. Ils étaient tous sur mes traces. Je voyais une immense armée lancée à ma poursuite. Mon troisième œil me la montrait. Hilda allait en tête, bien entendu, les gosses sur ses talons, et il y

avait aussi M^me^ Wheeler, vindicte et vengeance sur ses traits, et M^lle^ Minns à l'arrière-garde, le pince-nez de travers, une expression de détresse sur le visage, comme une poule qui arrive trop tard, les autres s'étant déjà emparées du morceau de couenne. Puis Sir Herbert Crum et les gros bonnets de la Salamandre Volante, dans leurs Rolls-Royce et Hispano-Suiza. Et tous les gars du bureau, tous les scribouillards minables d'Ellesmere Road et autres lieux similaires, certains poussant devant eux des voitures d'enfant, des tondeuses ou des rouleaux à gazon, d'autres cahotant au volant de modestes Austin Seven. Et tous les sauveurs d'âmes en péril, ceux qui fourrent leur nez partout, et puis ceux que vous ne connaissez ni d'Ève ni d'Adam, mais qui veillent quand même sur votre destinée, le ministre de l'intérieur, Scotland Yard, la ligue antialcoolique, la banque d'Angleterre, Lord Beaverbrook, Hitler et Staline sur un tandem, le banc des évêques, Mussolini, le pape – tous à mes trousses. Je croyais presque les entendre :

« Il y en a un qui croit qu'il va s'échapper ! Il y en a un qui ne veut pas marcher en rang ! Il retourne à Binfield-le-Bas ! Rattrapez-le ! Arrêtez-le ! »

C'est drôle. Cette impression était si forte que je me retournai pour voir à travers l'étroite lunette arrière de la voiture, si je n'étais pas suivi. La voix de la conscience coupable, je suppose. Mais il n'y avait personne. Rien que la route blanche et poudreuse et la longue rangée d'ormes qui se perdait dans le lointain.

J'appuyai sur l'accélérateur et le tacot répondit à mon appel. Quelques instants plus tard, j'avais dépassé le tournant de Westerham. Et voilà. J'avais brûlé mes vaisseaux. J'avais réalisé l'idée qui avait commencé à prendre confusément forme dans mon esprit le jour où j'avais pris possession de mon nouveau dentier.

QUATRIÈME PARTIE

I

J'approchai Binfield-le-Bas par la côte de Chamford. Quatre routes mènent à Binfield-le-Bas, et celle de Walton aurait été plus directe. Mais je voulais passer par la côte de Chamford parce que c'était celle que nous prenions en rentrant à vélo de nos parties de pêche sur la Tamise. Juste après le sommet boisé de la côte, les arbres s'écartent pour laisser voir Binfield-le-Bas, au fond de la vallée.

C'est une singulière expérience que de redécouvrir un bout de votre terre natale à vingt ans de distance. Le moindre détail est resté gravé dans votre esprit – mais plus rien ne colle. L'échelle des distances a changé et les points de repère ont l'air d'avoir été déplacés. Vous vous dites, cette côte était sûrement plus raide, là, la route tournait à gauche et pas à droite. Et pourtant sur d'autres points, ce que vous avez gardé en mémoire est d'une parfaite exactitude, mais lié à une circonstance particulière. Par exemple, vous vous rappelez un coin de champ par une pluvieuse journée d'hiver, l'herbe si verte qu'elle paraît bleue, un pieu vermoulu couvert de lichen et la vache, là, qui vous regarde. Et vous revoici sur les lieux vingt ans plus tard, tout surpris que la vache ne soit plus au même endroit, à vous regarder avec la même expression.

En montant la côte de Chamford, je me rendais bien compte que j'avais en tête une image presque entièrement imaginaire. De fait, il y avait du neuf. La route, autrefois en macadam (je me rappelle comme, à vélo, on sentait les bosses sous soi), présentait maintenant une surface goudronnée et lisse, et paraissait beaucoup plus large. Et il y avait bien moins d'arbres. Dans le temps, des hêtres immenses se dressaient derrière les haies, et ici et là leurs cimes se rejoignaient, formant voûte. Plus de hêtres. Presque au sommet de la côte, je me trouvai devant une nouveauté incontestable. À droite de la route, il y avait tout un groupe de maisons simili-rustiques, avec toits en saillie, pergolas roses et Dieu sait quoi. Ce genre de maisons qui se veulent juste un peu trop chics pour être à l'alignement, et qui se répandent au hasard dans la nature, formant une enclave privée, avec son petit réseau de routes distinct. Et à l'entrée d'une de ces routes, un écriteau imposant : « LES CHENILS. CHIOTS SEALYHAM PURE RACE – PENSION POUR CHIENS. »

Ça, en tout cas, ce n'était pas là avant !

Je fis effort pour me souvenir. Oui, ça me revenait ! À la place de ces maisons il y avait autrefois une petite plantation de chênes, et les arbres poussaient trop serrés, de sorte qu'ils s'élançaient, très grands et efflanqués, et au pied des chênes, au printemps, la terre se couvrait d'anémones. Il n'y avait assurément jamais eu

de maisons aussi loin de la ville.

J'allais atteindre le sommet de la colline. Une minute encore, et Binfield-le-Bas serait en vue. Binfield-le-Bas ! À quoi bon prétendre que je n'étais pas ému ? Une sensation extraordinaire m'envahissait qui me prenait aux tripes, gagnait tout mon être et me bouleversait. Cinq secondes encore ! Oui, nous y voici ! Je débrayai, appuyai sur le frein, et – Seigneur !

Oh, oui, je sais que *vous* savez ce qui m'attendait. Mais *moi* je ne le savais pas. Vous pouvez dire que j'étais un foutu imbécile de ne pas m'y attendre, et c'est bien ce que j'étais. Mais ça ne m'était tout de même pas venu à l'esprit.

Première question, *où* était Binfield-le-Bas ? Je ne veux pas dire que le bourg avait été détruit. Il avait simplement été absorbé. Ce que j'avais sous les yeux, c'était une ville industrielle d'honnêtes dimensions. Je me rappelle – nom d'un petit bonhomme, comme je me rappelle ! et cette fois je ne crois pas que la mémoire me joue des tours – de quoi avait l'air Binfield-le-Bas, vu du sommet de la côte de Chamford. Je suppose que la Grande rue devait faire dans les cinq cents mètres et, à part quelques maisons un peu à l'écart, la ville présentait à peu près la forme d'une croix. Les principaux points de repère étaient le clocher de l'église et la cheminée de la brasserie. Sur le moment, je ne pus distinguer ni l'un ni l'autre. Tout ce que je voyais, c'était un flot de maisons nouvelles qui se répandaient le long de la vallée dans les deux sens, et de chaque côté escaladaient les collines jusqu'à mi-hauteur. Sur la droite, on découvrait plusieurs hectares de maisons aux toits d'un rouge vif, tous exactement les mêmes. Sans doute un vaste lotissement de maisons bon marché.

Mais où était Binfield-le-Bas ? Où était le bourg que j'avais connu ? Il aurait pu se trouver n'importe où. Tout ce que je savais, c'est qu'il était enfoui quelque part au milieu de cet océan de brique. Des cinq ou six cheminées d'usine que j'apercevais, je ne pouvais même pas dire laquelle était celle de la brasserie. Vers l'extrémité est de la ville se dressaient deux énormes usines de verre et de béton. C'est ce qui doit expliquer l'expansion de la ville, me dis-je, commençant à comprendre. L'endroit, qui comptait autrefois environ deux mille habitants, devait maintenant en abriter au moins vingt-cinq mille. La seule chose qui n'avait pas changé, c'était apparemment le « château » de Binfield-le-Haut : guère plus qu'un point tout au loin, déposé sur le flanc de la colline d'en face, entouré de hêtres. Les habitations n'avaient pas gagné jusque-là. Comme je levai les yeux, une flotte noire d'avions de bombardement déboucha au-dessus de la colline et survola à toute vitesse la ville.

J'embrayai et commençai à descendre lentement la côte. Les maisons en avaient effectivement dévoré la moitié : de ces maisons bon marché qui s'étagent à flanc de colline, avec leurs toits tous identiques qui se succèdent comme les marches d'un escalier. Mais avant d'être à leur hauteur, je m'arrêtai une nouvelle fois. À gauche de la route, il y avait encore quelque chose de tout à fait neuf. Le cimetière. Je me trouvais devant le porche et pus m'en faire une idée.

Il était immense, dans les dix hectares, j'imagine. Un nouveau cimetière a toujours quelque chose de factice qui fait qu'on s'y sent mal à l'aise – les allées de gravier d'un blanc cru, le gazon trop jeune et les angelots de marbre fabriqués en série qui ont l'air arrachés à un gâteau de mariage. Mais surtout je me disais que cet endroit n'existait pas autrefois. Il n'y avait pas de cimetière extérieur à la ville, seulement celui situé dans l'enclos de l'église. Je me rappelais vaguement le fermier à qui ces terres avaient appartenu – un certain Blackett – un éleveur, il vendait des produits laitiers. Et tout à coup ce cimetière trop neuf me fit mesurer l'étendue du changement. Ce n'était pas tant le fait que la ville était devenue si importante qu'il fallait dix hectares pour y fourrer ses cadavres. C'était qu'ils avaient jugé bon de placer un cimetière à cet endroit, à la périphérie de la ville. Avez-vous remarqué que c'est devenu aujourd'hui la règle ? Éloignez de moi cet endroit – que je ne le voie pas ! Ne peuvent pas souffrir qu'on leur rappelle la mort. Jusqu'aux inscriptions des tombes qui reprennent le même refrain. Elles ne vous disent jamais que le gars là-dessous est mort. Non, il « s'est éteint », ou « a trouvé le repos ». Il n'en était pas ainsi dans l'ancien temps. Le cimetière était en plein milieu de la ville, vous passiez devant tous les jours, vous voyiez l'endroit où reposait votre grand-père et où vous reposeriez vous-même un jour. Ça ne nous gênait pas de regarder les morts. Par temps chaud, je l'avoue, on avait aussi à les sentir, parce que certains caveaux de famille n'étaient pas très bien scellés.

Je roulais lentement. Étrange ! Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point c'était étrange ! Tout au long de la descente je voyais des spectres – spectres de haies, d'arbres, de vaches. C'était comme si je voyais deux mondes en même temps – comme une mince bulle de ce qui avait été, à travers laquelle luisait ce qui existait réellement. Ici le champ où le taureau avait chargé Rogers, le rouquin ! Et là l'endroit où on trouvait des champignons ! Mais il n'y avait ni champs ni taureaux ni champignons. Rien que des maisons, des maisons partout, petites maisons d'un rouge criard avec leurs rideaux crasseux et, derrière, leur jardin minuscule où rien ne pousse, qu'un gazon dru et quelques pieds-d'alouette entre les mauvaises herbes. Et des types allant de-ci de-là, des femmes secouant leurs tapis, des gosses la morve au nez jouant sur le trottoir. Tous des étrangers, venus s'entasser là pendant que j'avais le dos tourné. Et pourtant ce sont eux qui auraient vu en moi l'étranger, eux qui ne connaissaient rien de l'ancien Binfield-le-Bas, qui n'avaient jamais entendu parler de Shooter et Wetherall, de M. Grimmett ou de l'oncle Ézekiel, et qui s'en moquaient bien, vous pouvez en être sûr !

C'est drôle comme on s'accoutume vite. Cinq minutes plus tôt, j'avais fait halte en haut de la côte, retenant mon souffle à la pensée de revoir Binfield-le-Bas. Et déjà je m'étais fait à l'idée que Binfield-le-Bas avait connu le même sort que les cités oubliées du Pérou. Je me reprenais, je faisais face. Après tout, à quoi d'autre s'attendre ? Les villes sont faites pour se développer, il faut bien que les gens vivent quelque part. D'ailleurs, l'ancien village n'avait pas été détruit. D'une façon ou d'une autre, il existait toujours, même si des maisons avaient remplacé les champs qui l'entouraient jadis. Quelques minutes encore et je le reverrais – oui,

l'église et la cheminée de la brasserie, la devanture de la boutique de mon père et l'abreuvoir sur la place du marché. En bas de la colline, la route bifurquait. Je pris à gauche – et l'instant d'après j'étais perdu.

Je ne reconnaissais plus rien. Je n'aurais même pas pu dire si c'était par là que commençait le village d'autrefois. Tout ce que je savais, c'est qu'autrefois cette rue-là n'existait pas. Je la suivis sur plusieurs centaines de mètres – une rue assez minable, avec des maisons qui donnaient directement sur le trottoir, et ici et là un épicier ou une petite taverne crasseuse – ne cessant de me demander où diable elle pouvait bien mener. Finalement, je m'arrêtai à la hauteur d'une femme sans chapeau et en tablier sale qui marchait sur le trottoir. Je passai la tête à la portière :

« S'cusez-moi… la place du marché ? »

Non, elle « pouvait pas dire ». Répondait avec un accent à couper au couteau. Venait du Lancashire. Il y a des tas de gens de par là dans le Sud de l'Angleterre, en ce moment. Le trop-plein des régions touchées par la crise. Puis je vis que venait un type en bleu de travail avec une boîte à outils. Celui-là me répondit avec l'accent cockney, après avoir pris le temps de la réflexion.

« Place du marché ? Place du marché ? Voyons voir. Oh, vous voulez dire l'ancien marché ? »

Ce devait être ce que je voulais dire.

« Ah bon… Ben alors, vous prenez à vot'droite… »

C'était loin. Des kilomètres, me sembla-t-il – quoique pas plus d'un kilomètre et demi, en fait. Maisons, magasins, cinémas, chapelles, terrains de football – du neuf, rien que du neuf. J'avais de nouveau le sentiment qu'une invasion ennemie s'était opérée dans mon dos. Tous ces gens débarquant du Lancashire et des faubourgs de Londres, et venant s'installer au milieu de ce chaos abominable, sans même l'envie de connaître le nom des principaux repères de la ville. Mais la raison pour laquelle notre place du marché avait été rebaptisée « place du vieux marché » m'apparut soudain. Il y avait une autre place, une grande place, sans forme distincte, au centre de la nouvelle ville, avec des feux de circulation et une immense statue en bronze d'un lion s'en prenant à un aigle – le monument aux morts, je suppose. Et partout cet air neuf, mal dégrossi, mesquin ! Savez-vous à quoi ressemblent ces villes champignons qui ont poussé au cours de ces dernières années – Hayes, Slough, Dagenham et les autres ? La froideur qui vous saisit là, et partout la brique rouge vif, et l'apparence provisoire des devantures pleines de chocolat à prix réduit et de pièces de rechange pour postes de radio. C'était exactement comme ça. Mais tout à coup je tournai dans une rue aux maisons plus anciennes. Sapristi ! La Grande rue !

Après tout, ma mémoire ne m'avait pas joué de tour. Je reconnaissais maintenant chaque pouce du parcours. Encore deux cents mètres et je serais sur la place du marché. Je m'y rendrais après le déjeuner – après être descendu au

George. Et chaque pouce m'était un souvenir ! Je reconnaissais tous les magasins, même si les noms avaient changé, et la marchandise avec. Voici celui de Lovegrove ! Celui de Todd ! Un grand magasin sombre avec des poutres et des lucarnes : ç'avait été celui de Lilywhite, le marchand de nouveautés, où Elsie travaillait. Et Grimmett ! toujours une épicerie, apparemment. Et maintenant, l'abreuvoir de la place du marché. Il y avait devant moi une autre voiture qui me bouchait la vue.

La voiture prit de côté et je fus sur la place du marché. L'abreuvoir avait disparu.

Sur son emplacement, un représentant de l'« Automobile Association » veillait sur la circulation. Il jeta un coup d'œil à ma voiture, vit qu'elle ne portait pas la plaque des adhérents et s'abstint de saluer.

Je pris le tournant pour me rendre au *George*. La disparition de l'abreuvoir m'avait causé un tel choc que je n'avais pas pensé à regarder si la cheminée de la brasserie était toujours là. L'hôtel était toujours le *George*, mais, le nom excepté, il avait lui aussi changé. La façade avait été bichonnée au point de faire penser aux auberges rustiques, et l'enseigne était différente. C'était curieux. Jusqu'à ce moment je n'avais pas repensé à cet hôtel une seule fois en vingt ans, et tout à coup me revenait chaque détail de la vieille enseigne que j'avais de tout temps vue suspendue là. C'était une peinture assez naïve : saint Georges sur une monture plutôt étique terrassant un dragon bien gras, et dans le coin on pouvait encore lire la petite signature : « Wm. Sandford, peintre et ébéniste ». La nouvelle enseigne avait un air artistique. On voyait qu'elle était l'œuvre d'un vrai peintre. Saint Georges avait l'air d'une parfaite lopette. La cour pavée en cailloutis, où les fermiers garaient leurs carrioles, où les soûlauds dégobillaient le samedi soir, avait triplé de surface et son sol avait été cimenté, avec des garages tout autour. J'entrai en marche arrière dans l'un des garages et descendis de voiture.

Une chose que j'ai remarquée, c'est que l'esprit humain procède par bonds. Aucune émotion ne dure en vous bien longtemps. En l'espace d'un quart d'heure j'avais subi un certain nombre de chocs. Quand je m'étais arrêté en haut de la côte de Chamford et m'étais rendu compte que Binfield-le-Bas avait disparu, ça m'avait fait un sacré coup, et de voir que l'abreuvoir n'existait plus n'avait rien arrangé. J'avais roulé à travers les rues, à la fois consterné et indigné. Mais, descendant de la voiture et coiffant mon chapeau mou, je compris brusquement que ces choses ont autant d'importance qu'un pet de lapin. Il faisait si beau… et la cour de l'hôtel ensoleillée, avec ses fleurs épanouies dans des jarres… tout cela disait déjà l'été. En outre, j'avais envie de casser une bonne croûte.

Je m'avançai nonchalamment avec un air important, suivi du groom portant la valise. Je me trouvais pas mal prospère, et j'en avais l'air, probablement. Un homme d'affaires cossu, auriez-vous dit, du moins si vous n'aviez pas jeté un coup d'œil sur la voiture. J'étais plutôt content de mon nouveau complet – flanelle bleue à fines rayures blanches – qui convient à mon genre. Il a ce que le tailleur

appelle « un effet amincissant ». Je crois que j'aurais pu passer pour un agent de change. Vous direz ce que vous voudrez, c'est tout de même agréable, un jour de juin quand le soleil brille sur des jardinières de géraniums roses, de se trouver dans un plaisant hôtel de campagne, avec la perspective de déguster un rôti d'agneau avec sauce à la menthe. Ce n'est pas que les hôtels me disent grand-chose, Dieu sait que j'en ai ma claque – vu que quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ils sont du type pour « familles et voyageurs de commerce » – comme le *Rowbottom,* où j'étais censé me trouver en ce moment –, le genre d'endroit à cinq shillings pour la nuit et le petit déjeuner, avec des draps toujours humides et des robinets de baignoire qui ne fonctionnent pas. Le *George* était devenu si chic que je ne l'aurais pas reconnu. Autrefois, c'était à peine un hôtel, plutôt une taverne avec une chambre ou deux à l'étage, et l'on y servait à déjeuner aux fermiers le jour du marché (rôti de bœuf, boulettes de pâte et fromage de Stilton). L'endroit était devenu méconnaissable, à l'exception du bar qui me parut n'avoir pas changé du tout. Je suivis un corridor au tapis moelleux, avec aux murs des gravures de chasse, des bassinoires en cuivre et tout le tremblement. Je me souvenais vaguement de ce corridor autrefois : les dalles défoncées, l'odeur du plâtre mêlée à celle de la bière. Au bureau, une jeune femme en robe noire, une délurée avec des frisettes qui devait être la réceptionniste, prit mon nom.

« Vous désirez une chambre, Monsieur ? Certainement, Monsieur. À quel nom, s'il vous plaît ? »

Je marquai un temps. Après tout, c'était un grand moment pour moi. À coup sûr, elle devait connaître mon nom. Ce n'est pas un nom très répandu et il y a pas mal d'entre nous qui reposent dans le cimetière derrière l'église. Nous étions une des vieilles familles de Binfield-le-Bas, les Bowling de Binfield-le-Bas. Et même si, en un sens, c'est pénible d'être reconnu, il faut bien dire que tout de même je l'escomptais.

« Bowling, dis-je d'une voix posée. M. George Bowling.

— Bowling, Monsieur. B-O-A – oh, B-O-W ? Bien, Monsieur. Et vous arrivez de Londres, Monsieur ? »

J'aurais aussi bien pu lui parler chinois. Mon nom ne lui disait rien du tout. Elle n'avait jamais entendu parler de moi. Jamais entendu parler de George Bowling, fils de Samuel Bowling – Samuel Bowling qui, nom d'un chien, avait vidé sa demi-pinte de bière dans la même taverne, chaque samedi que Dieu fait, pendant trente ans et plus.

II

La salle à manger avait elle aussi changé.

Bien que n'y ayant jamais pris un seul repas, je me rappelais encore l'ancienne salle à manger, avec son manteau de cheminée brun et son papier mural d'une couleur bronze – je n'ai jamais su si c'était exprès ou l'effet du vieillissement et de la fumée – et la peinture à l'huile, également due à Wm. Sandford, peintre et ébéniste, représentant la bataille de Tel-el-Kebir. Maintenant ils avaient donné à la pièce une sorte de style médiéval. Grande cheminée en brique à l'ancienne, poutre immense en travers du plafond, lambris de chêne aux murs, le tout sentant le faux à cinquante mètres. La poutre était en chêne véritable – provenait d'un ancien voilier, probablement –, mais elle ne soutenait rien, et quant aux lambris, dès le premier coup d'œil ils me parurent suspects. Je m'assis à une table et tandis que le garçon, un jeune gars bien propret s'approchait pour prendre la commande en jouant avec sa serviette, je tapotai le mur derrière moi. Oui, je m'en doutais ! Même pas du bois. Ils utilisent pour ça je ne sais quel matériau bizarre sur lequel on passe une couche de peinture.

Mais le déjeuner n'était pas mauvais. Je pris le rôti d'agneau avec sauce à la menthe, arrosé d'un vin blanc avec un nom français qui me donna quelques renvois mais me réchauffa le cœur. Il y avait une autre personne dans la salle à manger, une femme aux cheveux clairs, dans les trente ans, l'air d'une veuve. Je me demandai si elle était descendue au *George* et me fis de vagues projets à son sujet. C'est drôle comme vos sentiments s'enchevêtrent. La moitié du temps je voyais des fantômes. Le passé se glissait dans le présent. Le jour du marché et les fermiers, grands gars solides, les jambes à l'aise sous la table, raclant le carrelage de leurs bottes ferrées et s'envoyant des quantités incroyables de bœuf bouilli à se demander comment une carcasse humaine pouvait contenir tout ça. Puis les petites tables avec leurs nappes luisantes et les verres à vin, les serviettes soigneusement pliées, toute cette décoration tape-à-l'œil et l'impression en général de se trouver dans un endroit chérot – tout cela annulait le monde d'autrefois. Et j'en venais à penser : « J'ai douze livres et un complet neuf. Je suis le petit Georgie Bowling – qui n'aurait jamais cru que je retournerais à Binfield-le-Bas au volant de ma propre auto ? » Puis, le vin me réchauffant l'estomac et se répandant en moi, je commençai à reluquer la femme aux cheveux clairs et à la déshabiller en pensée.

Et cela continua dans l'après-midi, tandis que je me prélassais dans le salon de l'hôtel – faux moyen âge lui aussi, mais avec des fauteuils de cuir modernes et des

tables à dessus de verre – à siroter un verre de cognac en fumant un cigare. Je voyais toujours des fantômes, mais dans l'ensemble je me sentais bien. En fait, j'étais légèrement éméché et j'espérais voir apparaître la femme aux cheveux clairs, histoire pour moi d'engager la conversation. Mais elle ne se montra pas. On approchait de l'heure du thé et je décidai d'aller prendre l'air. Sans hâte je gagnai la place du marché, puis tournai à gauche. Le magasin ! Chose curieuse, vingt et un ans plus tôt, le jour des obsèques de mère, j'étais passé devant dans l'omnibus de la gare, l'avais vu fermé et tout couvert de poussière, l'enseigne effacée au chalumeau, et ça ne m'avait fait ni chaud ni froid. Et maintenant, à si grande distance de temps, alors que je ne pouvais même plus me rappeler certains détails de l'intérieur de la maison, la pensée de me retrouver là me prenait aux tripes, me brisait le cœur. Je passai devant la boutique du coiffeur. Toujours un coiffeur, mais le nom avait changé. Par-dessous la porte s'échappait une odeur chaude et savonneuse, une odeur d'amande. Pas aussi agréable que l'ancienne odeur de lotion capillaire et tabac exotique. Le magasin, notre magasin, était vingt mètres plus loin.

Ça alors !

Une enseigne genre artiste – peinte par le type qui avait fait celle du *George,* ça ne m'aurait pas étonné – se détachait au-dessus du trottoir :

CHEZ WENDY. SALON DE THE. ON SERT LE MATIN. PÂTISSERIE MAISON.

Un salon de thé !

Je suppose que s'il s'était agi d'un boucher ou d'un quincaillier, de n'importe quoi excepté d'un grainetier, j'aurais été secoué de la même façon. C'est absurde, sous prétexte que vous êtes né dans une certaine maison, de vous sentir des droits sur elle pour le restant de vos jours, mais c'est ainsi. L'endroit était digne de son enseigne, pour ça oui. Rideaux bleus aux fenêtres, et un ou deux gâteaux en montre, le genre de gâteau couvert d'une couche de chocolat avec une noix piquée dessus. Je n'avais pas particulièrement envie de thé, mais il fallait que je voie l'intérieur.

Ils avaient manifestement aménagé en salon de thé et le magasin et la pièce qui tenait lieu de salon. Quant à la cour où il y avait la boîte à ordures et la petite plate-bande des herbes de père, elle avait été entièrement pavée et enjolivée de tables rustiques, hortensias et tout le saint-frusquin. Je m'avançai dans la petite pièce, le « salon ». Encore des fantômes ! Le piano et les inscriptions au mur, et les deux vieux fauteuils tout cabossés où père et mère se faisaient face, de part et d'autre de la cheminée, à lire le *People* et le *News of the World* le dimanche après-midi ! L'endroit était encore plus décoré que le *George* : tables à abattants, lustre de fer forgé, assiettes d'étain au mur – rien n'y manquait. Avez-vous remarqué comme ils réussissent à assombrir l'atmosphère de ces salons de thé à prétention artistique ? Faut que ça fasse ancien, je suppose. Et au lieu d'une serveuse ordinaire, il y avait une jeune femme dans une sorte de robe imprimée qui

s'avança, l'air revêche. Je commandai un thé, et il s'écoula dix minutes avant qu'elle l'apporte. Vous connaissez ce genre de thé – du thé de Chine, si faible qu'avant d'y verser le lait on dirait de l'eau. Je me tenais à peu près exactement à l'endroit où se trouvait le fauteuil de père. Je croyais presque entendre sa voix alors qu'il lisait « un morceau », comme il disait, du *People,* sur ces nouvelles machines volantes, ou le gars avalé par une baleine, ou quelque chose de ce genre. J'avais l'impression tout à fait étrange de m'être introduit là en fraude, que je risquais de me faire chasser à coups de pied s'ils venaient à découvrir qui j'étais, et en même temps j'avais envie de dire à quelqu'un que j'étais né ici, ou plutôt (car c'était ce que je ressentais vraiment) que la maison était à moi. Il n'y avait pas d'autres clients. La fille en robe imprimée se tenait debout près de la fenêtre, et je devinais que si je n'avais pas été là, elle se serait curé les dents. Je goûtai au gâteau qu'elle m'avait apporté. Pâtisserie maison, tu parles ! Pâtisserie maison à la margarine et au succédané d'œuf. À la fin, n'y tenant plus, je demandai :

« Il y a longtemps que vous êtes à Binfield-le-Bas ? »

Elle sursauta, parut surprise et ne répondit pas. Je revins à la charge.

« J'ai moi-même habité Binfield-le-Bas, il y a pas mal de temps. »

De nouveau aucune réponse, ou alors seulement quelque chose qui m'échappa. Elle me lança une sorte de regard glacial puis se remit à regarder par la fenêtre. Je voyais ce qu'il en était. Trop grande dame pour bavarder avec la clientèle. En plus de ça, elle croyait sans doute que je lui faisais des avances. À quoi bon lui dire que j'étais né dans cette maison ? Même si elle l'avait cru, ça ne l'aurait pas intéressée. Elle n'avait jamais entendu parler de Samuel Bowling, négociant en grains. Je payai la note et filai.

Je montai vers l'église. Il y avait quelque chose que je redoutais et qu'en même temps j'espérais confusément – être reconnu par des personnes de connaissance. Mais pour ça j'avais tort de me faire du mauvais sang : il n'y avait pas un seul visage familier dans les rues. On aurait dit que la population de la ville avait été entièrement renouvelée.

Une fois à l'église, je compris pourquoi ils avaient eu besoin d'un nouveau cimetière. Dans l'enclos de l'église, il n'y avait plus de place pour d'autres tombes. Pour les noms que je me rappelais, je n'eus pas grand mal à me repérer, mais sur la moitié des tombes on lisait des noms qui m'étaient parfaitement inconnus. Je me mis à errer entre les morts. L'homme chargé de l'entretien venait juste de faucher l'herbe et même là l'air embaumait l'été. Ils étaient tous morts, tous les anciens que j'avais connus : Gravitt le boucher, et Winkle, l'autre grainetier, et Trew, qui tenait le *George,* et M^me^ Wheeler avec ses bonbons – tous reposaient là. Shooter et Wetherall se faisaient face de part et d'autre de l'allée, comme au temps où ils se donnaient la réplique à travers la nef de l'église. Ainsi Wetherall n'était pas devenu centenaire, après tout. Né en 1843, a « quitté cette vie » en 1928. Mais il avait battu Shooter, comme d'habitude. Shooter était mort en 1926. Wetherall, ce qu'il avait dû s'en donner pendant ces deux années où il n'avait eu personne

pour lui donner la réplique ! Et le vieux Grimmett, sous un immense machin de marbre pareil à une pièce montée, et protégé par une grille de fer. Et dans un coin perdu toute une fournée de Simmons sous de petites croix bon marché. Tous retournés à la poussière. Le vieux Hodges avec ses dents jaunies par le tabac, Lovegrove et sa grande barbe brune, lady Rampling avec son cocher et le petit groom, la tante de Harry Barnes avec son œil de verre, et Brewer de la ferme du moulin, au faciès si grimaçant qu'on l'aurait dit taillé dans une noix – plus rien ne subsistait d'aucun d'entre eux, qu'un bloc de pierre et dessous Dieu seul sait quoi.

Je trouvai la tombe de mère et, juste à côté, celle de père. Toutes deux en assez bon état. Le gazon avait été entretenu et taillé régulièrement. L'oncle Ézekiel n'était pas très loin. On avait arasé nombre d'anciennes sépultures, et les parties supérieures, pareilles à des bois de lit, avaient disparu. Qu'éprouvez-vous à voir les tombes de vos parents vingt ans plus tard ? Je ne sais pas ce qu'on devrait éprouver, mais je peux vous dire ce que j'éprouvais moi : rien. Père et mère m'avaient toujours été présents. Comme s'ils existaient quelque part dans une sorte d'éternité, mère derrière la théière brune, père avec son crâne chauve poudré de farine, ses lunettes et sa moustache grise, tous deux figés à jamais comme sur une photo, et pourtant, d'une certaine manière, vivants. Ces tas d'os reposant en terre ne pouvaient rien avoir de commun avec eux. Là, debout, je commençai à me demander ce qu'on ressent une fois en terre – est-ce que ça vous affecte beaucoup et à partir de quel moment ça vous devient égal – quand tout à coup une ombre épaisse s'abattit sur moi, me faisant sursauter.

Je jetai un coup d'œil derrière moi. Ce n'était qu'un avion de bombardement qui s'était interposé entre moi et le soleil. À croire que le ciel en était infesté.

Je pénétrai dans l'église. Pour la première fois, autant dire, depuis mon retour à Binfield-le-Bas, l'impression d'avancer entre des spectres m'abandonna – ou plutôt je la ressentis autrement. C'est que rien n'avait changé. Rien, sauf les gens, tous disparus. Mais c'étaient les mêmes agenouilloirs, la même odeur douceâtre de poussière et de cadavre. Et – je ne rêvais pas – le même trou dans le vitrail, sauf que le soleil éclairait l'autre côté parce que c'était le soir, et la lueur ne remontait pas la nef. Les bancs n'avaient même pas été remplacés par des chaises. Notre banc était toujours là, et celui où Wetherall rugissait face à Shooter. Séhon, roi des Amorrhéens et Og, roi de Basan ! Et dans la nef les dalles usées où l'on pouvait encore lire à moitié les épitaphes des types reposant dessous. Je m'accroupis pour jeter un coup d'œil à celle qui était à côté de notre banc. Je connaissais par cœur ce qui pouvait en être déchiffré. Même le motif formé par les lettres s'était apparemment gravé dans ma mémoire. Le Seigneur sait combien de fois j'avais lu ces choses pendant le sermon : « Ci-gît… fils… Gentleman de cette paroiffe… juste et probe… Joignait à de nombreufes bonnes actions dans la vie privée… épouſe bien-aimée Amelia… de laquelle fept filles… »

Je me rappelle que le *ſ* à la place du *s* m'intriguait quand j'étais gosse. Je me demandais si dans les anciens temps ils prononçaient le *s* comme un *f,* et si oui,

pourquoi.

Un pas derrière moi. Je levai les yeux. Un homme en soutane se tenait là : le pasteur.

Parfaitement ! Le vieux Betterton qui était déjà pasteur à l'époque – pas que je me souvienne l'avoir toujours vu là, mais en tout cas à partir de 1904. Je le reconnus immédiatement, malgré ses cheveux blancs.

Lui ne me reconnut pas. Je n'étais qu'un touriste, un gros type en costume bleu visitant l'endroit. Il me dit bonne après-midi, et se lança aussitôt dans le boniment habituel : je m'intéressais à l'architecture ? Remarquable édifice que cette église, fondations qui datent de l'époque saxonne, et ainsi de suite. Et de sa démarche clopinante il entreprit de me montrer les lieux – la voûte normande donnant accès à la sacristie, la statue en bronze de Sir Roderick Bone qui fut tué à la bataille de Newbury. Et je le suivais avec cet air de chien battu que prennent les hommes d'affaires d'un certain âge qu'on balade à travers une église ou une galerie de tableaux. Mais lui ai-je dit que je connaissais tout ça déjà ? Lui ai-je dit que j'étais George Bowling, fils de Samuel Bowling – il se serait rappelé mon père à défaut de moi –, que j'avais non seulement écouté ses sermons dix années durant, et suivi les classes de confirmation, mais que j'avais aussi appartenu au cercle de lecture de Binfield-le-Bas et m'étais mis à *Sésame et les lys* pour lui être agréable ? Non, je ne lui ai rien dit de tout cela. Je me suis contenté de le suivre en marmottant entre mes dents, comme on le fait quand quelqu'un vous explique que ci ou ça a cinq cents ans d'âge, et que vous ne savez pas quoi répondre, sinon qu'on ne s'en douterait pas. Du moment où j'avais croisé son regard, je m'étais dit que je ne me ferais pas reconnaître. Dès que la chose fut décemment possible, je laissai tomber une pièce dans le tronc pour les œuvres de l'Église, et m'esbignai.

Mais pourquoi ? Pourquoi ne pas avoir établi le contact, maintenant que j'avais enfin retrouvé quelqu'un de connaissance ?

Parce que ce qu'il y avait de changé en lui après ces vingt années m'avait effrayé. Je vois ce que vous avez en tête : il avait vieilli. Mais non ! Il avait l'air d'avoir *rajeuni*. Et voilà qui m'apprit quelque chose sur le passage du temps.

Je suppose que Betterton devait avoir alors à peu près soixante-cinq ans, c'est-à-dire que, quand je l'avais vu pour la dernière fois, il avait quarante-cinq ans – comme moi aujourd'hui. Il avait maintenant les cheveux blancs, et le jour où il avait enterré mère, ceux-ci étaient striés de gris, comme les poils d'un blaireau. Et pourtant, dès que je l'aperçus, ce qui me frappa, c'est qu'il avait rajeuni. Je me le serais imaginé comme un vieil homme, un très vieil homme – et je découvrais qu'il n'était pas si vieux que ça. Je me souvins que dans mon enfance, tous les gens de plus de quarante ans me faisaient l'effet de vieux débris, au point qu'on pouvait à peine les distinguer les uns des autres. Et, fichtre ! j'avais aujourd'hui quarante-cinq ans. Cette pensée me terrifia.

Alors, me disais-je en filant entre les tombes, voilà de quoi j'ai l'air pour les

gars de vingt ans. Une pauvre épave. Le type au bout du rouleau. C'était étrange. En général, je ne pense jamais à mon âge. Pourquoi me tracasser ? Je suis gros, mais vigoureux et en bonne santé. Je peux faire tout ce qui me passe par la tête. L'odeur de la rose est la même pour moi aujourd'hui qu'à vingt ans. Oui, mais est-ce que, pour la rose, j'ai la même odeur ? Comme en réponse, une fille qui pouvait avoir dans les dix-huit ans remontait l'allée conduisant à l'église. Elle devait forcément passer à un ou deux mètres de moi. Je vis le regard qu'elle me jeta, juste un petit regard au passage. Non, pas apeuré, pas hostile, seulement lointain et farouche, comme celui d'un animal sauvage que vous surprenez fugitivement. Elle était née et avait grandi pendant ces vingt dernières années, quand j'étais loin de Binfield-le-Bas. Tous mes souvenirs n'auraient eu aucun sens pour elle : elle appartenait à un monde totalement différent du mien.

Je retournai au *George*. J'avais envie de boire quelque chose, mais le bar n'ouvrait pas avant une demi-heure. Pour passer le temps, je commençai à feuilleter un magazine de l'année précédente, le *Sporting and Dramatic*, quand la dame aux cheveux clairs, celle que j'imaginais veuve, entra. Brusquement, une envie furieuse me vint de l'entreprendre. L'envie de me prouver que j'étais toujours dans le coup, malgré mon dentier. Après tout, je me disais, si elle a trente ans et moi quarante-cinq, ça marche encore. Je me tenais debout devant la cheminée sans feu, faisant semblant de me réchauffer les fesses – le genre de pose qu'on prend un jour d'été. Dans mon costume bleu, j'étais plutôt présentable. Du ventre, d'accord, mais *distingué*. Un homme qui a de l'usage. Je pouvais passer pour un agent de change. De ma voix la plus engageante, je lançai avec négligence :

« Beau temps pour la saison. »

Une remarque passablement inoffensive, j'aurais cru. Pas dans le genre : « Est-ce que je ne vous ai pas déjà rencontrée quelque part ? »

Aucun succès. Elle ne répondit pas, se contentant d'abaisser son journal une fraction de seconde pour me lancer un regard meurtrier. Elle avait de ces yeux bleus qui vous transpercent comme une balle de fusil. Dans l'instant, je compris à quel point je m'étais mépris à son sujet. Ce n'était pas le genre de veuve aux cheveux teints qui brûle d'envie de se faire emmener dans un dancing. J'avais devant moi une femme de la grande bourgeoisie, probablement une fille d'amiral – elle avait dû fréquenter une de ces écoles renommées où l'on joue au hockey. Et en plus, je m'étais fait des illusions sur mon compte. Complet neuf ou pas, on ne me prendrait jamais pour un agent de change. J'avais simplement l'air d'un voyageur de commerce dont les affaires ne marchent pas trop mal. Je filai vers le bar privé pour vider une ou deux pintes en attendant le dîner.

La bière n'était plus la même. Je me rappelais la bière d'autrefois, la bière de la vallée de la Tamise, qui avait du goût, à cause de l'eau calcaire. Je demandai à la barmaid :

« Est-ce que les Bessemers tiennent toujours la brasserie ?

— Les Bessemers ? Non, Monsieur. Oh non ! Ils sont partis. Depuis des années… longtemps avant qu'on s'installe. »

Elle était de bonne composition, le genre « grande sœur ». Dans les trente-cinq ans, avec un visage avenant et de gros bras à force d'appuyer sur le levier de bière à la pression. Elle me dit le nom de la société qui avait repris la brasserie. Rien qu'au goût, je m'en serais douté.

Les différents bars étaient disposés en cercle, avec entre eux des cloisons basses. Dans le bar public, deux types jouaient aux fléchettes, et dans un troisième bar, dit *La Cruche et la bouteille*, un type que je ne pouvais pas voir lançait de temps à autre une remarque d'une voix sépulcrale. La barmaid, ses coudes imposants sur le comptoir, se mit à me parler. J'énumérai quelques noms de gens que j'avais connus, mais il n'y en avait pas un seul qui lui dise quelque chose. Elle n'était à Binfield-le-Bas que depuis cinq ans. Elle n'avait même pas entendu parler du vieux Trew qui tenait le *George* autrefois.

« J'ai habité moi-même Binfield-le-Bas, lui dis-je. Il y a pas mal de temps… c'était avant la guerre.

— Avant la guerre ? Eh bien ça ! Vous n'avez pas l'air tellement vieux !

— Y a eu du changement, pour ça oui, fit le type de *La Cruche et la Bouteille*.

— La ville s'est agrandie, dis-je. Ça doit être à cause des usines.

— Ça bien sûr, c'est surtout dans les usines qu'ils travaillent. Il y a l'usine de gramophones et les bas Truefitt. Mais naturellement aujourd'hui ils fabriquent des bombes. »

« Naturellement » ne me paraissait pas aller de soi, mais elle se mit à me parler d'un jeune gars qui travaillait chez Truefitt, et qui lui avait dit qu'ils fabriquaient à la fois des bombes et des bas, les deux, pour une raison qui m'échappa, allant de pair. Puis elle me parla du grand aérodrome militaire à côté de Walton – ce qui expliquait les avions de bombardement que j'avais vus –, et là-dessus la guerre est revenue, comme toujours, sur le tapis. Drôle. C'était justement pour ne plus penser à la guerre que j'étais venu ici. Mais comment ne plus y penser, hein ? Elle est dans l'air qu'on respire.

Je dis qu'elle se déclencherait en 1941. Le type de *La Cruche et la Bouteille* convint que ce serait un sale truc. La barmaid dit que ça lui donnait la chair de poule :

« C'est pas ça qui nous arrangera, au bout du compte, vous ne trouvez pas ? Des fois je reste éveillée la nuit à entendre ces grands machins au-dessus de ma tête, et je me dis : "Bon, maintenant supposons qu'ils laissent tomber une bombe juste sur moi !" Et toute cette défense passive, et M^lle^ Todgers – c'est elle qui s'en occupe – toujours à vous répéter que ça ira si vous ne perdez pas la tête et si vous bouchez les fenêtres avec du papier journal, et ils disent qu'on va construire un grand abri sous l'hôtel de ville. Mais à mon idée, comment que vous mettrez un

masque à gaz à un bébé ? »

Le type de *La Cruche et la Bouteille* dit qu'il avait lu dans le journal que le mieux était de prendre un bain chaud en attendant la fin de l'alerte. Les deux types du bar public, ayant surpris cette remarque, se demandèrent à haute voix combien de personnes à la fois peuvent rentrer dans une baignoire, et tous deux proposèrent à la barmaid de partager leur bain chaud avec elle. Elle les traita de malotrus, et alla renouveler leurs consommations, deux autres pintes de bière. Je goûtai à la mienne. Pas fameuse. De l'amère, à ce qu'ils disent. Pour être amère, elle était amère, trop amère, une sorte de gout de sulfure. Toujours ces produits chimiques. On dit que maintenant il n'y a plus de houblon anglais dans la bière. Ce sont des produits chimiques qui sont métamorphosés en bière. Je me suis mis à penser à l'oncle Ézekiel. Qu'est-ce qu'il aurait dit d'une bière comme celle-là, et de la défense passive et des seaux remplis de sable avec lesquels vous êtes censés éteindre les bombes incendiaires ? La barmaid revenue, je lui dis :

« Au fait, à qui appartient le château aujourd'hui ?

— Le château, Monsieur ?

— Y'veut dire Binfield-le-Haut, expliqua le type de *La Cruche et la Bouteille*.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Il est au docteur Merrall maintenant.

— Le docteur Merrall ?

— Oui, Monsieur. Il paraît qu'il a plus de soixante malades.

— Des malades ? C'est devenu un hôpital ou quoi ?

— Enfin… c'est pas comme qui dirait un hôpital ordinaire. Plutôt une maison de santé pour les personnes qu'ont le cerveau dérangé, à vrai dire. Un hôpital psychiatrique, ils appellent ça. »

Une maison de fous.

Mais, après tout, j'en avais vu d'autres depuis mon arrivée à Binfield-le-Bas.

III

Je me glissai hors du lit la bouche pâteuse et les os gémissants.

La vérité, c'est qu'avec une bouteille de vin à déjeuner, une autre au dîner et plusieurs pintes de bière entre-temps, sans parler d'un cognac ou deux, j'avais eu la veille plus que mon compte. Pendant plusieurs minutes, je restai planté sur le tapis, le regard vide, trop éreinté pour faire un pas. Vous connaissez cette sensation abominable qui vous prend quelquefois au matin. C'est surtout dans les jambes que ça se tient, et vous vous dites : « Ça va comme ça, pourquoi t'insistes ? Laisse tomber, vieux frère ! Flanque-toi la tête dans le four à gaz. »

Là-dessus, je mis mon dentier et gagnai la fenêtre. Encore une merveilleuse journée de juin : le soleil en était à effleurer les toits et éclairait les façades des maisons de l'autre côté de la rue. La note rose des géraniums égayait les fenêtres. Il était à peine huit heures et demie, et on avait beau se trouver dans une petite rue derrière la place du marché, il y avait déjà des tas de gens qui allaient et venaient. De jeunes types en costume sombre, l'air affairé, le genre employé de bureau qui ne s'en laisse pas accroire, attaché-case à la main, filant tous dans la même direction – comme les habitants d'un faubourg de Londres se ruant vers une bouche de métro – et les gosses des écoles qui gagnaient la place du marché, par deux ou par trois. J'avais eu la même impression la veille à la vue de la jungle de toits rouges qui avait envahi la colline de Chamford. Foutus intrus ! Vingt mille resquilleurs qui ne me connaissaient même pas de nom. Et toute cette ville bourdonnante, et moi planté là, un pauvre gros avec son dentier, à les regarder par la fenêtre et à remâcher des souvenirs vieux de trente ou quarante ans qui n'intéressaient personne. Fichtredieu ! J'avais tort de croire que je voyais des fantômes. C'était moi le fantôme. J'étais mort, et eux étaient vivants.

Mais après le petit déjeuner – haddock, rognons grillés, toast et marmelade d'orange, café – je me sentis mieux. La bourgeoise glaciale ne prenait pas le petit déjeuner dans la salle à manger, il y avait du soleil dans l'air et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'avec mon complet de flanelle bleue je présentais, somme toute, une apparence assez distinguée. « Fichtre ! me dis-je, si je suis un fantôme, eh bien, fantôme pour fantôme je vais y aller. Je vais marcher, et hanter les vieux coins. Et peut-être que je leur ferai sentir un peu de ma magie noire, à ces salauds qui m'ont volé ma ville. »

Je me mis en campagne, mais pas plus loin que la place du marché un spectacle inattendu me cloua sur place. Un défilé d'une cinquantaine d'écolières s'avançait au milieu de la chaussée, en colonne par quatre, l'air martial, avec en flanc-garde

une femme, l'air revêche, une vraie dégaine de sergent-major. Les quatre écolières du premier rang portaient une bannière bordée de rouge, de blanc et de bleu, avec en lettres énormes : « PRÉPAREZ-VOUS ». Le coiffeur au coin se tenait sur le seuil de son magasin, les regardant. Un type aux cheveux noirs gominés, l'air passablement abruti. Je lui adressai la parole :

« Qu'est-ce qu'elles font, ces mômes ?

— Oh, dit-il, d'un ton évasif. C'est un exercice. La défense passive. Elles s'entraînent, si vous voyez ce que j'veux dire. Celle-là, c'est M^lle^ Todgers. »

Ça, je l'aurais deviné sans qu'il me le dise. Ça se voyait dans ses yeux. Vous connaissez ce type de vieille chipie solide au poste qu'on trouve toujours à la tête des éclaireuses, ou chargée des foyers des jeunes filles chrétiennes, des trucs comme ça. Elle portait un ensemble, manteau et jupe, qui faisait penser à un uniforme – ne manquaient que le ceinturon et le pistolet réglementaire. Je connais le genre. Dans les services féminins de l'auxiliaire pendant la guerre, et jamais un seul jour de rigolade depuis ce temps-là. Cette défense passive, ça lui bottait drôlement. Comme les fillettes passaient devant moi, je l'entendis brailler, à la bonne façon sergent-major : « Monica ! Ne traînez pas les pieds ! », et je vis s'avancer le dernier rang, portant une autre bannière bordée de rouge, blanc et bleu, disant :

« NOUS SOMMES PRÊTS. ET VOUS ? »

Je dis au coiffeur :

« Qu'est-ce qu'elles ont à défiler comme ça ?

— Sais pas. Une sorte de propagande, si vous voyez ce que j'veux dire. »

Je voyais, bien sûr. Donner aux gosses la mentalité voulue. Et à nous tous le sentiment qu'on n'y coupera pas : les avions de bombardement viendront, aussi sûr que le nouvel an, alors tous à la cave et silence dans les rangs ! Deux grands avions noirs filaient au-dessus de l'est de la ville. Fichtre ! me dis-je, le jour venu on ne sera pas plus surpris que par une averse. On croit déjà entendre la première bombe. Le coiffeur s'approcha pour me dire que, grâce à M^lle^ Todgers, les gosses des écoles avaient déjà reçu leurs masques à gaz.

Je me mis à explorer la ville. Pendant deux jours, j'ai flâné en quête de points de repère, de lieux anciens que je pourrais identifier. Et tout ce temps je n'ai pas rencontré une seule âme de connaissance. J'étais un fantôme, et si je n'étais pas effectivement invisible, j'avais l'impression de l'être.

C'était étrange, plus étrange encore que je ne saurais le dire. Avez-vous lu ce conte de H.G. Wells à propos d'un type qui était dans deux endroits en même temps – c'est-à-dire, il était bien chez lui, mais dans son hallucination il était au fond de la mer. Il fait le tour de sa chambre, mais au lieu de tables et de chaises il voit des plantes aquatiques qui ondulent, et les grands crabes et les calmars géants qui en ont après lui. Eh bien, c'était tout à fait comme ça. Des heures et des heures

d'affilée, j'avais marché à travers un monde inexistant. J'aurais pu compter mes pas le long du trottoir et me dire : « Oui, c'est là que commence le champ d'Untel, la haie coupe la route et traverse cette maison. Cette pompe à essence est, en réalité, un orme. Ici, c'est la lisière des lotissements. Et cette rue-ci (en fait, je m'en souviens, une minable ruelle bordée de maisons jumelées, dite route de Cumberland) est le sentier qu'on empruntait avec Katie Simmons, et il y avait des noisetiers qui poussaient des deux côtés. » Sans nul doute, je me trompais sur les distances, mais l'orientation générale était juste. Quelqu'un qui n'aurait pas vu le jour ici ne m'aurait sans doute jamais cru si je lui avais dit qu'il y a seulement vingt ans ces rues étaient des champs. C'était comme si la campagne avait été ensevelie sous les faubourgs à la suite d'une éruption volcanique. La presque totalité des terres du vieux Brewer avait été absorbée par des habitations municipales. La ferme du moulin avait disparu, et la mare à vaches où j'avais attrapé mon premier poisson avait été asséchée, et on avait construit des logements dessus, de sorte que je ne pouvais même plus dire où elle se trouvait au juste. Des maisons, des maisons, rien que des maisons, petits cubes rouges tous pareils, avec haies de troènes et allée goudronnée conduisant à la porte d'entrée. Au-delà des habitations municipales, la ville se clairsemait un peu, mais les promoteurs à bon marché étaient déjà au travail. Et l'on voyait des maisons pousser ici et là, de façon désordonnée, partout où quelqu'un avait pu s'acheter un lopin de terre, et des routes tracées à la hâte pour les desservir, des terrains à bâtir portant les pancartes des constructeurs, des bouts de champs en friche envahis par les chardons et les boîtes de conserves.

Dans le centre de la vieille ville, par contre, les choses n'avaient pas tellement changé, du moins pour ce qui est des maisons. De nombreuses boutiques étaient restées fidèles à leur ancienne enseigne, même si le propriétaire n'était plus le même. Chez Lilywhite, on trouvait toujours des étoffes, mais les affaires n'avaient pas l'air de marcher très fort. Le magasin du boucher Gravitt vendait des pièces de rechange de radio. La petite devanture de la mère Wheeler avait été murée. L'épicerie Grimmett était toujours là, mais elle était passée sous la coupe d'une firme à succursales. Ça vous donne une idée de la puissance de ces sociétés, qu'elles aient fini par avoir raison d'un vieux grippe-sou retors comme Grimmett. Mais le connaissant comme je le connaissais – sans même parler de sa tombe somptueuse derrière l'église –, je parie qu'il a su retirer ses billes à temps, et qu'il est monté au ciel avec dix à quinze mille livres dans ses poches. Le seul magasin qui n'ait pas changé de mains, c'était celui de la société Sarazin, les gens qui avaient ruiné père. Ils s'étaient énormément développés et avaient ouvert une autre succursale importante dans la ville neuve. Mais la boutique était devenue une sorte de grand bazar où, à côté des graines, on trouvait des meubles, des produits pharmaceutiques, de la quincaillerie et de la ferblanterie.

Pendant la plus grande partie de ces deux jours-là, j'ai erré comme une âme en peine, sans pousser des gémissements ni tirer après moi les chaînes ferraillantes des fantômes, mais à certains moments j'en aurais eu envie. Et aussi, je buvais

plus que je n'aurais dû. Je m'étais mis à la boisson en arrivant à Binfield-le-Bas, et j'en étais venu à trouver que les tavernes n'ouvraient jamais assez tôt. Je commençais à avoir la pépie une demi-heure avant l'ouverture.

Remarquez, je n'étais pas tout le temps dans cette humeur-là. Par moments, je me disais que ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid si Binfield-le-Bas avait été rasé. Après tout, pourquoi étais-je là sinon pour échapper à la famille ? Il n'y avait pas de raison pour que je ne fasse pas ce que j'avais en tête – pour que je n'aille pas à la pêche si j'en avais envie. Le samedi après-midi, j'étais même entré dans le magasin de la Grande rue pour acheter une canne à pêche en bambou refendu (j'en avais toujours voulu une dans mon enfance – elles sont un peu plus chères que les autres), ainsi que des hameçons, du boyau, etc. L'atmosphère du magasin me réconforta. Tout le reste peut bien changer, les articles de pêche sont toujours les mêmes – vu que, naturellement, le poisson ne change pas non plus. Et le marchand ne trouvait rien de bizarre à un gros type d'âge mûr se procurant une canne à pêche. Tout au contraire, nous avons échangé quelques mots sur la pêche dans la Tamise et les gros chevesnes qu'un type avait pris l'année précédente avec un appât de pain bis, de miel et de lapin bouilli haché menu. Je suis même allé – sans lui dévoiler mes intentions ni même me les avouer franchement à moi-même – jusqu'à acheter la plus grosse ligne à saumon de la boutique, des hameçons n° 5, en pensant aux carpes de Binfield-le-Haut et en espérant qu'elles y seraient encore.

J'ai passé la plus grande partie de la matinée du dimanche à me poser la question : irais-je ou n'irais-je pas pêcher ? Un moment je me disais : pourquoi pas, sapristi, et le moment d'après il me paraissait que c'était une de ces choses auxquelles on rêve continuellement sans jamais les réaliser. Mais l'après-midi je pris la route du barrage de Burford. Je me disais que je jetterais un coup d'œil à la Tamise, quitte à revenir le lendemain si le temps se maintenait, peut-être avec ma canne à pêche toute neuve. Pour cette bonne journée de pêche, je passerais la vieille veste et le pantalon de flanelle que j'avais amenés avec moi. Trois, quatre jours à pêcher, si ça me chantait.

En bas de la côte de Chamford, la route tourne et se poursuit parallèle au chemin de halage. Je descendis de voiture et me mis à marcher. Ah ! Évidemment j'aurais dû m'y attendre ! Au bord de la route un amas de petits bungalows rouges et blancs avait surgi. Et il y avait apparemment un tas de voitures garées dans les parages. Comme je m'approchais du fleuve, le bruit des phonos m'assaillit : oui, des phonos !

Je pris le tournant et fus en vue du chemin de halage. Dieux bons ! Il était noir de monde. Et sur l'emplacement des noues, on servait le thé entre les machines à sous, les kiosques à bonbons et les marchands de glaces. On se serait presque cru à Margate. Je me rappelai l'ancien chemin de halage. On pouvait marcher pendant des kilomètres sans rencontrer âme qui vive, à part les éclusiers et de loin en loin un marinier flemmardant derrière son cheval. Quand nous allions à la pêche, nous

étions les maîtres des lieux. Souvent je suis resté assis là toute l'après-midi, et un héron pouvait bien se tenir dans les basses eaux, à cinquante mètres du rivage, sans que, pendant trois à quatre heures d'affilée, personne ne vienne l'effaroucher. Mais où avais-je pris que les adultes ne vont pas à la pêche ? Tout le long de la rive, dans les deux directions et aussi loin que je pouvais voir, c'était une succession ininterrompue de pêcheurs, à raison d'un tous les cinq mètres. Je me demandais pourquoi diable ils s'étaient tous [a]gglutinés ici, jusqu'a ce que l'idée me vienne qu'il devait exister un club de pêche, ou quelque chose dans ce goût-là. Et le fleuve était encombré d'embarcations – barques, canoës, bachots, canots à moteur – toutes pleines de jeunes imbéciles à moitié nus, la plupart d'entre eux avec en plus un gramophone à bord. Les flotteurs des pauvres types qui essayaient de pêcher étaient ballotés en tout sens par les remous des bateaux à moteur.

Je fis encore quelques pas. Une eau sale et agitée, malgré ce beau temps. Personne n'attrapait rien, même pas des vairons. Une foule pareille aurait suffi à faire fuir tous les poissons de la création. D'ailleurs, contemplant les flotteurs qui montaient et descendaient entre les petits pots de glaces à la vanille et les sacs en papier, j'en venais à douter qu'il y ait encore du poisson à prendre. Y a-t-il toujours du poisson dans la Tamise ? Je suppose que oui. Et pourtant je jurerais que les eaux de la Tamise ne sont plus ce qu'elles étaient. Leur couleur est différente. Naturellement, vous croyez que c'est un pur effet de mon imagination, mais je vous dis que non. Je sais que les eaux ne sont plus pareilles. Je me rappelle comment elles étaient : une sorte de vert lumineux et limpide, et, autour des roseaux, des bancs de vandoise en maraude. Maintenant, on ne peut pas voir à plus d'une dizaine de centimètres. Les eaux sont toutes brunâtres et sales, avec une pellicule d'huile à la surface, à cause des bateaux à moteur – et je ne vous dis rien des mégots et des sacs en papier.

Encore quelques instants et je rebroussai chemin, ne pouvant plus supporter le bruit des gramophones. Je me disais : c'est normal, c'est dimanche. En semaine, ça ne doit pas être la même foire. Mais je savais que je ne mettrais plus les pieds dans le coin. Qu'ils aillent se faire pendre, eux et leur foutu fleuve ! Je pêcherais où je pêcherais, mais pas dans la Tamise.

J'étais pris dans une foule grouillante – une foule de foutus étrangers, jeunes presque tous. Garçons et filles, allant par couples, faisant les petits fous. Je croisai toute une troupe de filles portant des pantalons pattes d'éléphant et des casquettes blanches comme dans la marine américaine, avec des inscriptions dessus. Pour l'une d'elles, elle avait peut-être dix-sept ans, c'était : embrassez-moi, s'il vous plaît. Ça ne m'aurait pas déplu. Cédant à une soudaine impulsion, je me dégageai de cette foule pour aller me peser à l'une de ces machines où vous glissez un penny. Il y eut un cliquetis quelque part à l'intérieur. Vous connaissez ces machines qui, en même temps que votre poids, vous disent l'avenir. Un carton dactylographié sortit de la fente du bas et je lus :

« *Vous avez des dons exceptionnels, mais en raison d'une modestie excessive*

vous n'avez jamais été récompensé selon vos véritables mérites. Votre entourage sous-estime vos capacités. Vous aimez trop vous tenir à l'écart et laisser les autres s'attribuer ce qui vous revient. Vous êtes sensible, affectueux et toujours loyal envers vos amis. Vous exercez un profond attrait sur les personnes de l'autre sexe. La générosité est votre pire ennemi. Persévérez, car vous irez loin !

Poids : 96 kgs 800. »

J'avais donc pris deux kilos au cours des trois derniers jours. Ce devait être à cause de la boisson.

IV

Je retournai au *George,* mis la voiture au garage et pris une tasse de thé tardive. Comme c'était dimanche, le bar n'ouvrirait pas avant une heure ou deux. Je sortis dans la fraîcheur du soir et pris sans me presser le chemin de l'église.

Alors que je traversais la place du marché, je remarquai une femme à quelques pas devant moi. Dès que je l'eus aperçue, je fus saisi par l'impression étrange de l'avoir déjà vue quelque part. Vous connaissez certainement cette impression. Je ne pouvais pas voir son visage, bien entendu, et son dos ne me disait rien de particulier – pourtant j'aurais juré que je la connaissais.

Elle remonta la Grande rue et tourna à droite dans une petite ruelle, celle où l'oncle Ézechiel avait son échoppe. Je lui emboîtai le pas – je ne saurais vraiment pas dire pourquoi – en partie par curiosité, peut-être, et en partie par une sorte de méfiance. Tout d'abord, je m'étais réjoui de trouver enfin quelqu'un que j'avais connu autrefois à Binfield-le-Bas, mais presque au même moment je m'étais dit que ce pouvait aussi bien être quelqu'un de West Bletchley. Dans ce cas, je marchais sur des œufs. Car si cette femme me reconnaissait ici, à Binfield-le-Bas, cela reviendrait immanquablement aux oreilles d'Hilda. Je suivais donc mon inconnue à distance respectueuse, m'efforçant sans succès de mettre un nom sur sa silhouette. Elle ne présentait rien de bien frappant. Une femme assez grande, bien en chair, dans les quarante à cinquante ans, vêtue d'une robe noire passablement miteuse. Elle ne portait pas de chapeau, comme si elle était sortie pour une course, et sa démarche trahissait des chaussures éculées. L'un dans l'autre, elle avait un air plutôt négligé. Et pourtant, toujours impossible de l'identifier – rien que la vague impression de l'avoir déjà vue quelque part. Ça tenait peut-être à ses mouvements. Là-dessus, elle atteignit une petite papeterie-confiserie – le genre de boutique qui reste toujours ouverte le dimanche. La marchande se tenait sur le seuil, occupée à un étalage de cartes postales. L'inconnue s'arrêta, histoire de passer un moment.

À mon tour, je m'arrêtai devant la première vitrine à laquelle je pouvais faire semblant de m'intéresser – un de ces petits commerçants qui vendent des équipements pour la maison. Il y avait en montre des échantillons de papiers peints et des articles de sanitaire. Je me tenais à une quinzaine de mètres à peine des deux autres. Je surprenais ce qu'elles se disaient, roucoulant ces insignifiances qui occupent les femmes quand elles ont du temps à perdre. « Oui, c'est ça tout juste. C'est ça qu'c'est. Je lui ai bien dit, j'y ai dit, "Bon, qu'est-ce que tu croyais", j'y ai dit. Ça fait pas l'affaire, hein ? Mais à quoi ça sert tout ça ? Autant parler à un

mur. C'est une honte, c'est ça qu'c'est », et ainsi de suite à n'en plus finir. Comme on dit dans les jeux d'enfant, je commençais à brûler. De toute évidence, l'inconnue était l'épouse d'un petit commerçant, comme l'autre femme. Je commençais à me demander s'il ne s'agissait pas après tout d'une personne que j'aurais connue autrefois à Binfield-le-Bas, quand elle se tourna vers moi et je vis son visage de trois-quarts. Dieux bons ! C'était Elsie !

Oui, c'était Elsie. Pas d'erreur possible. Elsie, cette harpie grasse !

J'en éprouvai un tel choc – pas, remarquez, de voir Elsie, mais de voir ce qu'elle était devenue – que pendant un instant ma vue se brouilla. Les robinets de cuivre, les flotteurs de chasse d'eau, les éviers de porcelaine semblaient se fondre dans le lointain, de sorte qu'en même temps je les voyais et ne les voyais plus. Simultanément, j'étais pris d'une trouille bleue à l'idée qu'elle me reconnaisse. Mais elle m'avait dévisagé sans broncher. Quelques instants plus tard, elle reprit son chemin. Je la suivis de nouveau. Un jeu dangereux : elle aurait pu s'en apercevoir et dès lors se demander qui je pouvais bien être, mais il me fallait la voir encore. Le fait est qu'elle exerçait sur moi une sorte d'horrible fascination. En un sens, je l'avais observée déjà, bien sûr, mais maintenant c'était d'un autre regard.

Horrible, oui, et pourtant j'éprouvais un certain plaisir à étudier cette silhouette d'un point de vue en quelque sorte scientifique. C'est effrayant, ce que vingt-quatre années peuvent faire à une femme. Rien que vingt-quatre années, et la jeune fille que j'avais connue, avec sa peau blanche et satinée, sa bouche vermeille et sa chevelure d'or mat, s'était métamorphosée en cette grosse dondon voûtée allant clopin-clopant sur des talons à bout de course. Je me sentis franchement heureux d'être un homme. Aucun homme ne s'effondre à ce point-là. Je suis gros, d'accord. La silhouette n'y est pas, si vous voulez. Mais du moins j'ai à peu près figure humaine. Elsie n'était même pas tellement grosse, elle était simplement informe. Les hanches étaient épouvantables, et quant à la taille, elle n'en avait plus. Elle s'était changée en un cylindre mou – en une sorte de tas, ou de sac de farine.

Je la suivis un grand bout de chemin, jusqu'en dehors de la vieille ville, à travers un tas de petites rues minables que je ne connaissais pas. Finalement, elle franchit le seuil d'un magasin. À la façon dont elle y pénétra, il était clair qu'elle était chez elle. Je m'arrêtai un moment devant la boutique. « G. Cookson, Confiserie et Tabacs. » Ainsi, Elsie était M^me^ Cookson. Le magasin était miteux, assez semblable à celui devant lequel elle s'était arrêtée tout à l'heure, mais plus petit et bien plus pouilleux. Apparemment, on n'y trouvait rien d'autre à acheter que du tabac et des confiseries à bon marché. Je me demandai quel achat je pourrais bien faire qui me permettrait de rester une ou deux minutes dans la boutique. Je finis par apercevoir au fond de la devanture un rang de pipes et entrai. J'avais dû prendre mon courage à deux mains, parce que j'aurais à drôlement mentir si par hasard elle venait à me reconnaître.

Elle avait disparu dans l'arrière-boutique, mais je frappai sur le comptoir et elle revint. Nous étions donc face à face. Il ne se passa rien. Elle ne me reconnaissait pas, me regardait seulement de cet air indifférent qu'ont les petits boutiquiers vis-à-vis de la clientèle – une complète absence d'intérêt.

C'était la première fois que je la voyais de face, et j'avais beau m'y attendre à moitié, je reçus un choc presque aussi fort qu'au moment où je l'avais reconnue. Je suppose que devant le visage de quelqu'un de jeune, ou même d'un enfant, vous devriez être à même de deviner à quoi il ressemblera avec l'âge. Tout est dans la forme des os. À supposer qu'il me soit venu à l'esprit, quand j'avais vingt ans et elle vingt-deux, de me demander à quoi Elsie ressemblerait à quarante-sept ans, jamais je n'aurais cru qu'elle puisse un jour ressembler à *ça*. Tout le visage s'était affaissé, comme aspiré vers le bas. Connaissez-vous ce type de femme d'âge mûr au faciès de bouledogue ? La grande mâchoire qui pend, la bouche aux coins tombants, les yeux caves avec des poches dessous. Exactement comme un bouledogue. Et pourtant c'était le même visage, je l'aurais reconnu entre mille. Les cheveux n'étaient pas tout à fait gris, mais ils avaient une sorte de couleur terreuse et étaient beaucoup moins abondants. Ma présence ne lui disait rien. J'étais simplement un client, un étranger, un gros homme parmi d'autres. C'est drôle, quelques centimètres de graisse, la différence que ça peut faire. Je me demandai si j'avais changé encore plus qu'elle, ou si c'était seulement qu'elle ne s'attendait pas à me voir, ou encore – éventualité la plus probable – si elle avait tout simplement oublié mon existence.

« B'soir », dit-elle de la façon indolente qu'ils ont dans ces commerces.

Moi :

« Une pipe, je voudrais une pipe, une pipe de bruyère.

— Une pipe. Voyons voir. J'sais qu'on a des pipes quelque part. Ousque… Ah, j'y suis. »

Elle prit sous le comptoir un carton plein de pipes. Ce que son accent avait dégénéré ! Ou est-ce que je m'imaginais des choses parce que mon niveau social n'était plus le même ? Mais non, elle était du type « distingué » à l'époque – toutes les vendeuses de Lilywhite étaient « distinguées » – et elle avait fait partie du cercle de lecture du pasteur. Je jure qu'elle prononçait les *h* aspirés à cette époque. C'est étrange à quel point les femmes se laissent aller, une fois mariées. Après avoir tripoté quelques pipes en jouant les clients difficiles, je déclarai que j'en voulais une à tuyau d'ambre.

« D'ambre… j'sais pas si on a c't article… »

Elle se tourna vers l'arrière-boutique :

« Ge-orge ! »

Alors il s'appelait George, lui aussi. On entendit un grognement.

« Ge-orge ! Ousque t'as mis l'aut'boîte avec les pipes ? »

George fit son apparition. Un petit type rondouillard, en bras de chemise, avec un crâne chauve et une grande moustache rousse. Il remuait les mâchoires un peu à la manière d'un ruminant. Manifestement je l'avais dérangé en plein milieu de son thé. L'un et l'autre se mirent à farfouiller à la recherche de l'autre boîte à pipes. Il leur fallut cinq minutes pour la dénicher derrière des bocaux de bonbons. C'est incroyable le fatras qui peut s'accumuler dans ces petites boutiques dont le stock vaut tout au plus cinquante livres sterling.

Je regardais Elsie se démener là-dedans tout en marmonnant pour elle-même. Avez-vous remarqué les mouvements d'une vieille femme voûtée, traînant les pieds en cherchant quelque chose ? Il ne servirait à rien que je vous décrive ce que je ressentais… quelque chose en tout cas d'une froideur mortelle… impossible à se représenter si on n'a pas connu ça. Tout ce que je peux dire, c'est que si vous avez été épris d'une fille voici vingt-cinq ans, allez donc voir ce qu'elle est devenue. Alors vous aurez peut-être une idée de ce que j'éprouvais.

Mais en réalité, ce qui me frappait surtout à ce moment-là, c'était de voir la tournure déroutante prise par les événements. Les heures que nous avions vécues ensemble, Elsie et moi ! Les soirs de juillet sous les marronniers ! Qui aurait cru que le moment viendrait où il n'y aurait absolument plus rien entre nous ? J'étais là et elle était là, nos corps si proches, et nous étions aussi étrangers l'un à l'autre que si nous ne nous étions jamais rencontrés. Elle ne me reconnaissait même pas. Si je lui avais dit qui j'étais, sans doute elle ne se serait pas souvenue de moi. Et à supposer qu'elle se souvienne, qu'aurait-elle ressenti ? Rien du tout. Probablement, elle ne m'en aurait même pas voulu de l'avoir plaquée. C'était comme si rien n'était jamais arrivé.

Et par ailleurs, qui aurait jamais pu prévoir qu'Elsie finirait de cette façon ? À l'époque où nous nous fréquentions, c'était plutôt le genre de fille dont on disait qu'un jour elle tournerait mal. Je savais qu'il y en avait eu au moins un autre avant moi, et il y a fort à parier qu'il y en eut d'autres entre moi et le second George. Il y en aurait eu une douzaine en tout que ça ne m'aurait pas étonné. Je m'étais mal conduit envers elle, aucun doute là-dessus, et bien des fois j'en avais eu du remords. Elle finira sur le trottoir, je me disais, ou elle se mettra la tête dans le four à gaz. Et quelquefois je trouvais que j'avais été un salopard, mais à d'autres moments je me disais (ce qui était passablement vrai) que si ça n'avait pas été moi ç'aurait été un autre. Mais vous voyez comme se passent les choses, la futilité, l'ennui de tout ça. Combien y a-t-il de femmes qui finissent vraiment sur le trottoir ? Elles sont sacrément plus nombreuses à s'enfoncer simplement dans la banalité quotidienne. Elsie n'avait pas mal tourné, mais pas bien non plus. Elle avait simplement tourné à la façon de tout le monde… une grosse femme vieillie, s'en sortant tant bien que mal, dans une petite boutique sentant le renfermé, avec son George bien à elle, ce type à la moustache rousse. Ils ont probablement une ribambelle de gosses. MME GEORGE COOKSON. VÉCUT RESPECTÉE ET MOURUT EN NE LAISSANT QUE DES REGRETS – mourut, avec un peu de chance, sans avoir connu la faillite.

Ils avaient trouvé le carton des pipes. Bien entendu, il n'y en avait pas une seule à tuyau d'ambre.

« Ça a l'air qu'on en a pas en ambre en ce moment, Monsieur.

— On en a en ébonite, dit George.

— C'est une en ambre que je voulais, dis-je.

— On a là des pipes tout à fait bien », dit Elsie.

Elle m'en tendit une.

« Une pipe tout à fait bien, reprit-elle. Deux shillings six pence, celle-là. »

Je la pris. Nos doigts se frôlèrent brièvement. Aucune réaction. Le corps ne se souvient pas. Et, je suppose, vous devez vous dire : il a acheté la pipe, en souvenir d'autrefois, pour mettre une demi-couronne dans la poche d'Elsie. Mais pas du tout. Je n'en voulais pas. Je ne fume pas la pipe. Il m'avait simplement fallu un prétexte pour entrer. Je tournai la pipe entre mes doigts puis la posai sur le comptoir.

« Ça ne fait rien, dis-je. Je la laisse. Donnez-moi des cigarettes. Dix Players. »

Après tout ce déballage, il fallait bien que j'achète quelque chose. George II… ou peut-être bien George III ou George IV… me tendit un paquet de dix Players, sans cesser de mâchouiller sous sa moustache. Je voyais bien qu'il faisait la tête parce que je l'avais arraché à son thé pour trois fois rien. Mais ç'aurait été trop bête de gaspiller une demi-couronne. Je pris le large et ce fut la dernière fois que je vis Elsie.

Je retournai au *George* pour le dîner. Après quoi je sortis, ayant vaguement en tête d'aller au cinéma si les salles étaient encore ouvertes, mais j'échouai finalement dans une des tavernes bruyantes de la nouvelle ville. Là, je tombai sur deux gars du Staffordshire, des voyageurs de commerce en quincaillerie, et on s'est mis à parler affaires, en jouant aux fléchettes et en buvant de la Guinness. À l'heure de la fermeture, ils étaient tellement imbibés que j'ai dû les ramener en taxi. J'étais moi-même pas mal parti et le lendemain matin je me réveillai la bouche encore plus pâteuse que les jours précédents.

V

Mais il me fallait revoir l'étang de Binfield-le-Haut.

J'étais vraiment patraque ce matin-là. Le fait est que, depuis mon arrivée à Binfield-le-Bas, j'avais passé le plus clair de mon temps dans les tavernes, de l'heure d'ouverture à celle de la fermeture. Et cela pour une bonne raison, qui venait juste de m'apparaître : c'est qu'il n'y avait rien d'autre à faire dans la ville. Jusqu'ici, c'était tout le résultat de mon expédition : trois jours passés à m'abreuver.

Comme la veille, je me traînai tant bien que mal jusqu'à la fenêtre et regardai se bousculer en tous sens les chapeaux melons et les casquettes des écoliers. Mes ennemis, je me disais. L'armée d'envahisseurs qui a mis la ville à sac et couvert ses ruines de mégots et de sacs en papier. Je me demandais pourquoi je m'en faisais comme ça. Vous pensez, j'en suis sûr, que si ça m'avait fait un fichu coup de voir Binfield-le-Bas devenu une grande ville industrielle, c'est simplement parce que je répugne à voir la terre se peupler et la campagne se changer en ville. Mais ce n'est pas ça du tout. Ça m'est égal que les villes se développent, si elles se développent vraiment au lieu de se répandre comme la sauce sur la nappe. Je sais que les gens doivent bien vivre quelque part, et que si une usine ne se construit pas à tel endroit elle se construira ailleurs. Quant au pittoresque, au faux rustique, aux panneaux de chêne, aux plats d'étain, aux bassinoires de cuivre et tout le tremblement, ça me donne envie de vomir. Dans l'ancien temps, on était tout ce que vous voulez sauf « pittoresque ». Mère n'aurait pas supporté la vue des antiquailles qui faisaient le bonheur du salon de thé Wendy. Elle n'aimait pas les tables à abattants, disant qu'on « s'y prend les jambes ». Quant à l'étain, elle n'en voulait pas chez elle. « Des sales trucs toujours crasseux », disait-elle. Et pourtant, il faut avouer qu'il y avait quelque chose en ce temps-là qui s'est perdu aujourd'hui… quelque chose qu'on ne peut pas trouver dans un milk-bar chromé où marche la radio. Ce quelque chose, j'étais venu le chercher ici et ne l'avais pas trouvé. Et malgré tout, expliquez ça comme vous pourrez, j'y croyais encore à moitié – même à ce moment-là, alors que je n'avais pas encore mis mon dentier, et que mon estomac réclamait à grands cris de l'aspirine et une tasse de thé.

Et tout cela me remettait en tête l'étang de Binfield-le-Haut. Après avoir vu ce qu'ils avaient fait à la ville, j'éprouvais un sentiment… un sentiment de peur… à me demander si l'étang était encore là. Mais peut-être que oui, peut-être qu'après tout… comment savoir ? La ville étouffait sous la brique rouge, notre maison croulait sous le bric-à-brac de Wendy, la Tamise était polluée par l'huile moteur et

les sacs en papier. Mais peut-être l'étang était toujours là, avec les grands poissons noirs glissant sous la surface. Peut-être même était-il toujours caché dans les bois, sans qu'à ce jour personne n'ait soupçonné son existence. Cela se pouvait fort bien. Il s'agit d'un taillis très touffu, plein de ronces et de broussailles pourrissantes – c'est par là que les hêtres font place aux chênes, de sorte que le sous-bois est plus fourni –, bref le genre d'endroit où les gens n'ont pas envie de s'aventurer. Il est arrivé des choses bien plus étranges.

Je ne me mis en route que tard dans l'après-midi. Il devait être aux environs de quatre heures et demie quand je sortis la voiture pour gagner la route de Binfield-le-Haut. À mi-hauteur de la colline, les maisons s'espaçaient et bientôt faisaient place aux hêtres. Parvenu à la bifurcation, je tournai à droite dans l'intention de faire un détour et de retrouver plus loin la route de la propriété. Mais bientôt je m'arrêtai pour mieux regarder le hallier où je me trouvais. Les hêtres me parurent exactement les mêmes. Seigneur, ce qu'ils pouvaient être les mêmes ! Je garai la voiture au bord de la route, au bas d'un escarpement rocheux et continuai à pied. Rien n'avait changé ! Le même silence, les mêmes grands tapis de feuilles bruissantes qui semblent traverser les années sans jamais pourrir. Pas une créature qui bouge, sauf, sur la cime des arbres, de petits oiseaux, invisibles. Il était difficile de croire qu'à moins de cinq kilomètres se trouvait une ville avec son bruit et sa cohue. Je repartis à travers le taillis, en direction du « château ». Je me rappelai vaguement les anciens sentiers. Et, Seigneur ! Oui ! la même cavité crayeuse où la Main Noire tirait à la fronde, où Sid Lovegrove nous disait comment les bébés naissent, ce jour où j'avais pris mon premier poisson, il y avait près de quarante ans !

La futaie s'éclaircissait de nouveau, et l'on apercevait, de l'autre côté de la route, la grande demeure. La palissade de bois pourri avait disparu, bien sûr, et ils avaient dressé un haut mur de briques hérissé de pointes – tout à fait le genre de mur qui entoure les asiles de fous. Je me demandais depuis un certain temps comment entrer, quand j'eus l'idée de leur dire simplement que ma femme était folle et que je cherchais où l'interner. Dans mon complet neuf, je devais avoir l'air suffisamment aisé pour mettre ma femme dans une maison de santé. C'est seulement une fois devant la grille que je me demandai si l'étang se trouvait bien à l'intérieur du domaine.

Celui-ci s'étendait autrefois sur une vingtaine d'hectares, et le parc de l'asile d'aliénés ne devait guère dépasser les trois à cinq hectares. Ils n'auraient certainement pas voulu d'un grand étang où les cinglés auraient pu aller se noyer. La loge où habitait le vieux Hodges était toujours là, mais le mur de brique jaune et les grandes grilles de fer étaient neufs. Ce que j'aperçus à travers les grilles ne m'aurait pas permis de reconnaître l'endroit. Allées de gravier, parterres de fleurs, pelouses, et ici et là quelques silhouettes errant comme des âmes en peine – sans doute des dingues. Je pris à droite sur la route. L'étang – le grand étang où je venais pêcher – était à deux cents mètres derrière la maison. Au bout d'une centaine de mètres, je me retrouvai devant le mur de l'asile. Ainsi donc, l'étang

était bien à l'extérieur du parc. Les arbres avaient l'air d'avoir rétréci. Je pouvais entendre des voix enfantines. Et, fichtre ! l'étang, j'y étais.

Je restai quelques instants à me demander ce qui lui était arrivé. Puis je compris : on avait déboisé tout autour. Il avait l'air tout nu, tout différent – on se serait cru devant la Mare Ronde des jardins de Kensington, à Londres. Des gosses jouaient sur le pourtour, pataugeant et faisant aller leurs bateaux, tandis que d'autres, plus âgés, manœuvraient de petits canots à manivelle. Sur la gauche, là où le vieux hangar à bateaux pourrissait parmi les roseaux, se dressaient maintenant un pavillon et un kiosque à bonbons, et sur un grand écriteau blanc on lisait : CLUB DE MODÈLES RÉDUITS NAUTIQUES DE BINFIELD-LE-HAUT.

Je me tournai vers la droite. Ce n'était que maisons, maisons, maisons. Exactement comme dans n'importe quelle banlieue. Tous les bois qui s'étendaient au-delà de l'étang, si touffus qu'ils faisaient penser à une sorte de jungle tropicale, avaient été rasés. Il en restait seulement quelques maigres massifs autour des habitations. Les maisons elles-mêmes avaient des prétentions artistiques – le genre faux Tudor, comme dans cette « résidence » que j'avais remarquée le premier jour en haut de la côte de Chamford, mais d'un caractère encore plus accentué. Quel imbécile j'avais été de m'imaginer que ces bois n'avaient pas changé ! Mais je devais me rendre à l'évidence. Un seul bosquet avait été épargné, de peut-être deux ou trois hectares, et c'était un pur hasard que je l'aie traversé en chemin. Binfield-le-Haut, qui dans les anciens temps n'avait guère été qu'un nom, était devenu une agglomération de taille moyenne. De fait, il s'agissait maintenant d'un faubourg éloigné de Binfield-le-Bas.

Je m'approchai de l'étang. Les gosses s'éclaboussaient en faisant un bruit infernal. Une marmaille incroyable – il y en avait partout. L'eau avait l'air comme morte. Fini, les poissons. Un type se tenait là, regardant les gosses. Un type d'un certain âge, chauve avec quelques poils blancs, un pince-nez et un teint bronzé. Son aspect avait quelque chose d'un peu bizarre. Il portait un short, des sandales et une chemise à col ouvert, mais c'est surtout son regard qui me frappa. Ses yeux très bleus avaient l'air de scintiller derrière ses lunettes. C'était visiblement un de ces petits vieux qui n'ont jamais voulu grandir. Ou bien ce sont des végétariens enragés, ou bien ils ont quelque chose à voir avec les boy-scouts – dans un cas comme dans l'autre, ils font tout un foin de la Nature et du Grand Air. Il me regardait comme s'il avait envie de m'adresser la parole.

« Binfield-le-Haut a pris beaucoup d'extension », dis-je.

Il me fit un clin d'œil :

« D'extension ! Mon cher Monsieur, nous ne laisserons jamais Binfield-le-Haut prendre de l'extension. Ici, nous avons notre orgueil, vous comprenez. Nous sommes des gens assez exceptionnels. Juste une petite communauté bien à nous. Pas d'intrus ! Hihihi !

— Pas de comparaison avec l'avant-guerre, je voulais dire. J'habitais ici dans

mon enfance.

— Oh… oh… Je vois… Avant guerre… Avant nous, à ce que je comprends. Mais la résidence de Binfield-le-Haut est quelque chose de tout à fait à part, si vous me suivez. Pas un lotissement quelconque. Notre petit monde bien à nous. Entièrement conçu par le jeune Edward Watkin, l'urbaniste. Vous avez entendu parler de lui, bien entendu. Ici, nous vivons à même la Nature. Rien à voir avec la basse ville… »

Il fit un geste en direction de Binfield-le-Bas.

« … et les noires fabriques de Satan… Hihihi ! »

Il lui vint un petit rire étouffé plein d'indulgence et tout son visage se fronça, à croire un lapin. Et aussitôt, sans attendre mes questions, il dévida tout ce qu'il y a lieu de savoir sur la résidence de Binfield-le-Haut et sur Edward Watkin, l'urbaniste, qui a une si juste intuition de l'architecture Tudor, qui s'y entend si bien pour dénicher des poutres élisabéthaines dans les vieilles fermes et qui se les procure à des prix ridicules. Un si intéressant jeune homme et l'âme même de nos petites fêtes nudistes ! Il répéta plusieurs fois qu'à Binfield-le-Haut les gens sont vraiment des gens d'exception, pas du tout comme ceux de Binfield-le-Bas, et bien décidés à enrichir la campagne au lieu de l'avilir (ses propres termes), et qu'il n'y a pas de tavernes à Binfield-le-Haut.

« On nous parle de cités-jardins. Mais nous, nous appelons Binfield-le-Haut la Cité Boisée. Hihihi… La Nature ! »

Il agita la main en direction de ce qui restait des arbres et repartit de plus belle :

« L'ombre de la forêt des premiers temps plane alentour. Les jeunes d'ici grandissent dans un environnement de beauté naturelle. Bien entendu, nous sommes des personnes éclairées ici, nous tous autant dire. Le croiriez-vous ? Il y a parmi nous jusqu'à trois quarts de végétariens. Les bouchers du coin nous regardent d'un sale œil. Hihihi ! Et des personnes tout à fait éminentes vivent ici. M^lle^ Helena Thurloe, la romancière – vous avez entendu parler d'elle, bien entendu. Et le professeur Woad, qui mène des recherches psychiques. Une personnalité si pleine de poésie ! Il s'en va errer dans les bois, et aux heures des repas la famille se demande où il a bien pu passer. Il dit qu'il fréquente les fées. Croyez-vous aux fées ? Je vous avoue être – heu, hihihi, heu – un brin sceptique. Mais ses photographies sont on ne peut plus convaincantes. »

Je commençais à me demander si je n'avais pas affaire à un échappé de l'asile. Mais non, il avait la tête sur les épaules, à sa façon. Je connais le genre. Végétarisme, vie simple, poésie, culte de la nature, roulez-vous dans la rosée avant le petit déjeuner. J'avais rencontré quelques-uns de ces illuminés à Ealing, quelques années plus tôt. Il entreprit de me faire faire le tour des lieux. Il ne restait rien des bois. Tout avait été construit – et quelles maisons ! Connaissez-vous ces fausses habitations Tudor, avec toits tarabiscotés et arcboutants qui ne

soutiennent rien, jardins de rocaille avec petits bassins de ciment pour que s'y baignent les petits oiseaux et lutins en plâtre rouge achetés chez le fleuriste ? Vous pouvez alors imaginer l'affreuse bande de végétariens, chasseurs de spectres et fanatiques de la vie simple à mille livres par an qui vivaient là. Jusqu'aux trottoirs qui avaient quelque chose de dérangé. J'abrégeai la visite. Certaines de ces maisons me donnaient envie d'avoir une grenade sur moi. J'essayai de refroidir son enthousiasme en lui demandant si ça ne dérangeait personne de vivre si près d'un asile de fous, mais sans grand succès. À la fin, je m'arrêtai pour lui dire :

« Il y avait un autre étang, en plus du grand. Il ne doit pas être bien loin.

— Un autre étang ? Oh, sûrement pas. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un autre étang.

— Il aura peut-être été asséché, dis-je. C'était un étang assez profond. Il aura formé un grand trou. »

Pour la première fois, il parut un peu mal à l'aise. Il se frotta le nez.

« Oh… ah… il vous faut comprendre que la vie est assez primitive ici, à certains égards. La vie simple, vous comprenez. Nous préférons les choses de cette façon. Mais se trouver à cette distance de la ville présente des inconvénients, bien entendu. Certaines dispositions sanitaires ne sont pas pleinement satisfaisantes. Les éboueurs ne passent qu'une fois par mois, je crois bien.

— Vous voulez dire qu'ils ont fait de l'étang un dépôt d'ordures ?

— Enfin, il y a bien quelque chose dont on pourrait dire que… »

Il ne se décidait pas à lâcher le mot « dépôt d'ordures ».

« Nous devons nous débarrasser des boîtes de conserve, et ainsi de suite, reprit-il. Là-bas, derrière ce bosquet. »

Nous sommes allés jusque-là. Ils avaient laissé quelques arbres pour cacher l'endroit. Mais enfin, oui, il était là, mon étang. C'était bien lui. On l'avait asséché et il avait laissé un grand trou, comme un énorme puits d'une dizaine de mètres de profondeur. Et déjà à moitié rempli de boîtes de conserve.

Je ne pouvais détacher mon regard de ces boîtes.

« Dommage, dis-je, qu'on l'ait asséché. Il y avait de grands poissons dans cet étang.

— Des poissons ? Je ne l'ai jamais entendu dire. Bien entendu, il ne pouvait guère être question d'avoir cette eau stagnante à proximité des maisons. Les moustiques, vous comprenez. Tout ça c'était avant moi.

— Mais, dis-je, il doit y avoir un bon bout de temps que ces maisons ont été construites ?

— Oh… dix à quinze ans… je pense.

— Je connaissais les lieux avant la guerre, dis-je. Alors, il n'y avait rien que des bois. Pas de maisons, à part la grande demeure. Mais il y a un petit bosquet qui n'a pas changé. Je l'ai traversé à pied en montant ici.

— Oh, pour ça oui. Il est sacro-saint. Nous avons pris la décision de ne rien construire à cet endroit. Les jeunes le tiennent pour un endroit sacré. La Nature, vous comprenez. »

Il me lança une œillade assez polissonne, avant de me confier son petit secret :

« On a donné un nom à l'endroit. Le Vallon du Farfadet. »

Le Vallon du Farfadet. Je laissai tomber ce pauvre type, retournai à la voiture et repris le chemin de Binfield-le-Bas. Le Vallon du Farfadet. Et ils avaient rempli mon étang de vieilles boîtes de conserve. Que Dieu les vérole ! Dites ce qui vous plaira – que c'est bête, de l'enfantillage, etc. –, mais est-ce que ça ne vous donne pas envie de dégobiller, de voir ce qu'ils font de l'Angleterre, avec leurs baignoires pour les petits oiseaux, leurs gnomes en plâtre, leurs farfadets et leurs boîtes de conserve, là où se dressaient des bois de hêtres ?

Sentimental, direz-vous ? Antisocial ? Ne faut-il pas préférer les hommes aux arbres ? Je dis que ça dépend – quels arbres ? et quels hommes ? Pas qu'on puisse y faire grand-chose, à part leur souhaiter la vérole à ces gens-là.

Une chose sûre, je me disais en redescendant la côte, c'est que ça m'a passé, l'envie de faire retour sur le passé. À quoi ça sert de se retrouver sur les lieux de l'enfance ? Ils n'existent pas. Refaire surface, respirer un air d'enfance ! Mais il n'y a plus d'air. Le dépôt d'ordures où nous voici gagne jusqu'à la stratosphère. Tout de même, je ne me faisais pas tellement de mousse. Après tout, me disais-je, j'ai encore trois jours devant moi. Je vais jouir d'un peu de calme et cesser de me tracasser pour ce qu'ils ont fait de Binfield-le-Bas. Quant à mon idée d'aller à la pêche – plus question, naturellement. Aller à la pêche, fichtre ! À mon âge ! Hilda avait bien raison.

Je remisai la voiture au garage du *George* et gagnai le salon. Il était six heures. Quelqu'un avait ouvert le poste pour prendre les nouvelles. Je franchis la porte juste à temps pour capter les derniers mots d'un S.O.S. Et ça me fit un coup, je le reconnais. Car ces mots, c'était :

« … car son épouse, Hilda Bowling, est gravement malade. »

Puis la voix bien timbrée enchaîna :

« Un autre appel. Percival Chute, vu pour la dernière fois… », mais je ne voulais pas en entendre davantage. Je poursuivis ma route. Ce qui me donna une certaine fierté, en y repensant par la suite, c'est que je n'avais pas bronché en entendant l'appel lancé à la radio. Pas même un ralentissement dans ma démarche qui puisse donner à penser que j'étais ce George Bowling dont la femme était gravement malade. La femme du propriétaire était dans le salon, et elle savait mon nom, à tout le moins elle l'avait lu dans le registre de l'hôtel. Autrement, il n'y

avait personne, que deux types qui ne me connaissaient ni d'Ève ni d'Adam. Mais je ne perdis pas la tête. Ne laissai rien paraître. Je gagnai simplement le bar privé qui venait d'ouvrir et commandai ma pinte de bière habituelle.

Il me fallait réfléchir. Arrivé à la moitié de mon verre, je commençai à avoir une vue plus claire de la situation. Pour commencer, Hilda n'était pas plus malade que moi. Quand je l'avais quittée, elle se portait comme un charme, et ce n'était pas l'époque de l'année où on attrape la grippe ou quelque chose comme ça. Donc elle faisait semblant. Pourquoi ?

Évidemment, c'était encore une de ses ruses. Je voyais très bien ce qu'il en était. Elle avait découvert – je ne sais comment, mais pour ça on peut lui faire confiance – que je n'étais pas allé à Birmingham, et c'était sa façon à elle de me ramener au bercail. Ne pouvait pas supporter de me savoir avec une autre femme. Car à ses yeux, il était évident que j'étais allé retrouver une femme. Incapable d'imaginer une autre raison à mon escapade. Et naturellement elle s'était dit que je rentrerais ventre à terre à la maison dès que j'apprendrais qu'elle était malade.

Mais c'est là que tu te fourres le doigt dans l'œil, ma vieille ! pensai-je en finissant la pinte que j'avais devant moi. On ne m'attrape pas comme ça. Je me rappelais ses précédentes astuces et le tintouin incroyable qu'elle se donnait pour me prendre sur le fait. Il lui arrivait même, quand elle avait des soupçons, de se procurer un indicateur des chemins de fer et une carte routière pour vérifier si je lui avais bien dit la vérité sur mes déplacements. Il y eut ce jour où elle me fila le train jusqu'à Colchester pour me tomber dessus sans crier gare à l'hôtel où j'étais descendu. Et cette fois-là, par malheur, elle avait vu juste – enfin, non… mais les circonstances semblaient lui donner raison. Je ne la croyais pas malade du tout. J'avais même, sans pouvoir me l'expliquer précisément, la certitude qu'elle était en parfaite santé.

J'attaquai une deuxième pinte de bière et la vie m'apparut sous des couleurs plus riantes. Bien entendu, j'aurais droit à mon retour à une fameuse scène, mais j'y aurais eu droit de toute façon. Et j'avais encore trois bonnes journées devant moi. Curieusement, après avoir découvert que plus rien n'existait de ce que j'étais venu chercher à Binfield-le-Bas, l'idée de prendre un peu de vacances me séduisait encore plus. Être loin de la maison – c'était ça la suprême volupté. La paix, la paix parfaite, loin des chères têtes blondes, comme dit en substance un cantique de chez nous. Et brusquement, je décidai qu'après tout j'aurais une femme, si ça me chantait. Ça ferait les pieds à Hilda. Ça lui apprendrait à avoir l'esprit aussi mal tourné. Et, quitte à être perpétuellement soupçonné, autant que ce soit pour quelque chose, non ?

Et comme la seconde pinte commençait à faire son effet, l'idée me parut plutôt amusante. Je n'en étais pas vraiment fou, mais c'était tout de même bien trouvé. Je me demandais comment elle s'y était prise pour faire passer son message. Je n'ai aucune idée de la marche à suivre. Est-ce qu'il faut un certificat du docteur, ou est-ce qu'on envoie simplement le texte à lire, avec son nom ? J'étais à peu près

sûr qu'il y avait de la mère Wheeler là-dessous. Ça me paraissait tout à fait dans sa manière.

Mais tout de même, ce culot ! Les femmes ne reculent vraiment devant rien. Il y a des moments où on les admirerait presque.

VI

Après le petit déjeuner, j'allai flâner vers la place du marché. C'était une très belle matinée, fraîche et tranquille, baignant dans une lumière jaune pâle qui faisait penser à du vin blanc. Le parfum frais de l'été se mêlait à l'odeur de mon cigare. Mais un vrombissement naquit au-dessus des toits, et soudain une escadre de grands bombardiers noirs traversa le ciel en sifflant. Je levai la tête : on avait l'impression de pouvoir les toucher.

L'instant d'après, un autre bruit. Et si vous vous étiez trouvé là à ce moment, vous auriez surpris un bon exemple de ce qu'on appelle, je crois, les réflexes conditionnés. Car ce que j'avais entendu, c'était, sans aucun doute possible, le sifflement d'une bombe. Cela faisait bien vingt ans que je n'avais pas entendu ce bruit, mais je n'avais pas besoin qu'on me fasse un dessin. Et sans plus réfléchir, je fis la seule chose à faire en pareil cas : je me jetai à terre à plat ventre.

Somme toute, je suis content que vous n'ayez pas vu ça. Je devais manquer de dignité. Je demeurais aplati sur le trottoir, à la manière d'un rat qui essaie de se glisser sous une porte. Personne n'avait été aussi prompt que moi. J'avais réagi si rapidement que, dans le bref instant où la bombe filait vers le sol, je trouvai le temps de me dire que tout ça ne pouvait être qu'une erreur et que je me donnais en spectacle pour rien.

Mais encore un instant et…

BOUM ! BRADABRAM !

Un vacarme digne du Jugement dernier, puis un bruit pareil à celui d'une tonne de charbon se déversant sur une plaque de fer-blanc. Des briques qui dégringolaient. Je m'incrustai littéralement dans le trottoir, me disant : « Ça y est. C'est commencé. Ce cher Hitler ne nous a pas attendus. Envoyé sans prévenir ses bombardiers. »

Mais voyez comme c'est drôle. Même à travers l'écho de ce vacarme assourdissant qui me glaça de la tête aux pieds, j'eus le temps de me dire qu'il y a quelque chose de grandiose dans l'explosion d'un projectile de fort calibre. À quoi ressemble ce bruit ? C'est difficile à dire, parce qu'à ce que vous entendez se mêle la frayeur qui vous prend. Mais le plus étrange, c'est cette impression d'être brutalement confronté à la réalité. L'impression d'être réveillé sans ménagement par un seau d'eau froide qu'on vous jette à la tête. Vous êtes soudainement tiré de vos rêves par ce métal qui éclate – et c'est terrible, et c'est réel.

Il y eut des cris, des hurlements, le bruit de freins de voitures serrés à fond.

J'attendais la deuxième bombe – mais elle ne tomba pas. Je relevai un peu la tête. Des gens couraient en tous sens en poussant des exclamations. Une voiture finissait de déraper en travers de la chaussée. J'entendis une femme qui glapissait : « Les Allemands ! Les Allemands ! » Sur ma droite, je distinguai confusément un visage masculin penché vers moi, rond et blanc, l'air d'un sac en papier tout froissé. L'homme balbutiait :

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'ils font ? balbutia-t-il.

— C'est commencé, dis-je. C'était une bombe. Couchez-vous ! »

Mais la seconde bombe ne tombait toujours pas. Encore une vingtaine de secondes, et je relevai la tête de nouveau. Il y avait toujours des gens courant çà et là, d'autres cloués sur place. Quelque part, derrière les maisons, un immense nuage de poussière montait vers le ciel, traversé par un panache de fumée noire. C'est à ce moment que je vis quelque chose d'extraordinaire. À l'autre bout de la place du marché, la Grande rue amorce une légère montée. Et un troupeau de cochons dévalait la pente – un déferlement sans fin de museaux porcins. L'instant d'après, bien entendu, je compris : c'étaient tout simplement les enfants des écoles avec leurs masques à gaz. Je suppose qu'ils filaient vers la cave où on leur avait dit de s'abriter en cas de raid aérien. Tout au fond, je pouvais même distinguer un cochon plus grand que les autres, qui était probablement M^lle^ Todgers. Mais je vous dis que, pendant quelques instants, on aurait dit exactement un troupeau de cochons.

Je me redressai et traversai la place du marché. Les gens reprenaient déjà leurs esprits, et toute une petite foule se dirigeait vers l'endroit où était tombée la bombe.

Oh oui, vous avez raison, naturellement. Ce n'était pas un avion allemand, après tout. La guerre n'avait pas commencé. Il s'agissait seulement d'un accident. Les appareils faisaient des manœuvres avec des bombes à bord et quelqu'un avait appuyé sur le levier – une simple erreur. J'imagine que ce gars-là a dû entendre parler du pays ! Le temps que le receveur téléphone à Londres pour demander si c'était la guerre et qu'on lui réponde que non, tout le monde avait compris qu'il s'agissait d'un accident. Mais il y avait eu quelques instants, entre une et cinq minutes, pendant lesquels des milliers de gens avaient cru à la guerre. Encore heureux que ça n'ait pas duré plus longtemps. Un quart d'heure de plus et nous aurions lynché notre premier espion.

Je suivis la foule. La bombe était tombée dans une petite artère donnant sur la Grande rue, celle où l'oncle Ézechiel avait son échoppe. Notre magasin était à peine à cinquante mètres de là. En tournant le coin de la rue, j'entendis des « Ohohooh, ahahah ! » – murmures trahissant à la fois la peur et une certaine excitation. J'eus la chance de me trouver sur place avant l'ambulance et la pompe à incendie, et malgré la cinquantaine de gens qui s'étaient déjà rassemblés, je pus tout voir.

Au premier abord, on aurait dit qu'il était tombé du ciel une pluie de briques et de légumes. Il y avait des feuilles de choux partout. La bombe avait pulvérisé la boutique d'un marchand de légumes. La maison juste à droite avait une partie de son toit arraché, les poutres avaient pris feu et il ne restait plus une vitre intacte sur les maisons avoisinantes, qui avaient été plus ou moins endommagées. Mais tous les regards étaient braqués sur la maison de gauche, directement voisine de celle du marchand de légumes. Le mur mitoyen avait été fendu net, comme coupé au couteau. Et le plus extraordinaire, c'était qu'à l'étage toutes les pièces étaient indemnes. On aurait cru voir une maison de poupée. Les commodes, les chaises de la chambre à coucher, le papier peint fané, le lit qui n'avait pas été fait et un pot de chambre sous ce lit – tout était exactement comme dans des pièces encore habitées, à part le mur qui manquait. Mais les pièces du rez-de-chaussée avaient subi tout le choc de la déflagration. C'était un gâchis épouvantable de briques, de plâtras, de barreaux de chaises, avec les débris d'un vaisselier vernissé, des lambeaux de nappe, des piles d'assiettes cassées et des morceaux d'évier. Un pot de marmelade avait roulé sur le plancher, laissant derrière lui une longue traînée de confiture. À côté, parallèle, s'écoulait une rigole de sang. Mais au milieu de la vaisselle brisée, il y avait une jambe. Rien qu'une jambe, encore couverte par le pantalon, et au bout une chaussure noire avec un talon en caoutchouc. C'était ça qui provoquait les « Ohohoh !, Ahahah ! » des gens attroupés devant la maison.

Je regardai tout cela, enregistrant chaque détail. Le sang commençait à se mêler à la marmelade. Quand arriva la pompe à incendie, je repris le chemin du *George* pour faire ma valise.

Voilà qui m'aurait définitivement guéri de Binfield-le-Bas, pensais-je alors. Terminé, je rentre à la maison. Mais en fait, je ne pus me décider à partir sur-le-champ, sans me retourner : l'être humain est ainsi fait. Quand il se produit quelque chose de ce genre, les gens en ont pour des heures à en parler. On ne dut pas travailler beaucoup ce jour-là dans la vieille ville de Binfield-le-Bas. Les gens étaient trop occupés à parler de la bombe, du bruit que ça avait fait et de ce qu'ils avaient ressenti à ce moment-là. La barmaid du *George* disait qu'elle en avait eu le frisson, et qu'après ça elle ne dormirait plus jamais tranquille dans son lit, que voulez-vous, avec ces bombes on ne sait jamais. Une femme avait été tellement surprise par l'explosion qu'elle s'était à moitié coupé la langue. Si, dans cette partie de la ville, tout le monde avait cru à une attaque des Allemands, à l'autre bout de Binfield-le-Bas les gens avaient aussitôt pensé à une explosion survenue dans la fabrique de bas. Par la suite (je l'appris dans le journal), le ministère de l'Air envoya un type pour évaluer les dégâts, moyennant quoi un rapport fut pondu déclarant que les effets de la bombe s'étaient révélés « décevants ». De fait, il n'y avait eu que trois morts : le marchand de légumes (il s'appelait Perrott) et un couple âgé qui habitait la maison d'à côté. La femme n'avait pas été trop amochée et l'homme avait pu être identifié grâce à ses chaussures, mais de Perrott on ne retrouva rien – pas même un bouton de culotte sur lequel prononcer l'oraison funèbre.

Dans l'après-midi, je réglai la note et tirai ma révérence. Il ne me restait guère plus de trois livres en poche. Ils s'y entendent pour plumer la volaille dans ces auberges pseudo-rustiques et, entre la boisson et autres menus frais, je n'avais pas vraiment regardé à la dépense. J'abandonnai dans ma chambre ma ligne toute neuve et le reste de mon attirail de pêche. Qu'ils gardent tout ça. Je n'en ai rien à faire. Une livre sterling foutue en l'air, pour me servir de leçon. Et la leçon, cette fois, je l'avais comprise : les gros hommes de quarante-cinq ans ne se mettent pas en tête d'aller à la pêche. C'est une chose qui ne se fait plus, un rêve, une lubie. Jamais plus on ne me reprendrait à pêcher.

C'est drôle comme les choses font petit à petit leur chemin dans votre cervelle. Qu'est-ce que j'avais ressenti au juste quand la bombe avait explosé ? Sur le moment, bien sûr, une peur bleue. Puis, en voyant la maison démolie et la jambe du vieux, une sorte d'excitation malsaine, comme devant un accident de la circulation. Répugnant, bien sûr, tout ça. Assez pour me dégoûter de ces prétendues vacances. Mais ça ne m'avait pas tellement marqué, somme toute.

Mais alors que je laissais derrière moi les derniers faubourgs de Binfield-le-Bas et mettais le cap vers l'est, tout ça me revenait. Vous savez ce que c'est quand vous êtes seul, au volant d'une voiture. Il y a quelque chose dans la fuite monotone des haies ou la pulsation rythmique du moteur qui imprime une certaine orientation à vos pensées. On retrouve parfois cette impression dans le train – impression de voir les choses dans une perspective plus juste qu'à l'accoutumée. Des choses qui pour moi étaient jusqu'alors enveloppées de flou m'apparaissaient soudain limpides. Pour commencer, j'étais venu à Binfield-le-Bas avec une idée en tête. Qu'est-ce qui nous attend ? Est-ce que tout est vraiment fichu ? Peut-on revenir à l'ancienne vie que nous avons connue, ou faut-il lui dire à tout jamais adieu ? Eh bien, maintenant je tenais la réponse. L'ancienne vie a bel et bien disparu, et c'est perdre son temps que de chercher à la retrouver. Aucune route ne ramène à Binfield-le-Bas, Jonas ne retournera jamais dans le ventre de la baleine. Cela, désormais, je le savais – même si je ne m'attends pas que vous épousiez le cours de mes pensées. C'est une drôle de chose que j'avais faite en revenant ainsi sur mes pas. Pendant toutes ces années, Binfield-le-Bas était resté logé quelque part dans ma tête comme un havre de paix où je pouvais me réfugier si l'envie m'en prenait. Et finalement j'étais retourné à Binfield-le-Bas, pour découvrir qu'il n'y avait plus de Binfield-le-Bas. J'avais lancé une grenade au milieu de mes souvenirs, et la Royal Air Force avait parachevé le travail avec deux cents kilos de T.N.T.

La guerre arrive. C'est pour 1941, dit-on. Et il y aura de la vaisselle fracassée, et des petites maisons éventrées comme autant de caisses d'emballages, et les tripes de l'aide-comptable se répandront sur le piano qu'il n'aura pas fini de payer. Mais est-ce que ce genre de choses compte encore, de toute façon ? Je vais vous dire ce que m'a appris mon séjour à Binfield-le-Bas. Voilà ce que c'est. *Tout ça va arriver* : toutes les pensées que vous refoulez soigneusement au fond de votre esprit, tous vos motifs de terreur, toutes ces choses dont vous vous dites qu'elles

ne sont que des cauchemars, ou qu'on ne les verra jamais se produire en Angleterre. Les bombes, les queues pour la nourriture, les matraques, les barbelés, les chemises de couleur, les slogans, les visages énormes sur les affiches, les mitrailleuses qui crépitent aux fenêtres des chambres à coucher. Tout cela va arriver. *Je le sais* – du moins, je le savais à ce moment-là. Il n'y a pas d'échappatoire. Luttez contre si ça vous chante, ou regardez ailleurs en faisant semblant de ne rien voir, ou empoignez votre clé anglaise et allez avec les autres participer à une bonne séance de cassage de gueules. Mais il n'y a pas de porte de sortie. Cela arrivera parce que cela doit arriver.

J'appuyai sur l'accélérateur et la vieille guimbarde se mit à avaler les collines, faisant défiler de plus en plus vite les vaches, les ormes et les champs de blé, jusqu'à ce que le moteur soit prêt à rendre l'âme. Je me sentais à peu près dans le même état d'esprit que ce jour de janvier où je remontais le Strand, ce jour où j'étrennais mon nouveau dentier. C'était comme si le don de prophétie m'avait été soudainement donné. J'avais l'impression de pouvoir embrasser d'un seul regard l'Angleterre tout entière, tous les gens qui s'y trouvent, et tout ce qui leur arrivera. Mais même en cet instant, certains doutes m'assaillaient. Le monde est vaste : on s'en aperçoit quand on est seul au volant d'une auto, et en un sens c'est rassurant. Pensez aux énormes étendues de terrain que vous parcourez en traversant simplement un petit bout d'un comté anglais. Cela vaut la Sibérie. Les champs et les hêtraies, les fermes et les églises, les villages avec leurs petites épiceries, la salle paroissiale et les canards qui se dandinent sur le pré communal. Sûrement trop grand pour que ça change. Appelé à rester toujours à peu près pareil.

À ce moment, j'avais atteint les premiers faubourgs de Londres et suivais la route d'Uxbridge, jusqu'à Southall. Des kilomètres et des kilomètres de maisons laides, habitées par des gens menant une vie honnête et morne. Et plus loin, c'était Londres proprement dit, présentant à n'en plus finir ses rues, places, ruelles, impasses, maisons de rapport, tavernes, échoppes de poisson frit, cinémas – huit millions de gens qui vivent chacun leur petite vie et ne veulent pas qu'on la leur change. Les bombes ne sont pas encore là qui pourraient rejeter tout cela dans le néant. Et ce charivari, ce tohu-bohu ! La singularité de chacune de ces vies ! John Smith occupé à parier sur les résultats du foot, Bill Williams qui fait provision de bonnes blagues en attendant son tour chez le coiffeur, M^me^ Jones qui rentre à la maison avec la bière du dîner. Huit millions d'êtres ! Huit millions qui parviendront bien, bombes ou pas bombes, à perpétuer leur mode de vie, non ?

Illusion ! Trompe-l'œil ! Le nombre n'y fait rien, ils y passeront tous, tant qu'ils sont. Les temps mauvais sont sur nous, les hommes mécanisés arrivent. Ce que l'on verra alors, je n'en sais rien, je ne tiens même pas tellement à le savoir. Je sais seulement que si vous avez quelque chose qui vous tient tant soit peu à cœur, autant en faire votre deuil dès maintenant, parce que tout ce que vous avez connu se disloque, s'effondre et finira en gadoue, dans le crépitement ininterrompu des mitrailleuses.

VII

À l'approche de West Bletchley, mon humeur changea brusquement.

Une pensée me frappa – qui jusque-là ne m'avait même pas effleuré : et si, après tout, Hilda était vraiment malade ?

Question de décor, vous comprenez. À Binfield-le-Bas, il m'avait semblé parfaitement évident qu'Hilda n'était pas malade, qu'elle me jouait la comédie pour me ramener au plus vite au logis. Sur le moment, je ne sais pas pourquoi, cette idée m'avait paru aller de soi. Mais à mesure que je m'enfonçais dans West Bletchley, voyant déjà les briques rouges des Hespérides se refermer sur moi comme un mur de prison – et c'était bien ça, en définitive – je retrouvais le cours ordinaire de mes pensées. J'étais pris par ce sentiment du lundi matin, où tout semble lugubre et nécessaire. Je découvrais que cette escapade de cinq jours n'avait été qu'une vaste et sinistre blague. Filer en douce à Binfield-le-Bas pour essayer de retrouver le passé puis, sur le chemin du retour, ruminer tout un tas d'imbécillités prophétiques sur l'avenir… L'avenir ! Qu'est-ce qu'ils en ont à faire, de l'avenir, les types comme vous et moi ? Nous accrocher au boulot – c'est ça, pour nous, notre avenir. Quant à Hilda, même sous les bombes, elle continuerait à se tracasser pour le prix du beurre.

Et brusquement je compris quel idiot j'avais été de la croire capable d'une chose pareille. C'était évident, son message à la radio n'était pas une ruse ! Comme si elle était capable d'une telle rouerie ! C'était l'entière et rude vérité : elle était réellement malade. Sapristi ! Peut-être endurait-elle en ce moment d'atroces souffrances – peut-être même était-elle morte. Cette pensée me terrifia, me glaça les os. Je remontai Ellesmere Road à plus de soixante-dix à l'heure et, arrivé devant la maison, je bondis hors de l'auto, sans prendre le temps de la rentrer au garage, comme j'avais toujours soin de le faire.

Ainsi, dites-vous, j'ai de l'affection pour Hilda, après tout ? Je ne sais pas trop ce que vous entendez par là. Avez-vous de l'affection pour votre visage ? Probablement pas, mais vous ne pouvez pas vous imaginer sans lui. Il fait partie de vous. Ma foi, c'est un peu ce que je ressentais vis-à-vis d'Hilda. Quand tout tourne rond, je ne la supporte pas en peinture, mais l'idée qu'elle puisse être morte, ou seulement malade, me faisait froid dans le dos.

J'engageai fébrilement la clé dans la serrure, ouvris la porte et fus saisi par l'odeur familière des vieux imperméables.

« Hilda ! hurlai-je. Hilda ! »

Pas de réponse. Je continuai pendant quelques instants à crier « Hilda ! Hilda ! » dans un silence absolu. Une sueur froide commençait à s'emparer de moi. Peut-être l'avaient-ils déjà emmenée à l'hôpital – peut-être allais-je trouver son cadavre à l'étage, dans la maison vide.

Je m'apprêtais à me ruer dans l'escalier, mais à cet instant les deux gosses parurent sur le palier, en pyjama, sortant de leurs chambres. Il devait être huit ou neuf heures, je suppose – en tout cas, c'était la tombée du jour. Lorna se pencha par-dessus la rampe.

« Oh ! papa ! Oh ! c'est papa ! Pourquoi t'es revenu aujourd'hui ? Maman a dit que tu revenais pas avant vendredi.

— Où est votre mère ?

— Maman est sortie. Elle est sortie avec M^me^ Wheeler. Pourquoi t'es rentré aujourd'hui, p'pa ?

— Alors votre mère n'a pas été malade ?

— Non. Qui a dit qu'elle était malade ? P'pa ! T'es allé à Birmingham ?

— Oui. Retourne te coucher maintenant. Tu vas attraper froid.

— P'pa, où sont les cadeaux ?

— Quels cadeaux ?

— Les cadeaux que tu nous a ramenés de Birmingham ?

— Vous les verrez demain.

— Oh, p'pa, on peut pas les voir ce soir ?

— Non. Ça suffit, Maintenant, retournez vous coucher, si vous ne voulez pas avoir affaire à moi.

Ainsi donc, sa maladie, c'était du vent. Elle m'avait bien eu. À dire vrai, je ne savais pas trop si je devais être furieux ou soulagé. Je retournai à la porte d'entrée que je n'avais pas fermée – et là je vis, remontant l'allée, Hilda, en chair et en os.

Je la regardai s'avancer dans la lumière du soir. C'est étrange à dire, mais quelques instants plus tôt j'étais dans tous mes états, le dos parcouru de sueurs froides à l'idée qu'elle pouvait être morte. Eh bien non, elle n'était pas morte, elle était exactement comme d'habitude. Cette bonne vieille Hilda avec ses épaules graciles et son visage anxieux – la note du gaz et la pension des gosses, l'odeur des imperméables et le bureau à retrouver le lundi, tous ces faits qui forment le tissu de la vie, les « vérités éternelles », comme dit Porteous. Elle me jeta un petit regard rapide, comme il lui arrive de le faire quand elle a quelque chose derrière la tête, le genre de regard qu'on voit à un petit animal, une fouine par exemple. Elle ne paraissait toutefois pas surprise de me voir de retour.

« Tiens, dit-elle, tu es déjà de retour ? »

Ça me paraissait assez évident, que j'étais de retour. Aussi je ne répondis rien. Elle ne fit de son côté aucun mouvement pour venir m'embrasser.

« Je ne t'ai rien fait à dîner », reprit-elle aussitôt.

Ça, c'est de l'Hilda tout pur. Elle trouve toujours le mot gentil dès que vous remettez les pieds à la maison.

« Je ne t'attendais pas ce soir. Tu te contenteras de pain et de fromage – enfin non, je crois qu'on a plus de fromage. »

Je la suivis à l'intérieur, dans l'odeur des vieux imperméables. Nous sommes passés dans le salon. Je fermai la porte et allumai la lumière. Je comptais bien prendre la parole en premier, et je savais que tout se passerait mieux si je faisais preuve d'autorité dès le début.

« Bon, commençai-je, qu'est-ce que ce coup tordu que tu as encore voulu me monter ? »

Elle venait de poser son sac sur la T.S.F. et, l'espace d'un instant, elle eut l'air vraiment étonnée.

« Coup ? Quel coup ? Je ne comprends pas. »

— Ce message. Ce S.O.S. !

— Quel S.O.S. ? De quoi parles-tu George ?

— Tu prétends maintenant que tu n'as pas fait passer un message à la radio, pour me faire savoir que tu étais gravement malade ?

— Mais naturellement pas ! Comment est-ce que j'aurais pu faire ça ? Je n'étais pas malade. Pourquoi est-ce que j'aurais fait une chose pareille ? »

Je commençai à m'expliquer, mais presque aussitôt je compris ce qui s'était passé. Je m'étais trompé sur toute la ligne. Je n'avais entendu que les derniers mots du message, et bien évidemment il s'agissait d'une autre Hilda Bowling. Il doit y avoir des tas d'Hilda Bowling dans l'annuaire du téléphone. C'était juste le type de bêtise, de stupidité qui se produit tout le temps. Hilda n'avait même pas fait preuve de ce minimum d'imagination dont je l'avais crue un instant capable. Le seul intérêt de toute l'affaire résidait dans les cinq minutes environ où je l'avais vue morte et où je m'étais aperçu que je tenais malgré tout à elle. Mais ça, c'était du passé, ça n'avait plus aucune importance. Pendant que je m'expliquais, elle m'observait, et je pouvais lire dans ses yeux que j'allais avoir des ennuis. Là-dessus, elle s'est mise à me questionner de ce que j'appelle sa voix « troisième degré » qui n'est pas, comme vous pourriez croire, celle de la colère ou des récriminations. C'est une voix tranquille, posée, vigilante en quelque sorte.

« Alors tu as entendu ce S.O.S. à Birmingham, à ton hôtel ?

— Oui, hier soir. Sur la chaîne nationale.

— Alors, tu as quitté Birmingham quand ?

— Ce matin, bien entendu. »

(J'avais établi un plan de campagne, pour le cas où j'aurais à mentir pour me tirer d'affaire. Parti à dix heures, déjeuner à Coventry, thé à Bedford – tout ça bien inscrit dans ma tête.)

« Alors hier soir tu me croyais gravement malade, et pourtant tu n'es parti que ce matin ?

— Mais puisque je te dis que je ne t'ai pas crue vraiment malade. Est-ce que je ne t'ai pas déjà expliqué ça ? J'ai cru que c'était encore un de tes tours. Ça m'a paru autrement vraisemblable.

— Alors je suis plutôt surprise que tu aies pris la peine de revenir ! », dit-elle avec tant de fiel dans la voix que je compris qu'elle n'allait pas en rester là.

Puis sur un ton plus calme :

« Alors tu es parti ce matin ?

— Oui. Vers dix heures. J'ai déjeuné à Coventry.

— Alors comment expliques-tu *ça* ? » s'écria-t-elle – et en même temps elle ouvrait son sac, en tirant un morceau de papier qu'elle m'agita sous le nez, comme une pièce à conviction.

J'en restai le souffle coupé. J'aurais dû m'en douter ! Une fois de plus, elle m'avait pris sur le fait. Je n'avais aucune idée de ce qu'était ce papier, sauf qu'il contenait la preuve de mon infidélité. J'en perdis tout à fait contenance. L'instant d'avant, je la houspillais, jouant au mari furieux d'être rentré de Birmingham pour rien, et d'un seul geste elle avait retourné la situation à son avantage. Inutile de me dire de quoi j'ai l'air dans ces moments-là. Je le sais. La faute qui se lit en lettres énormes sur le front du coupable – je connais. Et je n'étais même pas coupable ! Mais c'est une affaire d'habitude. J'ai l'habitude d'être dans mon tort. Vous m'auriez donné cent livres que j'aurais quand même fait figure de coupable lorsque je répliquai :

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce que c'est que ce papier ?

Lis-le, et tu verras. »

Je le pris. C'était une lettre portant en en-tête ce qui me parut être la raison sociale d'un cabinet d'avoués établi, je m'en fis la remarque, dans la même rue que l'hôtel de Birmingham où j'étais censé avoir séjourné.

« *Chère madame, en réponse à votre lettre du 18 courant, nous pensons qu'il doit y avoir quelque erreur. Cet hôtel a fermé ses portes depuis deux ans et a été transformé en immeuble à usage de bureaux. Aucune personne correspondant à la description de votre mari ne s'est présentée chez nous. Il se pourrait…* »

Je n'en lus pas plus. Tout m'apparut en un éclair. J'avais voulu être un peu trop malin et je payais maintenant les pots cassés. Il ne restait qu'une faible lueur

d'espoir : le jeune Saunders avait peut-être oublié de poster la lettre adressée de l'hôtel, auquel cas je pourrais peut-être payer d'effronterie. Mais Hilda ne me laissa aucune chance de ce côté-là.

« Eh bien, George, tu vois ce que la lettre dit ? Le jour où tu es parti, j'ai écrit à ton hôtel, le *Rowbottom* – juste un petit mot, pour leur demander si tu étais bien arrivé. Et tu vois ce qui m'a été répondu ! Il n'y a même pas d'hôtel qui porte ce nom. Et le même jour, par le même courrier, je recevais une lettre disant que tu y étais descendu. Tu auras trouvé quelqu'un pour la mettre à la poste, je suppose. Tes affaires à Birmingham, c'était *ça* !

— Mais écoute, Hilda ! Tu te trompes tout à fait. Ce n'est pas du tout ce que tu crois. Tu ne peux pas comprendre.

— Oh si, George. Je comprends parfaitement.

— Enfin, écoute, Hilda… »

Peine perdue, naturellement. J'étais bel et bien acculé, le dos au mur. Je n'osais même pas affronter son regard. Je fis demi-tour et esquissai un mouvement vers la porte.

« Je vais remiser la voiture au garage, dis-je.

— Oh non, George ! Tu ne vas pas t'en tirer comme ça. Tu vas rester ici et entendre ce que j'ai à te dire. Assieds-toi.

— Mais nom d'un chien, faut que j'allume les lumières, non ? C'est l'heure. Tu ne veux pas qu'on récolte une amende ? »

Elle consentit à me laisser franchir le seuil. Je sortis, allumai les lumières, mais quand je rentrai elle se tenait debout, la figure même du malheur, avec les deux lettres sur la table, la mienne et celle du cabinet d'avoués. J'avais retrouvé un peu d'aplomb, et repris mes explications :

« Écoute, Hilda. Tu fais fausse route. Je peux tout t'expliquer.

— Je suis sûre que tu es capable d'expliquer n'importe quoi, George. Il s'agit de savoir si je te croirai.

— Tu t'es fait ta religion sans savoir ! Qu'est-ce qui t'a pris d'écrire à l'hôtel, de toute façon ?

— C'est M^me^ Wheeler qui y a pensé. Une excellente idée – la preuve.

— Comme ça, c'est M^me^ Wheeler ! Tiens ! Alors tu t'entretiens de nos affaires privées avec cette créature ?

— Elle n'avait pas besoin d'être mise sur la piste. C'est elle qui m'avait prévenue de tes intentions. Son intuition qui la guidait, m'a-t-elle dit. Elle ne se fait pas d'illusions sur toi, George. Elle a eu un mari exactement sur le même modèle.

— Mais, Hilda… »

Je la regardai. Son visage était livide, comme à chaque fois qu'elle m'imagine avec une autre femme. Ah, si seulement ç'avait pu être vrai, pour une fois !

Et, ciel ! Ce qui m'attendait maintenant ! Vous connaissez la musique. Des semaines entières de récriminations affreuses et de bouderie têtue, d'allusions perfides quand vous croyez la paix enfin revenue – les repas jamais à l'heure et les gosses qui veulent savoir ce qui se passe. Mais ce qui me déprimait le plus, c'était cette mentalité étriquée, cette manière sordide de voir les choses qui empêchait Hilda de seulement entrevoir les véritables raisons de ma fugue à Binfield-le-Bas. J'aurais pu passer une semaine à lui expliquer pourquoi j'étais allé à Binfield-le-Bas, elle n'aurait toujours rien compris. Et qui aurait pu comprendre, ici, à Ellesmere Road ? Crénom, est-ce que je m'y retrouvais moi-même ? Toute cette affaire semblait m'échapper. Pourquoi étais-je allé à Binfield-le-Bas ? Y étais-je seulement allé, en réalité ? Dans un pareil climat, mon aventure perdait toute espèce de sens. Rien n'a de réalité à Ellesmere Road, que la note du gaz, la pension des gosses, le chou bouilli et le bureau le lundi.

J'essayai encore :

« Mais écoute, Hilda ! Je sais ce que tu as en tête. Mais tu te trompes totalement. Je te jure que tu te trompes.

— Oh non, George. Si je me trompe tant que ça, pourquoi as-tu éprouvé le besoin de me faire tous ces mensonges ? »

Pas à sortir de là, bien entendu.

Je me suis mis à marcher de long en large. L'odeur des vieux imperméables était tenace. Pourquoi est-ce que j'avais fait cette fugue ? Pourquoi est-ce que je m'étais préoccupé du passé et du futur, puisque le passé et le futur n'ont pas d'importance ? Quelles qu'aient pu être mes raisons d'agir, c'était à peine si maintenant je me les rappelais. La vie d'autrefois à Binfield-le-Bas, la guerre et l'après-guerre. Hitler, Staline, les bombes, les mitrailleuses, les queues, les matraques – tout cela se dissolvait, glissait dans le néant. Il n'en resterait qu'une misérable scène de ménage dans des exhalaisons d'imperméables.

Une dernière tentative :

« Hilda ! Écoute-moi une minute. Juste une minute. Tu ne m'as pas demandé où j'étais, pendant toute cette semaine ?

« Je ne veux pas savoir où tu as été. Je sais à quoi tu t'es occupé. Ça me suffit amplement.

— Mais enfin… »

En pure perte, bien entendu. Elle avait décrété que j'étais coupable, et maintenant elle allait me dire ce qu'elle avait sur le cœur. Ça allait prendre deux bonnes heures. Et ça ne s'arrêterait pas là, parce qu'elle allait bientôt se demander comment je m'étais procuré l'argent de l'expédition, et finir par s'apercevoir que je l'avais refaite de dix-sept livres sterling. Il n'y avait vraiment pas de raison pour

que ça ne dure pas jusqu'à trois heures du matin. Inutile de continuer à jouer les innocents accusés à tort. Tout ce que je voulais à présent, c'était m'en tirer aux moindres frais. Et mentalement je passai en revue les trois possibilités qui s'offraient à moi :

1° Lui dire ce que j'avais réellement fait, et d'une façon ou d'une autre arriver à ce qu'elle me croie.

2° Lui faire le bon vieux coup de l'amnésie.

3° Lui laisser croire qu'il y avait bien une femme derrière tout ça, et payer la facture.

Mais au diable tout ça ! Je savais d'avance à quelle solution je finirais par me rallier.

{1} La traduction semble commettre un non sens : « Shutters for shop windows were going out, most of the shops in the High Street didn’t have them, but Mother felt safe behind them. ». Une traduction plus proche pourrait être : C’était le début des volets pour vitrines, la plupart des boutiques de la Grande rue n’en avaient pas, mais mère se sentait en sécurité derrière eux. (N.d.N.)